

Besnard Mathieu
1 bis cité Voltaire
75011 Paris
tél : 01 43 71 81 49
E-mail : mbesnard@ec-lyon.fr

La Lugubre Gondole

Nombre de caractères : 316 000

Le vent transporte les premières touches d'automne. Les odeurs de sous-bois laissent apparaître des notes de champignons difficiles à distinguer au milieu des comburants de pots d'échappements fraîchement évaporés. Il est rare de voir les couleurs pourpres envahir les arbres de manière si précoce. Le monde est pressé de se recroqueviller autour d'un feu de cheminée pour oublier les sanglots de l'été.

Aurélien fait halte et déplie soigneusement la carte qu'il tient dans sa main. Aucune meurtrissure n'apparaît à la surface du papier glacé. Les minces reliefs de cette région de plaine s'étalent sans vergogne, imaginant remplir l'espace de trépidations. Aurélien ne paraît pas troublé par la légère brise qui provoque de lentes ondulations du paysage. Il observe attentivement les courbes isométriques. Un rapide coup d'œil sur le monde qui l'entoure lui apporte la certitude qu'il se dirige dans la bonne direction.

Soulagé, il reprend sa marche d'un pas lent et mesuré. Sa respiration varie au rythme des courbes. Les ombres des nuages enveloppent par intermittence sa face d'albâtre d'un voile sombre. Elles plaquent leurs images et dessinent une histoire sans objet sur la surface lisse qui ne semble pas s'en émouvoir. Les contingences extérieures ont peu d'emprise sur ce corps dégingandé. Le passage à vive allure des voitures ne provoque qu'un faible frémissement de la carcasse.

Arrivé au niveau d'un passage pour piéton, il change brusquement de direction. Il a repéré le point de départ de la ruelle. Au conducteur d'un énorme véhicule qui s'apprête à assouvir son instinct animal par le tressautement du châssis contre le léger monticule, il adresse un signe nonchalant de la

main. En réponse à ce geste dont il n'a pas saisi le caractère amical, le petit monsieur en profite pour faire ressortir sa frustration sous forme d'une bordée d'injures savamment sélectionnées. Il repart sûr de son fait, le pied rageusement plaqué au plancher, maniant avec davantage de dextérité que de discernement son engin de mort.

Aurélien prend rapidement de la hauteur. Loin de ralentir le rythme face à l'obstacle, il accélère le pas, ne prêtant aucune attention aux imperfections du chemin, enjambant les monticules issus de la lente poussée de racines juvéniles par simple réflexe. La ruelle étroite souligne sa taille longiligne. Il apparaît chétif aux quelques mousses qui se blottissent au creux des murets. Que peut bien faire un être aussi dégarni à l'approche du froid et de la mélancolie profonde ? Quelles pensées lui offrent le refuge d'une certitude puissamment gravée sur son visage ?

Une horde d'hirondelles tournoie au-dessus de lui. Elles cherchent un endroit propice pour se poser, celui qui saura les abriter de la profondeur de la nuit, lorsque le léger dégradé qui colore encore le pâle ciel d'automne se sera complètement dissipé. Mais en attendant cet instant, elles clament à tue-tête leur désaccord sur les qualités des gîtes potentiels qui s'offrent à elles. Elles se décident finalement à faire ployer les branches des platanes. Tous y passent, sans distinction de corpulence.

Aurélien va à l'encontre des pépiements de soulagement sans y prendre garde. Il ne recule pas devant l'idée d'être taché par les marques inhérentes à ce type de rassemblement où la densité est tellement élevée que les moiteurs se transmettent de plume en plume.

Un moineau, effrayé de ne pas retrouver sa parenté volette de branche en branche, bousculant ses congénères au passage. Il ne prend pas garde aux multiples remontrances qui le suivent tout au long de son vol. Il finit par entendre la douce berceuse qui le transporte depuis quelques mois déjà dans les volutes bienheureuses du sommeil et dans son empressement à rejoindre sa première femme, il butte contre un obstacle imprévu; dure comme du bois, la carcasse d'Aurélien le stoppe dans son élan. L'oisillon se retrouve à terre, le corps engourdi par la violence du choc. Il voit passer avec frayeur les immenses pieds à quelques centimètres de lui, annihilant tout espoir de retrouver la douceur du plumage maternel. Le temps qu'il recouvre l'usage de ses membres et qu'il envisage la fuite, son agresseur est déjà loin, n'ayant pas pris la peine de se pencher sur son adversaire. L'oisillon rejoint ses congénères avec l'impression honteuse de n'avoir pas été jugé digne d'un regard de compassion ni de haine.

Aurélien s'arrête face à un obstacle imprévu. Il fait face à un mur de pierre qu'il semble interroger du regard. Mais les réponses qu'il y trouve ne semblent pas lui convenir. Il se décide finalement à s'asseoir face à la pente qu'il vient de gravir. Il aperçoit les quelques toits qui se trouvent dans l'alignement de la ruelle. Quelques minutes d'observation lui suffisent à comprendre que cette vue apporte davantage de manques qu'elle n'en comble. Il déplie la carte pour vérifier que la ville ne se dévoile qu'en partie. Il cherche par quel moyen il pourrait accéder au point culminant de la colline et parcourt d'un doigt fébrile les quelques routes et voies sans issues qui serpentent les courbes isométriques. Mais elles

buttent toutes invariablement contre les délimitations nettes de la grande propriété qui s'étale à quelques mètres de lui.

Levant les yeux de sa carte, Aurélien tourne son regard vers le soleil. Les réticences qui l'empêchaient de suivre ses désirs s'évanouissent avec l'impression de solitude qui l'enveloppe à l'approche de la nuit. Il ne peut renoncer aussi facilement au but qu'il s'était fixé. Après avoir remis ses ustensiles dans son dos, il s'agrippe aux interstices, monte avec agilité le mur de pierre et saute sans davantage se poser de questions dans la propriété qui fait face à la ville.

Une grande maison bourgeoise de style second empire trône au milieu d'une pelouse soigneusement entretenue. Aurélien se met à courir en direction de la terrasse, se tournant à intervalles réguliers pour jauger de la vue qui lui est offerte. Arrivé à une dizaine de mètres des parterres de fleurs qui entourent la masse imposante, il s'arrête et se pose dans l'herbe fraîche des premières brumes du soir.

Il embrasse l'ensemble de la ville d'un regard avide. La nuit n'a pas encore totalement effacé la diversité des coloris des toits et des allées. Le quartier nord est parsemé de hautes tours surplombant le centre commercial qui se vide des derniers badauds du samedi après-midi. La colonne de voitures se dirigeant vers le rond-point de la grande motte lui donne l'impression d'un long serpent qui aurait ingéré des billes multicolores. A force de contorsions, il finit par expulser une à une les causes de son indigestion, qui, soudain libres, s'éparpillent gaiement à l'extérieur de la ville.

Plus près du centre, les jardins forment des collerettes aux multiples pavillons qui bordent les quelques vestiges des

remparts, seuls rescapés d'un temps glorieux où la simple évocation du nom de la ville inspirait crainte et respect aux contrées environnantes. Les derniers reflets du soleil contre la brique rouge qui les compose, marquent nettement la différence de style des maisons à l'intérieur et à l'extérieur du centre.

Mais le disque solaire ayant définitivement basculé vers un autre monde, les différences s'estompent rapidement. La ceinture protectrice se fond dans le décor, laissant les grandes maisons bourgeoises à étages à la merci du pavillon prolétarien. Heureusement, les lampadaires déclenchent rapidement le plan de secours, apportant aux quelques passants qui se sont fait prendre par la soudaineté de la nuit, le maigre réconfort d'une lueur blafarde.

Aurélien observe le spectacle sans bouger. Toutes ses pensées sont annihilées par la tension de l'ensemble de son corps vers les images qu'il tente de saisir. Il accepte les aspérités sans en comprendre les ramifications, se plie aux contours sans y apporter sa propre conclusion, laissant filtrer ainsi l'âme de la ville à travers ses pupilles dilatées. Il tente d'absorber la réalité intrinsèque de ce lieu encore étranger.

Tout à ses sensations, il ne prend pas garde aux bruits qui accompagnent la sortie d'une femme d'une cinquantaine d'année. Elle traverse la terrasse d'un pas régulier, prenant garde à ne pas renverser le verre qu'elle tient à la main droite, la gauche occupée par un porte-cigarettes au travers duquel elle s'enivre de fumée bleu-gris. Le grincement rauque, qui accompagne le déroulement de son corps élané sur la chaise longue, fait sursauter Aurélien hors de sa contemplation. Il la regarde d'un air intrigué, se demandant secrètement qui peut

bien troubler cet instant avec autant d'impudeur. Malgré tout, il n'ose pas formuler à voix haute cette réflexion, sentant qu'une telle question serait malvenue de la part d'un inconnu n'ayant pas pris la peine de se présenter avant de s'introduire dans un lieu privé.

Mme de Staël ne brise pas immédiatement le silence qui s'est établi à son arrivée. Elle examine avec une pointe d'ironie les traits du jeune homme, se plaisant à imaginer ce qui a bien pu le pousser à venir s'asseoir ainsi dans l'herbe fraîche, loin des lieux habituellement fréquentés par les jeunes le samedi soir. Contempler le paysage haï de cette ville mièvre lui paraît déjà en soi une absurdité; faire des efforts pour y parvenir relève de la folie pure. Elle a beau soutenir à ses nombreuses connaissances que sa demeure possède le plus beau point de vue sur Sedan, elle préférerait faire face au bleu de la mer, à une forêt arctique ou à un humble paysage de blés épars plutôt que de se retrouver soir après soir à mépriser la banalité de son lieu de naissance. Revenant à son étrange visiteur, elle décide de briser le silence qui gravite autour de lui.

- Bonsoir, jeune homme, lui dit-elle d'un ton suave. Je ne me souviens pas vous avoir déjà rencontré, mais peut-être pourriez-vous me rafraîchir la mémoire ?

- Bon, bonsoir, lui répond Aurélien au travers d'un bégaiement qu'il tente à grand peine de maîtriser. Je, je suis désolé de, de venir vous dé-déranger. Je, je voulais sim, simplement faire connaissance avec la ville dans, dans son ensemble.

- Doucement, mon petit. N'essaie pas de brusquer les mots qui cherchent à se frayer un chemin jusqu'à moi. Tu n'as pas à

avoir peur. Je ne suis qu'une faible femme dans la fleur de l'âge qui traîne sa mélancolie de verre en verre pour aller s'échouer invariablement sur cette chaise longue. Tu viens donc d'arriver dans notre « douce et belle » région ?

Mme de Staël n'attend pas la confirmation de sa certitude, les yeux déjà posés sur le vague à l'âme de cette nuit d'automne. Elle s'adresse à son interlocuteur comme à une vieille connaissance qu'elle aurait retrouvée après de longues années de séparation.

- Je trouve ton idée de rencontre avec Sedan très amusante. Comme si cette ville possédait une quelconque personnalité, ce qui est totalement antinomique avec la réalité. Malgré le peu de temps que tu as pu passer à déambuler à travers ses rues, tu aurais déjà dû t'en rendre compte ! Cela saute aux yeux dès que l'on aperçoit les premières brumes de pollution au fond de la vallée, bien avant que les hautes tours de Kennedy ne se dessinent à l'horizon. Surtout en plein été, lorsque la lumière du soleil écrase les êtres et les choses contre leur médiocrité. Enfin bon, je ne vais pas tenter de t'influencer, tu verras bien par toi-même.

Semblant revenir soudainement à la réalité, Mme de Staël reporte son attention vers son interlocuteur dont le bégaiement s'est transformé en mutisme. Non pas un silence moqueur qui ne verrait dans sa tentative d'épanouissement qu'une farce ridicule vouée à l'échec sans panache de pleurs inéluctables. Ni une ode à la contemplation béate d'un intrigant phénomène d'inspiration quasiment religieuse qui se satisfasse des mystères sans autre explication que leur simple présence. Le silence d'Aurélien est beaucoup plus dense que ceux qu'elle a tendance à côtoyer au travers de ses enivres réguliers. Il lui

rappelle la douce sensation provoquée par le retour au foyer parental lorsque, épuisée par plusieurs jours de débauches dans les fermes des alentours, elle savourait les quelques instants de chaleur la séparant du profond sommeil censé redonner à sa bouche pâteuse la sensation des saveurs du monde.

- Cela ne te dérange pas si je te tutoie, lui demande-t-elle d'une voix rendue douce par la mélancolie des souvenirs ? Et si nous allions manger, qu'en penses-tu ? Roger n'y verra sans doute aucun inconvénient, lui qui déteste me voir d'une ivresse joyeuse. Et puisque tu nous as fait la surprise d'une visite, il serait impoli de ta part de refuser une telle invitation, formulée par l'une des femmes les plus influentes de la région.

Un fou-rire s'empare de Mme de Staël à l'idée qu'elle puisse avoir une quelconque influence sur cette ville sans âme. Elle se lève en prenant garde de ne pas renverser la coupe qu'elle tient toujours à la main, le porte-cigarette provoquant de légers tintements à chaque rencontre avec le cristal. Elle invite de sa main restée libre Aurélien à la suivre. Celui-ci ne songe pas un instant à la contredire, trop heureux que cette femme décide de la conduite à tenir pour réaliser qu'il serait plus à l'aise s'il pouvait s'éclipser. Sans doute la certitude de n'avoir nulle nourriture et peu d'argent participe-t-elle à son apathie.

La lumière tamisée dans laquelle baigne le salon à son arrivée suffit à l'éblouir. Il ralentit l'allure pour laisser aux objets le temps de prendre forme. A sa droite trône une longue table en acajou sur laquelle sont disposés trois couverts, deux plateaux garnis de crudités et une carafe emplie d'un vin de teinte or-vert. A sa gauche se trouve l'ensemble canapé et fauteuils qui entoure une table basse finement incrustée de dorures.

Trop occupé à observer ces signes ostentatoires de luxe, Aurélien ne prend pas garde à la demoiselle châtain clair qui se trouve sur son chemin. Ne l'apercevant qu'au moment de la heurter, il n'a que le temps de réaliser que la rencontre ne devrait pas se révéler trop violente. C'est sans compter sur la mollesse de la jeune femme qui, loin d'absorber le choc, lui offre une caisse de résonance, transformant le léger contact en trajectoire erratique. Ne paraissant pas s'étonner de la présence d'un inconnu, ni de la situation comique dans laquelle elle se trouve, la jeune femme laisse le soin à son corps de prendre en charge le mouvement subi pour aller s'échouer sur le canapé. Pendant tout ce temps, elle dévisage Aurélien avec soin, analysant chaque détail pour jauger de l'éventuelle possibilité de transformer la rencontre en relation plus profonde. Après avoir conclu que son air absorbé cachait peut-être une certaine crédulité, elle décide d'entamer la conversation pour ne pas laisser s'installer entre eux un silence gêné.

- Bonsoir, mon ami. Comment vas-tu ? Mais viens donc t'asseoir à côté de moi pour que nous puissions tchatcher tranquillement en attendant le repas. A priori, il devrait venir bientôt.

Tout en disant ces mots, elle tapote de sa petite main potelée le coussin jouxtant le sien. Aurélien se dirige machinalement vers la place qu'elle lui indique. Il ne revient à la réalité qu'au moment où elle lui tend une coupe de champagne.

- Je suis vraiment nulle. Je ne me suis même pas présentée. Je m'appelle Sophie, Sophie de Staël. Je ne tiens pas vraiment à cette particule qui fait plutôt « vieille France ». Contrairement à maman, je ne pense pas que cette marque de distinction soit un

atout. C'est même le contraire. Elle a tendance à éloigner les mecs, à leur inspirer un respect qui les empêche de m'aborder. Combien de regards d'envie qui n'osent pas se transformer en déclaration par peur de me blesser ! Comme si j'étais un objet inaccessible...

Sophie pousse un soupir alanguie, les yeux levés vers ses espoirs sans lendemain. Elle ne tient la pose que quelques instants, ne voulant pas paraître aux yeux d'Aurélien romantique à l'excès.

- Mais j'y pense, tu ne m'as même pas dit ce que tu faisais chez nous. Tu permets que je te tutoie ? Es-tu un ami de maman ? Ou plutôt le fils de l'une de ses connaissances ?

Aurélien répond d'une voix beaucoup plus assurée qu'il ne l'a fait avec la mère. Son bégaiement s'est évanoui avec la surprise de devoir partager la soirée avec des inconnues. Ses hôtes lui paraissent bien quelque peu étranges, mais ce fait accepté, leur compagnie lui semble d'autant moins déplaisante qu'ils semblent capable d'assurer la conversation sans son aide.

- En fait, je ne suis ni l'un, ni l'autre. Je viens d'arriver à Sedan et comme je voulais voir à quoi ressemblait la ville, je me suis introduit chez vous pour admirer le point de vue. Ta mère m'y ayant invité, je l'ai suivie dans le salon.

Mme de Staël fait son apparition, suivie de près par son mari, un homme de haute stature dont le léger embonpoint ne fait que souligner la masculinité grisonnante. Aurélien remarque le changement dans la tenue de Mme de Staël, l'ensemble chemisier et pantalon de toile s'étant transformé en robe cintrée bleu-nuit asymétrique. La fente, fluidifiant les déplacements pour ne laisser apparaître qu'un simple déhanché, fait

contrepois au dénuement de l'épaule opposée, lieu d'épanouissement de la fragile beauté féminine.

- Excusez-moi de vous interrompre en pleine idylle, déclare-t-elle en soulignant l'aspect moqueur de ses paroles. Je sais bien qu'à votre âge, on peut se contenter d'amour et d'eau fraîche, mais avec la décrépitude viennent les envies de lucre et de satiété. Je ne suis d'ailleurs pas certaine que la jouissance n'en soit pas plus intense. Qu'en penses-tu Sophie ?

Sans attendre une quelconque réponse de la part de sa fille, elle se dirige vers la table et profite de son avance pour se verser un verre de vin. Sophie renonce à lui faire part à voix haute des sentiments qui transparaissent au travers de ses regards. Laisser libre cours aux paroles haineuses qui se pressent aux abords de ses lèvres ne pourrait que la desservir aux yeux de l'étrange inconnu. Elle choisit de souligner sa supériorité en effectuant les formalités d'usage que la maîtresse de maison a malencontreusement négligées.

Les présentations terminées et les places attribuées, le dîner commence dans une ambiance enjouée que rien ne laissait présager. La mère boit, la fille jette des regards complices à Aurélien et le père tente d'amener la conversation sur ses centres d'intérêt. Il éprouve quelques difficultés à imposer son discours au reste de la table, non à cause de la puérilité de ses préoccupations, mais de par la faiblesse des intonations qu'il arrive à produire. Sa voix fluette tranche avec sa stature imposante, offrant à ses interlocuteurs l'image ridicule d'un géant aux tendres pensées.

- Je ne suis pas d'accord avec toi sur ce point, rétorque Mme de Staël à sa fille. La nullité de la scène sedanaise ne tient ni à

la médiocrité des acteurs, ni au faible nombre des salles pouvant accueillir ce type de divertissements. Ces paramètres jouent bien sûr sur le niveau d'une représentation, mais ils ne constituent pas l'élément fondamental qui permet aux chefs d'œuvre d'apparaître.

Après avoir marqué un silence, elle reprend sa plainte monotone.

- Je pense que cet état de fait est dû à la ville elle-même et à ses habitants. Les plus grands acteurs pourraient venir jouer à Sedan qu'ils perdraient tout de leur génie à l'entrée même de la ville. Comment veux-tu que l'art puisse se développer dans une telle atmosphère de morosité qu'elle en arrive à suinter des murs ? N'importe quel acteur te dira que le niveau de sa prestation dépend grandement du public pour lequel il joue. Il ne peut se surpasser que lorsqu'il sent une exigence face à lui.

Mme de Staël se laisse emporter par ses paroles, ne prenant pas garde à ses auditeurs stupéfaits par la violence de ses invectives.

- La tension doit régner lors de son attente dans les coulisses. Il doit être poursuivi par les attentes du public pour que l'envie de lui démontrer son savoir-faire lui noue les tripes jusqu'à s'oublier totalement. Mais quand il vient de traverser une ville dont la médiocrité transparaît au travers des visages des passants, qui ne possède comme espoir que l'attente du lendemain, il se retrouve contaminé par la bêtise et ne réussit à s'en extraire que lorsque les dernières cheminées s'évanouissent de son horizon.

- Voilà où tu voulais en venir, lui répond Sophie. Encore ta grande théorie sur la nullité sedanaise ! Aurélien, ne fais pas

attention à ses remarques qui lui servent bien souvent d'excuse pour éviter de regarder la réalité en face.

En disant ces mots, Sophie fixe attentivement le visage de sa mère pour y déceler une quelconque réaction. Mais Mme de Staël semble ignorer le sous-entendu contenu dans les paroles de sa fille. Enervée par tant de malignité, Sophie s'empresse de détourner la conversation avant que sa cruauté ne soit visible aux yeux d'Aurélien.

Le jeune homme ne prête pas attention aux tensions familiales, trop occupé à désosser son poulet nappé de sauce à l'échalote. Le plaisir que lui procure le repas rajeunit les traits de son visage. Sophie remarque que l'air soucieux qu'il arborait à son entrée s'est évanoui au cours de la conversation à laquelle il ne prend pas part. N'ayant pas d'autre inspiration, elle décide de lui faciliter l'accès à la parole.

- Aurélien, par exemple, n'a pas remarqué que Sedan transpire de médiocrité.

- Qu'en sais-tu, lui répond sa mère d'un air provocateur ? Te l'a-t-il dit lui-même ou as-tu deviné ses pensées à force de le dévisager avec concupiscence ?

- Je suis certaine qu'il nous l'aurait dit, s'il avait trouvé quelques défauts à notre ville. Il est tout de même assez intelligent pour voir ce qui, d'après toi, doit sauter aux yeux de n'importe qui !

- Au lieu de tirer des conclusions hâtives, il serait peut-être plus judicieux de lui demander, tu ne penses pas ? Il me semble qu'il a le droit de faire part de ses impressions par lui-même.

- Mais je n'ai jamais dit le contraire, répond Sophie avec arrogance. C'est toi qui cherches à le maintenir en-dehors de la

conversation en le forçant à intervenir sur un sujet qui ne semble pas lui aller.

- Tu ne trouves pas que tu fais preuve de mauvaise foi ? Ce n'est pas moi qui suis intervenue en lui prêtant mes pensées. Mais tu as raison au moins sur un point, notre sujet de conversation lui est peut-être désagréable, n'est-ce pas ?

Tous les membres de la famille se tournent vers Aurélien qui sentait depuis quelques instants qu'il n'échapperait pas à la nécessité d'exposer son point de vue. La fille imagine qu'il va lui offrir l'occasion de triompher de son adversaire, secrète preuve de son attachement. Le père espère qu'il saisira l'occasion de détourner la conversation de l'éternel conflit œdipien pour aborder des thèmes davantage en accord avec ses centres d'intérêt pendant que la mère en profite pour se resservir du grand cru bourguignon qui accompagnera à merveille le divertissement que s'apprête à lui offrir leur invité.

- J'avoue ne pas avoir vraiment réfléchi à cette question, avance prudemment Aurélien, enfin, je veux dire, pas vraiment sous cette forme. Mes déambulations dans Sedan n'avaient pas pour but de porter un jugement, mais davantage de comprendre cette ville, dans laquelle je souhaite vivre pendant quelque temps.

Aurélien laisse planer un silence pour jauger de l'impression de ses paroles sur ses hôtes. Sentant qu'ils attendent une conclusion à sa timide avancée, il se risque à aller plus loin dans sa réflexion.

- Je suis d'accord avec vous, Madame, en ce qui concerne une certaine particularité de votre ville par rapport à celles qu'il m'a été donné de traverser jusqu'à présent. Mais, contrairement

à vous, je pense, comme votre fille, que cette particularité ne la dessert pas. L'humanité qui transparait dans ses faiblesses, donne une impression de bien-être. Sedan ne semble pas écraser ses habitants d'une noblesse hautaine, contrairement à bien d'autres villes.

- Ton opinion prouve seulement que ta grandeur d'âme t'a empêché de remarquer en si peu de temps ce que cette ville a de détestable. Mais, je suis certaine qu'avec davantage de recul, tu comprendras mieux ce que je ressens. A t'entendre parler, on voit que tu as fait de brillantes études, est-ce que je me trompe ?

- Brillantes, le terme est un peu trop fort. Disons seulement que je me suis laissé aller à mon penchant naturel pour le moindre effort, lui répond Aurélien avec une pointe d'ironie. Ne pas avoir à me poser de questions était ma principale préoccupation.

M. de Staël profite de l'occasion qui lui est offerte pour s'immiscer dans la conversation. Après avoir demandé à Aurélien quelle école celui-ci avait effectué, il laisse libre cours aux paroles trop longtemps contenues.

- Centrale Paris, tu entends ça chérie ? Aurélien fait partie de la communauté centralienne. Je sentais bien qu'il y avait quelque chose chez lui qui m'était sympathique. Dans ce cas, tu permets que je te tutoie ? Mais, j'y pense, le campus de Chatenay a dû beaucoup changer depuis que je suis parti. Est-ce que le singe se trouve toujours au-dessus du Central'bar ?

Un bref acquiescement d'Aurélien lui suffit pour reprendre le cours de ses souvenirs.

- Car, vois-tu, lorsque j'étais secrétaire du bureau des élèves, s'était posée la question du réaménagement du Central'bar. Il y avait d'un côté les partisans d'une rénovation complète et de l'autre les nostalgiques. Une sorte de bataille d'Eulalie.

- Tu veux sans doute dire d'Hernani ?, le reprend sa femme entre deux gorgées de vin. Elle accompagne sa phrase d'un rire à peine contenu.

- Oui, oui. Enfin, Aurélien m'a compris, c'est le principal. Eh bien, finalement, j'ai eu l'idée de contenter les uns et les autres en remettant à neuf toute la salle, tout en y intégrant les quelques éléments permettant de perpétuer les vieilles traditions. Par exemple, les peintures sur les murs évoquaient les moments mythiques de l'école, l'élément le plus visible étant la mascotte trônant au-dessus du bar. Pour l'inauguration, nous avons fait la fête une semaine entière. Open-bar du lundi au dimanche avec soirée de clôture le samedi soir. Tu aurais dû voir ça. Il y avait des chouillards qui restaient jour et nuit, dormant sur les canapés ou dans les buissons entourant le bâtiment. C'était de la folie pure.

Mme de Staël ponctue le récit de son mari en imitant un bruit de trompette, ses mains placées en cornet aux coins de sa bouche. Sa fille ne peut s'empêcher de rire de la scène que ses parents leur offrent. Ils lui font penser à un ancien combattant relatant ses souvenirs de guerre accompagné d'une femme de mauvaise vie qu'il aurait sortie de la misère. Elle ne prend pas conscience de l'aspect tragique qui consiste à mêler aux songes la réalité.

M. de Staël tente de ramener sa femme à la raison en lui reprochant de ne pas tenir compte de la fatigue de leur invité.

- Mais tu sais que tu as raison, mon chéri. Aurélien a sûrement besoin de se reposer des fatigues du voyage. D'autant plus qu'il ne doit pas encore avoir trouvé de logement ni de travail, n'est-ce pas ?

- Effectivement, tous les aspects matériels de mon arrivée ne sont pas encore résolus, reconnaît-il légèrement honteux.

- Ne t'en fais pas pour si peu, le rassure Sophie. Tu pourras rester dormir cette nuit chez nous, et je suis certaine que papa te trouvera une place dans l'entreprise dès demain. Il manque tellement de gens compétents. N'est-ce pas, papa, que tu lui donneras un travail ?

- Tu sais, chérie, j'ai bien des emplois à proposer, mais aucun ne serait en accord avec le niveau de qualification d'Aurélien. Je ne compte pas prendre ma retraite tout de suite, lui répond M. de Staël de son rire haut perché. A moins qu'il n'ait besoin d'un emploi temporaire le temps de trouver quelque chose qui lui conviendrait mieux !

Aurélien acquiesce à cette idée. Il n'a pas réfléchi à la manière dont il subviendrait à ses besoins, une fois installé dans sa nouvelle vie. Ses appréhensions l'empêchent de porter son attention sur tout autre sujet que la possibilité de vivre à nouveau normalement. L'oubli de soi et des autres, de soi parmi les autres, des inévitables rencontres auxquelles il doit faire face avec naturel, comme s'il ne s'était rien passé. Il laisse la conversation dériver loin de ses pensées, n'offrant à ses bienfaiteurs qu'un regard vide qui ne leur permet pas de jauger ses sentiments. Mais la fatigue a raison des enivrements des uns et des autres. Les voix perdent peu à peu de leur passion, offrant à la nuit les espaces dont elle est friande. Ils renoncent

finallement à s'enlaidir davantage et se dispersent dans leurs chambres respectives.

Sophie de Stäel prend soin de son protégé jusqu'au bout. Elle lui montre la chambre bleue dans laquelle il pourra se réfugier et met à sa disposition un nécessaire de toilette. Devant les mystères qu'il prend soin de ne pas dévoiler, elle renonce à le brusquer, préférant au viol d'un soir l'espoir de lendemains radieux.

Une fois seul, Aurélien regarde le ciel étoilé au travers du vélux qui surplombe le lit. Il se remémore les événements de la journée, les multiples sensations que ses sens aiguisés ont glané au cours de ses déambulations. Il songe avec délectation qu'il a enfin trouvé le lieu de vie qui lui convient, puis se laisse aller avec bonheur à la torpeur d'un sommeil lourd et profond.

Aurélien a trouvé un petit appartement libre dans un quartier en périphérie du centre, au troisième étage d'une de ses maisons qui constituent l'essentiel des logements des petites villes de province. Des constructions qui se pressent les unes contre les autres avec comme seuls signes distinctifs des variations de blancs cassés et de légères nuances dans la taille des ouvertures de porte. De ses fenêtres, il peut apercevoir une à deux rangées de toits ainsi que le mur d'enceinte de la ville, limite aux aspirations des habitants de ce quartier populaire.

Depuis son arrivée, il n'a pas pris le temps de réfléchir à ce qu'il recherchait en quittant la capitale pour s'installer aussi loin de ses précédentes préoccupations. Il ressent un certain soulagement à s'être extrait de ses angoisses permanentes, en brisant les derniers liens qui le retenaient au souvenir de Véronique, mais il n'arrive pas à se leurrer au point de se sentir libre.

Pour débiter son second samedi dans ce nouvel univers, il s'est installé confortablement sur l'unique chaise qui meuble son salon, son violoncelle solidement ancré dans une jointure du parquet. Les sons langoureux enveloppent l'atmosphère dans une nostalgie poignante avant de s'échapper par la fenêtre ouverte, les volutes s'étirant en longs phrasés au-dessus des bruits du marché. Quelques rares passants prennent conscience de la litanie s'insérant depuis quelques jours dans leur quotidien.

Elle alimente la conversation du boucher Marcel, élément central de la vie du quartier de par la qualité de ses remarques sur le quotidien de ses habitants. Il soutient à la cliente qui vient de lui acheter quelques côtes de porc dans le filet, que le

jeune homme qui vient de s'installer ne joue pas tout le temps le même air. La femme doute de l'information à cause de l'étonnante lassitude que provoque chez elle l'apparition des premières notes de musique à la tombée du soir. Marcel lui explique qu'elles ont beau être différentes d'un morceau à l'autre, la langueur de l'interprète est si grande qu'elle prend forcément le pas sur les intentions du compositeur. Il clôture son explication par une image qui vient de lui traverser l'esprit :

- C'est un peu comme un cerf. Quand il brame, on se rend pas compte qu'il chante. On voit bien qu'il veut que copuler, si vous me permettez l'expression.

Mais la grande majorité des passants n'entendent pas le monologue intérieur qui s'invite parmi eux. Leurs sensations sont bien trop saturées par la cohabitation de leurs multiples désirs avec l'assouvissement de ceux de leurs enfants.

- Votre interprétation est tout simplement poignante !

Dans sa surprise, Aurélien manque le coup d'archet qu'il s'apprêtait à donner comme ultime réponse à sa mélancolie. Ce subit accès de rage l'aurait fait tomber en compagnie de son instrument, si l'adolescent qui vient de lui adresser la parole ne lui avait porté secours. Aurélien, ne sachant trop s'il doit le remercier de son aide ou lui demander la raison de sa soudaine apparition au beau milieu de son appartement, se résout à le fixer d'un air mécontent au travers duquel transparaît son incompréhension. Cette attitude provoque l'hilarité de son interlocuteur.

- Eh bien, vous en faites une tête. On dirait Orgon au moment où il se rend compte de la supercherie de Tartuffe. Mais ne vous inquiétez pas, je ne suis pas là pour vous soutirer votre fortune. D'ailleurs, ajoute-t-il après avoir parcouru le salon du regard, vous ne devez pas avoir grand secret dans votre cassette. Mais, je m'égare. Tout d'abord, mon nom de baptême est Morad. Bien qu'il ne satisfasse que modérément mes aspirations artistiques, je m'en contente afin de marquer la modeste condition dans laquelle je survis. Il sera toujours temps par la suite de m'affubler d'un pseudonyme.

- Bonjour jeune homme, lui répond Aurélien avec sérieux. Je suis enchanté de faire votre connaissance. J'avoue ne pas m'être préparé à une visite ce matin, mais puisque vous avez décidé d'apparaître, peut-être pouvons-nous continuer les présentations...

- Tout ceci me semble extrêmement sage, cher ami. Tout d'abord, pourriez-vous me dire qui j'ai le plaisir d'accueillir dans notre belle communauté ?

- Je m'appelle Aurélien, lui répond-il de plus en plus étonné de l'aplomb qui transparaît dans ses paroles.

- Bien. Voici une bonne chose de faite. Je suppose qu'il est inutile de chercher à percer votre mystère, si tant est que l'on puisse définir ainsi la cause de votre tourment. Sachez seulement que vous pourrez faire appel à mes services quand bon vous semblera. Je ne suis ni grand, ni particulièrement fort pour mon âge, mais je possède certaines qualités qui peuvent être utiles à un jeune arrivant sur la scène sedanaise.

Tout en continuant son discours sans se préoccuper de son interlocuteur, Morad fait le tour de la pièce pour analyser les objets dispersés au gré des incohérences. Il ponctue ses

découvertes de murmures inintelligibles aux oreilles d'Aurélien. L'étrange dialecte composé de sons gutturaux ne lui rappelle aucune des langues qu'il a eu l'occasion de côtoyer lors de ses différents voyages. Après avoir bouclé cette ronde sonore, Morad revient à sa posture initiale et conclut son explication.

- Il faut entendre par scène, non ces piètres manifestations qui se jouent au théâtre de la ville, mais le spectacle que nous nous offrons les uns aux autres pour tromper l'ennui.

Aurélien sourit à cette remarque. Elle lui rappelle le débat animé auquel il a assisté chez les de Staël. Mais, s'il fait le même constat, Morad transforme la prétendue cause en objet d'espérance.

- Vous m'intriguez tellement que j'en oublie l'objet de ma visite ! Afin que nous puissions faire plus ample connaissance, reprend-il en simulant une large révérence, mon géniteur souhaiterait que vous acceptiez de venir rompre le pain en notre compagnie. Il m'a chargé de vous signaler qu'il était absolument inutile d'opposer à cette proposition une quelconque résistance de bienséance, étant entendu que cette invitation n'est pas totalement dénuée d'arrière pensées. Il souhaite vous entretenir d'un sujet qui le concerne et pour lequel vous pouvez lui être d'une grande aide.

Aurélien accepte de le suivre avec plaisir. Le jeune homme a éveillé chez lui de la curiosité. Comment se fait-il qu'un garçon de son âge semble aussi instruit, malgré le soupçon d'insolence qui transparait au travers de ses attitudes ? Ses parents doivent être des érudits qui ont décidé de vivre dans un quartier populaire plutôt que dans un pavillon de banlieue pour garder

un certain contact avec la vie grouillante et trépidante. Il est heureux à l'idée d'avoir pour voisins de vrais intellectuels avec lesquels il pourra sans doute partager ses impressions sur sa nouvelle vie.

Arrivé au palier inférieur, Morad s'empresse de lui retirer ses illusions. Il vit avec son père et sa sœur dans un appartement guère plus spacieux que celui occupé par Aurélien. Son père n'a plus de travail depuis une dizaine d'années, depuis que sa mère est partie. Il ne faut donc pas trop lui en vouloir de ses excès. Bien qu'il soit menteur, cela ne l'empêche pas d'être plein de tendresse pour ses enfants. Le choc a simplement été trop violent. Il a renoncé à sa fierté pour se couler dans un rôle de clown légèrement trop grand pour lui. Morad s'excuse par avance des pitreries paternelles, demandant à Aurélien de ne pas lui porter rigueur de ses faiblesses. Puis, il reprend un visage enjoué au moment d'ouvrir la porte derrière laquelle les attend un spectacle poignant.

Au fond d'un couloir aux murs décrépis, un homme est effondré sur une table formée d'une mince planche de bois posée sur des tréteaux de métal attaqués par la rouille. De longs gémissements sortent de la carcasse brisée, entrecoupés à intervalles réguliers par des spasmes nerveux qui secouent ses larges épaules, avec, posée devant lui, une madone en terre cuite dont les contours gardent les traces d'une peinture effacée par les ans et les lentes caresses d'une fervente croyance. Il ne semble plus avoir la force de lui faire face et implore son pardon pour l'ensemble de ses fautes, gardant le secret espoir de la miséricorde de Dieu, qui, puisqu'il fut homme en proie au

doute, peut comprendre dans son infinie sagesse qu'un pêcheur n'est qu'un misérable à la recherche de la vérité.

Il relève finalement la tête et fixe Aurélien d'un regard désespéré. Il semble prendre conscience qu'il ne se trouve pas seul face à cette réalité terrifiante. D'autres êtres hagards partagent avec lui les douleurs des possibles. Un sourire fugitif lui échappe, aussitôt remplacé par une débauche d'énergie en tous sens.

Le changement de décor s'effectue en un tournemain, comme s'il avait déjà prévu l'ensemble des transformations nécessaires au passage d'une scène à l'autre. Il dispose sur la table de fortune une nappe de damas bleue, puis replace soigneusement la madone au centre. Les assiettes et les verres apparaissent comme par miracle, suivis de près par des couverts d'argent dont l'oxydation masque la noble origine. Au moment où Aurélien et Morad pénètrent dans le salon, le pleureur s'incline avec respect sur leur passage en déclarant qu'il est enchanté de recevoir dans son modeste logis son illustre voisin. Il se présente comme M. Boukidour, alias Marquis de Tanger, ancien serviteur de la République, déchu à cause de son trop grand respect pour les nobles institutions.

Décidant de calquer son attitude sur celle de son jeune compagnon, Aurélien feint de trouver naturelles les courbettes de M. Boukidour. Il le laisse prendre sa veste, s'assied sur la chaise qu'il lui avance avec diligence et accepte de prendre un cigarillo dans une boîte de fer blanc. Peu habitué à fumer, les premières bouffées le font tousser. A travers les larmes d'irritation dues aux vapeurs âcres, il aperçoit les grands gestes qui ponctuent le discours de son hôte.

- Morad, ô éternelle tristesse, pourquoi fais-tu tant de mal à ton pauvre père ? Penses-tu que les malheurs qui s'abattent sur ce pauvre logis ne sont pas assez nombreux ? Faut-il en plus le couvrir d'opprobre ?

- Qu'est-ce qui, dans ma conduite, peut bien vous apporter de si amères réflexions ?, lui répond son fils, visiblement étonné de ses reproches.

- Après tant de fautes avérées, tu oses feindre la surprise ? Mais le temps n'est plus aux balivernes. Regarde ce que je viens de recevoir, lui déclare M. Boukidour en lui lançant un bulletin scolaire avant de s'effondrer sur sa chaise.

- Mais, père, nous en avons déjà longuement parlé hier.

- Bien sûr, bien sûr... Mais le forfait n'est perçu que lorsque les preuves s'avèrent irréfutables. Ô faible cœur, pourras-tu supporter encore longtemps tant d'ignominie ? Ne serait-il pas préférable de renoncer à ce monde pour une retraite entièrement dévouée aux songes et à la réflexion ?

- Père, vous n'êtes pas sans savoir que la retraite que vous envisagez soudainement, n'est guère compatible avec vos habitudes. Les songes ne s'alimentent pas de nourritures terrestres.

- Il s'agissait d'une métaphore, mon fils. Une simple image pour te faire comprendre que, si parfois, je ressens la nécessité de prendre un léger apéritif, ceci est en grande partie dû aux soucis que vous me donnez, ta sœur et toi. Mais n'en parlons plus, aujourd'hui est un jour de fête puisque nous avons l'honneur de recevoir notre cher voisin. Comment vous appelez-vous ?, finit par lui demander M. Boukidour.

- Mon nom est Schwartz, mais vous pouvez m'appeler Aurélien, lui répond-il.

- Eh bien, Aurélien, je vous souhaite la bienvenue dans notre charmante communauté. Comme vous l'avez sans doute constaté, il ne s'agit pas du quartier le plus chic de la ville, mais les gens n'en sont pas moins agréables. La misère n'empêche pas les sourires de flotter sur les lèvres, même si elle provoque parfois quelques inimitiés pour des causes basement matérielles. Vous connaissez déjà Morad qui, bien que de caractère têtu et frondeur, n'en reste pas moins un espoir pour la France et pour moi. Laissez-moi vous présenter la seconde partie de ma progéniture, Céline.

En disant ces mots, M. Boukidour se rend dans la pièce attenante pour en revenir avec une jeune fille d'une quinzaine d'années. Elle possède un visage empreint de délicatesse, de longs cheveux châtain lui tombant sur les épaules. La pâleur de son teint est rehaussée de taches rouges au niveau des pommettes, signes d'une santé déficiente. Elle ne jette tout d'abord que quelques regards furtifs vers Aurélien, s'enhardissant un peu plus à chaque échange pour finalement le scruter avec une attention soutenue, comme si elle cherchait à saisir une improbable réalité au travers de ses traits anguleux. Aurélien se sent gêné de l'insistance avec laquelle elle le dévisage. Il se demande ce que signifie ce questionnement muet. Mais, il renonce à nouer le dialogue et reporte son attention sur l'agitation fébrile de son hôte.

M. Boukidour modifie une nouvelle fois l'agencement de la table pour y placer une cocotte en fonte. De larges et lourdes volutes de fumet s'exhalent du plat pour emplir la pièce d'une joie enfantine. Aurélien laisse libre cours à son imagination, tentant de reconnaître les divers aliments. Chaque odeur fait ressurgir de sa mémoire des images d'une netteté toute factice.

A s'entremêler les unes avec les autres, elles alimentent leurs caractères des particularités de leurs compagnes en une synthèse qui annihile toutes les suppositions qu'il élabore avec soin. Il se tourne avec respect vers le maître de maison. Malgré son air rougeaud, celui-ci lui apparaît soudainement beaucoup moins fantôme.

- Vous nous excuserez pour la simplicité du repas, lui dit-il avec un sourire qui transparaît malgré lui derrière son air contrit. C'est une ancienne recette de famille. Ma mère me l'a transmise sur son lit de mort, ultime testament d'une vie âpre et solitaire. Depuis, elle accompagne invariablement le jour du seigneur en mémoire de la chère disparue. Paix à son âme.

- Je, je ne sais trop...

Aurélien n'a pas le temps d'achever son bégaiement. M. Boukidour lui prend la main et y dépose un baiser avant d'ajouter solennellement.

- Les paroles sont parfois inutiles. Votre silence est bien plus éloquent que n'importe quel discours pompeux. Mais, parlons d'autre chose, voulez-vous ? Céline, pourrais-tu servir Aurélien pendant que je lui verse de ce doux nectar de nos berges alsaciennes ? Il me semble parfois, après avoir dégusté quelques verres, que le vin revêt les murs d'un luxe miraculeux. Mais, je diverge. Prions pour ce repas que nous offre le seigneur dans son infinie bonté.

Aurélien entre en communion avec ses trois compagnons de table. Il se laisse aller au recueillement de la famille. Il fixe avec attention les traits de la madone qui semblent légèrement mouvant, exprimant tour à tour les secrètes attitudes d'une sérénité emplie de grâce. Une litanie s'exhale des lèvres de M.

Boukidour, à laquelle répondent les incantations de Morad dans l'étrange dialecte aux sonorités gutturales.

M. Boukidour signale la fin du recueillement par un « amen » sonore qui n'accepte aucune contradiction. Il signale à sa fille qu'elle peut enfin faire le service, ce qu'elle s'empresse d'effectuer, prenant les assiettes d'une main fébrile. Aurélien n'ose pas lui venir en aide, partagé entre sa compassion pour la fragilité de la jeune fille et un soucis de bienséance vis-à-vis de son hôte qui fronce les sourcils chaque fois qu'un des mouvements brusques risque de provoquer une tache sur la nappe.

M. Boukidour se rend dans la cuisine pour en revenir avec une bouteille de vin emplie aux deux tiers. Il présente à Aurélien l'étiquette sur laquelle de gros caractères gothiques indiquent l'origine « Vieux papes », appellation dont M. Boukidour est l'un des plus ardents défenseurs.

- Vous verrez, cher ami, ce millésime possède un toucher de bouche particulièrement soyeux. Il devrait sans doute vieillir admirablement, mais pourquoi attendre alors qu'il est si agréable dans sa fougueuse jeunesse ? Je me demande souvent ce qui pousse tant de gens à immobiliser une partie de leur capital pour laisser le sang de la terre à la merci de l'oxydation.

- Père, il semblerait que le vieillissement du vin permette aux tannins de se fondre avec le liquide, lui répond Morad. De plus, les réactions chimiques qui se produisent lentement dans de bonnes conditions de conservation, font apparaître des arômes, nommés arômes tertiaires, qui se différencient fortement des arômes d'un vin jeune. Bien sûr, cela nécessite une certaine patience, ainsi qu'une capacité d'achat supérieure à votre

consommation quotidienne, mais le plaisir n'est-il pas décuplé par l'attente et la modération ? Ne pensez-vous pas que ce serait un bon moyen de laisser à votre corps et à votre esprit des moments de répit ?

Surpris par la malicieuse conclusion de son fils, M. Boukidour se trouve emporté dans son élan au moment de relever le goulot de la bouteille en une torsion élégante. Il réussit à éviter d'éclabousser Aurélien en plaquant sa main libre sur le goulot de la bouteille. Mais, ayant porté toute son attention sur ce geste, il perd l'équilibre pour aller se cogner contre le mur. Sans dire un mot, sa fille se porte à son secours et tamponne délicatement le front rougeoyant d'un mouchoir imbibé d'eau.

Après quelques secondes d'hébétude, M. Boukidour reprend toute son assurance. Il écarte de la bouteille la main salvatrice, se rassied en grande pompe et se verse un grand verre de vin avant de répondre avec un ton doctoral à son fils que, s'il peut se targuer d'une santé insolente, malgré les épreuves qui, jour après jour, s'abattent sur sa carcasse vieillissante, c'est en grande partie grâce aux bienfaits de ce subtil breuvage. Puis, il clôt le débat en invitant son hôte à manger tant que le plat est encore chaud.

Au-delà de son habituelle appréhension à prendre la parole, Aurélien ne sait trop comment briser la lourde atmosphère qui s'est soudainement abattue sur la pièce. Il pressent que Morad, en nommant le terrible secret, a rompu un pacte liant les éléments de cette famille à trois pieds. Morad tente bien à une ou deux reprises de détourner l'esprit paternel de cette vérité inacceptable, mais il ne réussit qu'à faire fléchir davantage les épaules de son père. Le silence s'étire sans vergogne sur la

table, souligné par les bruits de fourchettes et de sucions. Les assiettes se vident, versant leur contenu dans les bouches avides de contact avec la chair. M Boukidour n'en abandonne pas pour autant sa lutte solitaire pour travestir la réalité. Il plonge à plusieurs reprises son nez dans le verre à pied, se resservant mécaniquement chaque fois que le niveau critique est atteint. A force de ténacité, il réussit finalement à oublier les paroles de son fils. Son assiette finie, il est de nouveau capable d'alimenter la conversation par ses facéties.

- Céline, tout ceci est tout bonnement délicieux. Ce serait presque parfait si tu n'avais pas oublié le zeste d'Origan qui relève le tout d'une pointe d'amertume, subtilité qui transfigure un plat goûteux en un véritable chef d'oeuvre. Mais c'est normal, tu as encore beaucoup de choses à apprendre. Et, rassure-toi, malgré les attaques perfides dont il fait l'objet, ton père continuera à te transmettre son savoir tant qu'il lui restera un souffle de vie, si ténu soit-il.

Céline acquiesce à ses paroles. Elle semble heureuse des critiques acerbes concernant le plat qu'elle a tendrement préparé.

- Trêve de balivernes. Maintenant que nos estomacs sont correctement lestés et que nos esprits se sont assagis, nous pouvons aborder la principale raison de votre venue ici, déclare-t-il en se tournant vers Aurélien. Loin de moi l'idée de diminuer le plaisir de partager avec vous quelques moments privilégiés, mais d'agréable, notre rencontre peut se révéler bénéfique. Et je ne parle pas ici seulement de bienfaits pour nos deux personnes, mais bien pour l'humanité toute entière, enfin

pour ce qu'il en reste en ces temps d'athéisme et de vulgarité exacerbés. Mais le principal est que des gens comme vous et moi possèdent encore une certaine éthique rehaussée de spiritualité pour conserver intact l'espoir de lendemains radieux. A voir votre tête, je vous devine intrigué, presque anxieux de connaître ce que j'attends de vous. Vous n'avez pas tout à fait tort dans votre égarement, car ce que je vais vous proposer bouleversera probablement votre quotidien.

Les trois interlocuteurs de M. Boukidour réagissent de différentes façons à ses paroles. Alors que Céline se rassure de voir que son père n'a rien perdu de sa verve, Morad est préoccupé par son effet sur celui qu'il considère d'ores et déjà comme un ami. Il redoute que sa timidité ne s'effarouche définitivement des pitreries paternelles. Mais n'osant pas le contredire de nouveau, il s'en tient à murmurer aux oreilles d'Aurélien des paroles rassurantes et à lui faire des clins d'oeil complices pour lui prouver que cette scène n'est somme toute qu'une farce.

- Voici donc l'honnête proposition dont je souhaite vous entretenir en toute amitié. J'ai remarqué depuis bien longtemps que Sedan ne possède pas de véritable lieu de rencontres, au sens noble du terme. Un endroit où les personnes pourraient échanger leur point de vue sur des sujets de la vie quotidienne, mais aussi sur les aspirations primordiales de toute être humain. Une sorte de café philo humaniste et joyeux, où les livres côtoieraient les bandes dessinées, où tout un chacun viendrait s'offrir quelques instants de plaisir autour d'un verre de vin dans une ambiance musicale propice aux songes. Mais, vous vous en doutez bien, ce rêve a un prix. Et l'état actuel de mes finances ne me permet pas d'assumer à moi tout seul

l'intégralité des investissements. Ayant appris qu'un jeune artiste plein d'idéaux s'était installé parmi nous, j'ai tout de suite pensé que vous m'en voudriez si je ne vous faisais pas participer à ce noble projet. Ai-je eu tort?

Aurélien ne sais trop comment réagir face à cette question. Il n'ose pas opposer un refus catégorique à son hôte, mais ne possédant que peu d'argent lui-même et n'ayant qu'une confiance somme toute limitée dans cette aventureuse entreprise, il ne peut pas non plus y répondre favorablement. L'idée en elle-même est séduisante, la création d'un lieu de vie et d'échanges au travers des arts et des plaisirs de la chair. Mais il conçoit mal comment M. Boukidour pourrait se transformer en sobre gérant, semblant trop porté sur la divine bouteille pour ne pas vider son fond de commerce avant que les clients n'aient eu le loisir de passer leurs commandes.

- Je vois quelques doutes s'insinuer dans votre esprit quant à la teneur de ma proposition, s'empresse de déclarer M. Boukidour. Nous nous sommes sans doute mal compris, ou plutôt j'ai dû mal m'exprimer quant à la précieuse aide que vous pouvez me fournir. Je n'entends bien évidemment pas que vous puissiez porter l'ensemble des investissements nécessaires à une telle entreprise. A juger de votre accoutrement et du choix de votre logis, pardonnez ma franchise, il apparaît évident que vous n'êtes pas venu à Sedan en Nabab oisif à la recherche d'une retraite assurée par votre fortune familiale. Vous apparaissez davantage comme un jeune idéaliste qui ne possède que son immense talent et un courage à toute épreuve.

- Vous avez pleinement raison dans votre description d'Aurélien, père, l'interrompt Morad avec vigueur. Si seulement vous aviez pu entendre son interprétation des

« Variatsii na temu rokoko » de Tchaïkovski ! Nul besoin d'accompagnement, une maîtrise parfaite du vibrato, les sensations jusque là confinées dans la partition s'offraient au monde dans toute leur simplicité. Au risque de paraître extrême, Wilhem Fitzenhagen lui-même n'a sans doute pas exprimé avec autant de profondeur l'essence de l'œuvre.

- Oui, mon fils, cette interprétation était absolument extraordinaire, tout le monde s'accorde à le dire, reprend M. Boukidour en jetant un regard noir à son fils. Mais, pour en revenir au sujet qui nous préoccupe, vous ne pourrez sans doute pas, M. Shwartz, apporter une grande contribution à notre projet, malgré l'immense intérêt que vous y prenez, n'est-ce pas ?

Aurélien acquiesce immédiatement, soulagé de ne pas avoir à expliquer à M. Boukidour les raisons d'un refus.

- Nous sommes donc d'accord, car mon intention n'était pas de vous faire tomber dans un piège en vous invitant cordialement pour vous soutirer les maigres économies que vous avez réussi à emporter dans votre exil. Loin de moi l'idée de transformer le désir naturellement chrétien du partage du corps et du sang en une telle intrigue. Mais comme vous pouvez le voir vous-même, mes généreux objectifs ne sont pas en accord avec ma tenue.

Afin d'apporter davantage de crédibilité à ses paroles, M. Boukidour se lève avec cérémonie, passe en revue sa chemise tachée de graisse et son pantalon de velours décrépi, puis fait un tour sur lui-même pour prouver que son derrière est aussi peu recommandable que son devant. Au moment de se rasseoir, il trempe les lèvres dans son verre pour y trouver le courage nécessaire à l'ultime botte.

- Vous pouvez donc grandement m'aider en me prêtant, et j'insiste sur ce terme, les quelques pièces me permettant d'effectuer les démarches auprès des investisseurs institutionnels.

Gêné par cette comédie, Aurélien se résout à lui répondre qu'il ne peut malheureusement pas se permettre tant de générosité, étant lui-même dans une situation difficile car devant faire face aux frais inhérents à son emménagement.

- Si je pouvais...

M. Boukidour ne le laisse pas finir sa phrase, trop heureux de cette esquisse d'encouragement. Il se jette littéralement sur Aurélien et lui applique de généreuses tapes dans le dos pour lui prouver sa gratitude.

- Je vous remercie du fond du cœur, o généreuse âme.

Les trémolos dans sa voix empêchent Aurélien de le contredire. Il n'ose pas briser ses espoirs et préfère encore augmenter son découvert plutôt que de le voir se renfermer de nouveau dans la mélancolie. Après une brève recherche dans son porte-monnaie qui lui prouve qu'il ne possède rien d'autre que la maigre avance que M. de Staël lui a consenti sur son salaire, il tend l'un des deux billets de 50 euros à M. Boukidour en lui assurant que c'est tout ce qu'il peut faire dans l'immédiat.

- Ne vous en faites pas. Si j'accepte votre don, ce n'est pas pour moi, mais bien pour tous ces malheureux qui vont bientôt connaître la joie de se rencontrer au lieu de se cloîtrer à double tours dans leur logis. Je les entends déjà vous remercier de croire en eux, en l'humanité qui reste tapie au fond de leur être. Cet instant crucial passé, le repas reprend son cours normal. M. Boukidour oublie le billet après l'avoir soigneusement dissimulé au fond de son armoire, Morad occupe les quelques

interstices laissés par son père, pour entretenir Aurélien de réflexions sur les liens entre la science et l'art, et Céline s'active sans un bruit autour de la table pour rendre le plus agréable possible cet instant privilégié. Aurélien se laisse entraîner par la chaleur familiale. Il se surprend même à deux ou trois reprises à se laisser aller au plaisir d'expliquer son point de vue.

Après avoir regagné son appartement, Aurélien reprend son archet là où il l'avait laissé. Il travaille attentivement le morceau de Tchaïkovski en gardant en mémoire les compliments de Morad. Il se demande ce qui lui a tant plu dans son interprétation et tente de se replonger dans l'état d'esprit dans lequel il se trouvait lorsque le jeune homme l'a interrompu. A quoi pensait-il alors, que cherchait-il à exprimer au travers de ce morceau ? Malgré tous ses efforts, il n'arrive pas à reproduire l'intonation, le phrasé haché par les brumes provoquées par la liqueur que M. Boukidour a tenu à lui faire goûter avant qu'il ne prenne congé. Il lutte encore quelques strophes contre la fatigue, jouant les yeux fermés, tout à la joie d'avoir rencontré des personnes parmi lesquelles il se sente naturellement à l'aise. Il imagine Morad derrière la porte, assis sur les marches de l'escalier, l'oreille tendue à la rencontre de sa musique. Mais il se rend finalement à l'évidence que son jeu n'est plus qu'un galimatias sans intérêt, ses sentiments ayant laissé place à une joie enfantine. Il n'ose pas se demander s'il doit être heureux du bon moment qu'il vient de passer ou regretter sa solitude, certain que ses obsessions reviendront dès le lendemain.

Malgré la nappe de gris qui ne laisse aucun doute sur la durée de l'averse, Aurélien sort de bon matin muni de sa carte et de sa boussole. Les rares passants qu'ils croisent l'observent avec un sourire plein de sous-entendus. Il est bien conscient que son accoutrement peut paraître ridicule aux jeunes, rentrant chez eux après une longue soirée passée dans une boîte de nuit enfumée, ou aux insomniaques qui utilisent leur faiblesse pour profiter de la douceur de la première fournée. Mais il ne regrette en rien les précautions qu'il a prises avant de se mettre en route, certain de pouvoir s'évader sans entacher sa marche de regrets concernant les impacts du froid et de l'humidité sur sa santé. Il décide de se diriger aujourd'hui vers l'ouest. Les rues défilent les unes après les autres, les quelques obstacles qu'il rencontre sur son passage ne modifiant ni son allure, ni sa trajectoire. Les hautes tours se rapprochent lentement, puis l'enserment de leurs masses colorées dont la tristesse tranche agréablement avec la sérénité du ciel, pour finalement laisser la place à l'entrelacement des premières friches mi-industrielles, mi-agricoles.

Des automobiles rouillent à leur aise, côtoyant les vieux appareils électroménagers et les monceaux de fruits et légumes qui n'ont pas trouvés d'acquéreurs dans les étals flambants de mille feux des hypermarchés. Aurélien traverse ces amoncellements de déchets de son pas rapide. Des bruissements, indiquant la présence d'une vie souterraine, éclatent à intervalles réguliers à son approche, relayant les tintements de la pluie sur les carcasses métalliques. Peu à peu, le calme reprend ses droits, la terre molle étouffant les bruits en une basse régulière. Les animaux, calfeutrés dans leur terrier après cette nuit agitée par le vacarme du tonnerre, observent

attentivement les soubresauts provoqués par son passage. Ils ne se risquent à glisser le museau à l'air libre que lorsqu'ils sont certains qu'il s'éloigne, laissant libre cours à leur curiosité d'une présence humaine par ce temps. Après s'être assurés qu'il ne possédait aucun fusil et n'était suivi d'aucun animal risquant de venir les déterrer, ils se replongent dans la douceur du sous-sol.

Il marche ainsi une dizaine de kilomètres, traversant trois villages, une autoroute et deux bosquets, seul face à l'immensité de la plaine, drapé dans son arrogance muette face aux éléments extérieurs, avant de s'arrêter face à un pommier esseulé. Il lève enfin la tête pour observer le paysage qui l'entoure, semblant découvrir la terre laissée nue depuis les moissons, les collines qui au loin définissent l'horizon, la couleur brune irisée de vert du sol, sur laquelle se découpe l'ardoise des toits et le ciel définitivement uniforme.

Sceptique quant à l'atteinte de son but, il déplie la carte en prenant soin de la protéger de son corps. Il n'y trouve nulle trace du chêne ni des champs qui l'entourent. Les collines, les villages et les bois qu'il aperçoit se trouvent bien indiqués, mais ayant du mal à évaluer la distance qui le sépare de ces éléments, il n'arrive pas à se situer avec précision. Il tente d'utiliser sa boussole pour identifier le chemin agricole sur lequel il se trouve, raisonnant par rapport au chemin qu'il a suivi jusqu'alors. Si seulement il avait un GPS, il aurait immédiatement pu localiser ce tronçonneau qui observe l'évolution des coutumes amoureuses à travers les siècles.

Il renonce finalement, se disant que n'ayant pas pris garde au chemin suivi, peu importe le but atteint. Il range soigneusement ses ustensiles dans son sac à dos, reconstitue sa bosse en

glissant le poncho par dessus, puis repart en sens inverse, de la même foulée énergique, ne se préoccupant pas davantage du paysage qu'il traverse. Il se laisse guider par les souvenirs de ses muscles. Aux champs se substituent les amoncellements de déchets, aux friches les banlieues difficiles pour en arriver au quartier populaire, puis à l'appartement qui lui apporte le soulagement de la chaleur du thé entre ses mains glacées. Si quelqu'un lui posait la question, il serait incapable de raconter sa marche autrement que par un entremêlement de sensations, à la fois physiques et sentimentales, une sorte de rengaine où les êtres et les choses perdent de leur couleur pour se fondre dans la mélancolie.

- Bonjour, ca va ?
- Oui, et toi ?
- Ca va, comme un lundi.

Le rire de Paul, chef du pôle manutention, est légèrement crispé, ce qui est tout à fait normal lorsqu'on a passé un week-end désagréable en compagnie de sa belle-famille, que l'on débute une semaine de travail sans grand enthousiasme, mais que l'on s'adresse à la fille du patron.

- Dites-moi, mademoiselle, vous ne le trouvez pas un peu particulier, vous, le nouveau ?

- Quel nouveau ? Ah, le nouveau !, s'exclame Sophie de Staël après avoir fait le rapprochement avec son cher Aurélien. Enfin, tu veux sans doute parler de M. Schwartz ? Mais, je ne vois pas ce que tu lui trouves de particulier.

Sentant au ton sec de Mlle de Staël qu'il n'aurait pas dû employer un adjectif aussi péjoratif, Paul modifie rapidement son point de vue et démontre à son interlocutrice que le terme utilisé n'était pas vraiment celui auquel il pensait. Puis, voyant apparaître la silhouette dégingandée au fond du couloir d'entrée, il décide de se rendre à son poste de travail pour ne pas avoir à le rencontrer.

Aurélien salue comme tous les matins Sophie de Staël d'une brève embrassade. Celle-ci, fidèle à son habitude, en profite pour lui glisser quelques mots doux à l'oreille, puis lui décrit en détail son emploi du temps depuis leur dernière entrevue. Le week-end a été marqué par la venue d'un grand artiste, ami de sa mère de longue date, qui profitait d'un voyage en Espagne pour venir leur présenter ses nouveaux « accomplissements fugitifs », comme il aime nommer ses photos panoramiques de lui-même. Sophie fait part à Aurélien de son regret qu'il n'ait

pas pu se libérer pour profiter de ces instants inoubliables en leur compagnie.

Après avoir promis qu'il reviendrait bientôt dîner chez eux, Aurélien se rend au vestiaire dans lequel il quitte son habit pour enfiler le costume gris à bandes violettes et les chaussures de sécurité légèrement trop courtes pour ses pieds. Il pourrait sans doute en parler au chef du personnel pour qu'il lui trouve une paire davantage adaptée à ses dimensions, mais il préfère attendre patiemment que celles-ci se fassent, endurant patiemment les incisions douloureuses à chacun de ses pas.

Une fois devant son atelier, la monotonie prend rapidement prise sur le temps. Muni de sa ponceuse à bande pneumatique, il ébavure consciencieusement les pièces que lui apporte Jean, un homme approchant la cinquantaine qui a toujours un mégot de cigarette au coin de la bouche. Lorsqu'il lui livre une cargaison pour emporter les pièces déjà traitées, les deux hommes se regardent à peine, évitant tout contact qui pourrait aboutir à une conversation.

Les premiers jours, Aurélien s'appliquait à travailler avec précision et vitesse afin de montrer à M. de Staël qu'il n'avait pas affaire à un ingrat et qu'il le remerciait de lui avoir confié un travail, si infime soit-il. Mais il a vite compris aux grognements mécontents de Jean que ses collègues n'appréciaient que modérément son empressement. Il se laisse depuis aller au rythme de l'atelier, accélérant lorsque des commandes doivent absolument partir le jour même, rattrapant par la suite le temps ainsi gagné en soignant davantage les entournures, en passant plusieurs fois sur les rainures.

Il profite de la pause de la matinée pour ranger ses outils et nettoyer son poste de travail des déchets accumulés, hésitant à

continuer le travail alors que tous les autres passent devant lui et l'observent d'un regard désapprouvateur. Il surprend Paul, le chef des manuts, à déclarer à son équipe qu'ils doivent prendre garde à ne pas trop brusquer « le bizut », car il fait l'objet d'attentions particulières au plus haut niveau de l'entreprise. Mais il reprend rapidement le cours de ses pensées sans se soucier des murmures qui s'éloignent, ébavurant les uns après les autres les engrenages. Il commence par la boucle intérieure, laisse ensuite dériver le papier de verre sur les créneaux avant de s'occuper de l'autre face, dépose l'objet précautionneusement pour passer à son sosie. Et ainsi d'engrenage en engrenage, il s'oublie dans le rythme mécanique du travail bien fait.

Après avoir rapidement mangé une salade de thon qu'il a préparée la veille, il a la surprise de se voir livrer par un autre que Jean. Il s'agit d'un homme plus jeune que lui, d'une taille moyenne, portant un bouc et de longs cheveux bouclés attachés par derrière. Aurélien l'a déjà aperçu lors des incontournables échanges dans les vestiaires ou au travers des couloirs menant vers l'extérieur.

- Bonjour man, je m'appelle Guillaume, mais si tu veux faire comme tout le monde, tu peux t'en tenir à Will. Et toi, quel est ton nom ?

- Aurélien, mais contrairement à toi, personne ne m'appelle, lui répond ce dernier avec ironie.

- Elle est bonne celle-là. Tu es plein d'humour à ce que je vois. Ça ne te dirait pas de venir fumer une tige avec moi, j'en ai un peu marre de trimer ? De toute façon, tu ne peux pas refuser, parce que sinon, je ne vais pas avoir le droit à ma

pause. Et comme j'en ai vraiment besoin, vue la soirée que j'ai passée hier, il va bien falloir que tu m'accompagnes.

Sans attendre une quelconque réponse de sa part, Will prend Aurélien par le bras et l'emmène vers la sortie de secours la plus proche. L'air frais, contrastant avec la chaleur de l'atelier, s'engouffre dans les minces vestes de toile des deux jeunes hommes qui frissonnent de tous leurs membres.

- Tiens, prends-en une, ça va te faire oublier le froid.

Aurélien prend une cigarette dans le paquet que lui tend son compagnon. Une fois passées les inévitables toux des premières bouffées, la fumée l'emporte loin de ses précédentes considérations, tout à cette délicieuse âcreté dont l'effet nocif ne fait que rehausser son intérêt. Will saute d'un pied sur l'autre pour se réchauffer, frottant vigoureusement ses mains chaque fois qu'il porte la cigarette à ses lèvres.

- Tu es arrivé dans la boîte il y a un mois, si je me trompe pas. C'est marrant, mais tu ne sembles pas t'être fait beaucoup de potes. D'ailleurs, tu n'as pas tort, à part deux ou trois mecs sympas, c'est tous des cons. Et je ne dis pas ça parce que je ne m'entends pas avec eux ! Ce serait plutôt le contraire. Je suis simplement objectif. Mais toi, tu n'as pas vraiment l'air d'être dans ton élément ici, c'est pas vrai ?

- Ne sachant pas ce à quoi peut ressembler mon élément, j'aurais du mal à te répondre sur ce point. Mais je pense que d'une certaine manière, on peut dire ça.

- Enigmatique, conclut Will comme s'il se parlait à lui-même. Sarcastique et énigmatique. Ça me plaît. Mais, nous reprendrons cette conversation plus tard, car le chef va finir par nous chercher et je n'ai pas particulièrement envie de faire des heures sup ce soir.

Will jette son mégot à moitié consommé par terre et l'écrase avec énergie avant de rentrer dans l'atelier. Aurélien le suit à quelques mètres de distance. Les dernières paroles de Will sonnent étrangement à ses oreilles. Il se savait timide, réservé, peu loquace, mais personne ne lui avait jamais signalé qu'il était énigmatique. Il se demande ce que cela signifie réellement. Doit-il le prendre comme un compliment ou comme une critique ? Les remarques de Véronique lui reviennent en mémoire. Son attitude peu engageante vis-à-vis des autres, son incapacité à se mêler aux conversations les plus anodines, son manque de confiance en lui qui rejaillissait invariablement sur elle. Il se souvient de son air vindicatif lorsqu'elle lui avait présenté tous ces motifs de rupture, dépeçant une à une les fibres de son être à l'origine de leurs malentendus.

Comme tous les mardis depuis trois semaines, Aurélien se rend directement après le travail au collège de Morad. Cette habitude est née de l'une de leurs conversations sur la 4^{ème} symphonie de Brahms. Alors que Morad lui faisait part de son attachement pour le timbre du hautbois, Aurélien lui avait demandé s'il n'avait jamais songé à jouer d'un instrument. Face à cette question, l'adolescent s'était immédiatement assombri, ne sachant trop comment cacher sa peine.

Peu habitué à le voir aussi triste, Aurélien lui avait aussitôt proposé de l'aider dans les démarches nécessaires à son inscription à l'école de musique de Sedan, ce qui lui avait valu d'être l'objet des transports de joie de son jeune compagnon. Il avait donc pris rendez-vous avec la directrice de l'école et avait exposé le cas de Morad en n'omettant aucune de ses particularités : sa connaissance extrêmement approfondie des différents courants musicaux, son souhait de jouer plus particulièrement du hautbois, ainsi que son attitude parfois légèrement frondeuse face à la connaissance institutionnelle, trait de son caractère qui transparissait au travers de ses bulletins scolaires, mais qui n'aurait sans doute pas l'occasion de s'exprimer dans le domaine passionnel de la musique. Il avait conclu en lui décrivant de manière synthétique la situation familiale du jeune homme et notamment les faibles ressources dont il disposait.

Mme Brochand lui avait accordé le droit d'inscrire Morad aux cours de solfège et de hautbois. Les frais étant gratuit pour les jeunes en difficultés et l'école possédant des instruments qu'ils pouvaient prêter aux élèves, il devait simplement lui assurer qu'il pourrait se procurer les fournitures nécessaires et se porter garant du jeune homme en cas d'incartade de sa part.

Lorsqu'il arrive devant la porte de l'établissement scolaire, le jeune homme l'attend déjà, portant sur son dos un sac deux fois plus larges que ses épaules.

- Bonjour Aurélien. Comment allez-vous ?
- Très bien, et toi ? Tu ne voudrais pas passer au tutoiement, maintenant que nous nous connaissons davantage ? Je trouve plutôt gênant cette ambivalence alors que je pourrai presque être ton grand frère.
- Je conçois tout à fait cette difficulté, mais ne préfères pas la lever, car, malgré vos attitudes parfois légèrement enfantines, vous êtes tout de même un adulte. Mais bon, parlons d'autre chose, voulez-vous ?
- Comme tu voudras. De quoi souhaites-tu parler ?
- J'ai encore eu une altercation aujourd'hui avec mon professeur de mathématiques.
- Cela change de d'habitude. Il me semble que la semaine dernière, tu en avais eu une avec ton professeur d'histoire, ce qui t'avait d'ailleurs valu deux heures de retenue, lui répond Aurélien tout en conduisant.
- Oui, mais cette fois-ci, je suis certain d'avoir raison, lui rétorque Morad avec force. Jugez plutôt : nous étudions en ce moment les figures géométriques et plus particulièrement les théories antiques. Pour faire schématique, nous nous basons principalement sur les principes d'Euclide et le théorème de Pythagore, et commençons à aborder timidement celui de Thalès. Lors d'une interrogation, je répond à la question, « Selon vous peut-il exister deux droites différentes parallèles passant par un même point ? », par « cela dépend ». Or, M. Dufaix, très gentil au demeurant, bien que légèrement borné, a refusé de m'accorder la totalité des points, bien que je lui aie

expliqué que cela dépendait effectivement de la théorie géométrique dans laquelle nous nous plaçons. Ce à quoi il m'a répondu que je n'avais pas totalement tort, mais que ce que j'évoquais dépassait le cadre de son cours.

- Ce en quoi il a parfaitement raison, lui répond Aurélien avec un sourire.

- Là n'est pas la question, renchérit Morad. Je ne suis pas contre le fait d'accepter mes erreurs, mais encore faudrait-il que tout le monde en fasse autant. Il me semble que celle-ci provient davantage de la manière dont il a formulé sa question que de ma réponse. Il n'aurait pas dû nous demander ce que nous, nous en pensions, mais bien ce qu'Euclide avait établi comme principe, vous ne trouvez pas ?

Après avoir réfléchi quelques instants à la formulation de sa phrase, Aurélien aborde le sujet avec précaution. Il n'ose pas donner raison à Morad dans sa lutte contre l'institution scolaire, mais ne peut non plus nier que, selon lui, son professeur aurait pu faire preuve de davantage d'indulgences au regard de la pertinence de la démarche.

- Tu n'es pas sans savoir que les adultes acceptent beaucoup moins facilement de se remettre en cause que les enfants, surtout lorsqu'ils sont détenteurs d'un savoir qu'ils doivent transmettre, finit-il par déclarer. Dans le cas de ton professeur de mathématiques, il est évident que, au vu de sa réponse, il a compris ce que tu avais voulu dire. Mais, il a considéré que tu avais cherché à le remettre en cause, ce qu'il n'a pas accepté. Mais, nous en reparlerons plus tard, car tu vas être en retard à ton cours de solfège.

Morad, plutôt satisfait de cette absolution partielle, se glisse avec vivacité hors de la voiture, sort délicatement son

instrument du coffre et rentre dans l'école de musique. Aurélien repart en direction de la périphérie ouest de la ville. Pour combler le silence qu'a laissé le départ de son jeune ami, il allume son poste de radio pour tomber sur une émission de France Culture. Il reconnaît immédiatement la station aux voix des intervenants. Le sujet semble intéressant, mais le débat est sans passion, les arguments eux-mêmes ne paraissant pas importants aux yeux de ceux qui les portent.

Il oublie rapidement le ton monocorde pour se laisser porter par la circulation dense à cette heure de sortie des bureaux. Les voitures occupent l'essentiel de l'espace urbain, s'insinuant dans les files avec vivacité, se bousculant aux carrefours dans une lutte sans merci pour arriver au plus vite. A la sortie du centre ville, un jeune noir tente vainement de traverser un passage pour piétons. L'apparition d'une maman poussant un landau lui offre l'opportunité qu'il attendait patiemment depuis quelques minutes. Aurélien s'arrête sans s'apercevoir qu'il aurait eu le temps de passer avant qu'il n'arrive à son niveau, ce qui lui vaut un coup de Klaxon rageur de la part de la conductrice le suivant. Tout à ses pensées, il ne remarque pas le geste de dépit qui permet à la femme derrière son pare-brise de se libérer de sa rage.

Une fois arrivé sur l'immense parking du centre commercial, Aurélien s'empare d'un cadi et s'empresse de rentrer dans la chaleur bienheureuse de l'immeuble en tôle. Il trace dans la grande allée un sillon bien droit, ignorant les obstacles bien plus qu'il ne les évite. Devant les rayons, les personnes se bousculent, parfois en couple, rarement accompagnés de leurs enfants sagement assis à la maison à faire leurs devoirs devant la télévision. Ils hésitent devant les différents produits, s'y

reprenant à plusieurs reprises avant de déterminer la plaquette de chocolat dont ils ont envie. Ils observent attentivement les poids des différents emballages, en arrivant fatalement à la conclusion que celui contenue dans leur main gauche est plus lourd que celui dans leur main droite. Puis ils passent à l'article suivant sur la liste que leur femme leur a soigneusement préparée.

Aurélien ne prend pas le temps de prévoir ses prochains repas. Il pioche au hasard des découvertes ce qui lui semble pouvoir convenir, un jour ou l'autre, à l'assouvissement de son appétit. Deux tranches de jambon, un steak haché, trois oignons puis deux courgettes, une sorte de melting-pot culinaire s'entasse dans son cadi. Au moment d'aller peser ses fruits, il bouscule une vieille dame ne prenant pas garde aux mouvements de foule autour d'elle. Après avoir bredouillé des excuses, il repart de plus belle de son pas rapide. Plus il s'approche des denrées essentielles que constituent l'alcool et les biscuits apéritifs, plus la foule se fait dense. Il rentre ensuite dans un autre cadi stationné en double file et augmente la fureur de l'homme lésé en ignorant ses remontrances. Tournant dans une contre-allée, il n'oublie ni le pack de lait qui lui permettra de se réveiller en douceur, ni les quelques bières d'Abbaye qu'il choisit avec soin.

Après avoir vérifié que l'essentiel de ses besoins était couvert, il se rend à l'autre bout du magasin. A l'homme encore furieux de sa précédente attitude, il répond avec un sourire, ayant oublié qu'ils s'étaient rencontrés auparavant, et délaisse sans regrets les heurts des rayons épicerie pour celui dédié à la musique et au cinéma. Il se dirige rapidement vers les quelques disques de musique classique, relégués à l'écart des véritables

tubes du moment. Il en choisit un au hasard parmi la petite douzaine de titres présents. Il s'agit d'un enregistrement d'un concert d'André Rieu reprenant différents thèmes des sonates pour piano de Chopin. Aurélien fouille dans sa mémoire pour y retrouver les mélodies auxquelles se rapporte l'interprète. Les airs défilent les uns après les autres, travestissant l'espace autour de lui en une multitude de saveurs tantôt sombres, tantôt étincelantes, toujours complexes dans leurs subtiles nuances. Petit à petit, les notes s'entremêlent, multiplient les phrasés en un dialogue entre sensations pour trouver leur apothéose sur la synthèse cristalline d'un prisme unique.

Aurélien revient doucement à la réalité du lieu dans lequel il se trouve. Les allées et venues se font plus espacées, le bruit de fond s'atténue petit à petit, offrant au calme de longs espaces inoccupés. Un rapide coup d'œil à son téléphone portable lui confirme qu'il doit se dépêcher s'il ne veut pas faire attendre Morad. Il se dirige vers la caisse la plus proche, emportant sans s'en apercevoir les variations sur les sonates de Chopin.

La fatigue le fait déraiser à maintes reprises sur les arêtes des pièces métalliques. Il a beau faire de son mieux, il peine à suivre le rythme des arrivages. Ses bras engourdis ne répondent pas avec suffisamment de précision à ses injonctions. Il pourrait s'en tenir à traiter les rainures les plus importantes, ne passant que de manière superficielle sur les bords de faibles dimensions, mais il ne peut se résoudre à effectuer un travail à moitié. Il s'y reprend à plusieurs reprises pour que les finitions soient parfaites, et pendant ce temps, le retard s'accumule.

Jean, loin de diminuer la cadence des livraisons après avoir remarqué qu'il ne pouvait pas soutenir le rythme, accélère son pas dans les allées. Se remémorant les premiers jours d'Aurélien à l'atelier, il tient à lui démontrer qu'il n'a pas oublié son arrogance d'alors. A chaque déchargement, il lui fait sentir sa supériorité, toisant d'un air goguenard les mains tremblantes de son collègue. Quand il apporte la dernière livraison de la matinée, Aurélien relève la tête pour reprendre son souffle. Jean croise alors son regard hébété, ses yeux rouges cerclés de poches sombres. Il prend conscience qu'il a suffisamment souffert pour retenir la leçon et lui déclare d'un ton compatissant :

- Va mon gars, la pause déjeuner ne va pas tarder. Tu as fait le plus dur. Tu verras, l'après-midi sera moins longue.

Ces quelques paroles font un immense plaisir à Aurélien. Il le remercie de cette marque de compassion, n'ayant pas prêté attention à ces précédentes manigances, simplement heureux de constater que, malgré tout, il est apprécié dans son travail. Puis, il profite de l'absence de Will pour rattraper une partie de son retard, plus efficace à l'idée que ce supplément n'est lié qu'à

son bon vouloir. Lorsque celui-ci fait finalement son apparition, il a pratiquement comblé son manque d'adresse de la matinée.

- Salut Aurélien. Tu sais, il y a des moments où je me dis que tu as vraiment un grain.

- Ah bon, lui répond Aurélien tout étonné. A quel propos ?

- Mais regarde-toi ! Tout le monde est en train de profiter des quelques moments de liberté que l'on nous offre, et toi, tu restes là, bien sagement, à continuer de trimer devant tes pièces, comme si c'était tout à fait normal.

- Peut-être suis-je en train d'exprimer pleinement ma liberté, qui sait ?

Will le fixe avec attention. Devant l'air éreinté, mais heureux, de son compagnon, il ne sait trop comment réagir. Les tics nerveux qui agitent son visage sont-ils uniquement dus à la fatigue ou sont-ils les signes précurseurs de la folie ?

- Trêve de plaisanterie, tu viens manger ou tu as décidé de jeûner jusqu'à ce que mort s'ensuive ? On pourrait aller au mac do en deux deux, vu l'heure qu'il est.

- D'accord pour un mac'dal, cela me changera de ma salade maison. Je ne suis pas certain que cela soit tellement meilleur, mais puisque tu sembles y tenir.

Les deux compères sortent sous une pluie fine. Les guirlandes de Noël ont fait leurs apparitions aux devantures des magasins et illuminent les avenues de la zone industrielle. Ils profitent du court trajet jusqu'au restaurant pour fumer une cigarette. Will ne s'occupe que partiellement de son volant et encore moins des voitures auxquelles il fait des queues de poisson. Il s'agite en tous sens pour retrouver le CD de Silmaril's qu'il vient de graver. La musique commence lorsqu'ils entrent sur le parking. Will ayant décidé que sa voiture était bien plus confortable que

les sièges du restaurant, ils commandent leur déjeuner et l'emportent sans sortir du véhicule, ce qui permet à Aurélien et à la vendeuse de pouvoir pleinement profiter du nouveau sample que le groupe de rock vient d'inventer. Partager entre l'envie de lui faire plaisir et un réel étonnement face à la variété de cette musique dont il n'a pas l'habitude, Aurélien signale de manière synthétique son opinion sur le morceau.

- C'est pas mal.

- Pas mal ? Tu veux dire que c'est grandiose, oui, déclare Will en effectuant avec dextérité un rangement en bataille dans le parking de la société, sans se préoccuper du fait que la place se trouve réservée à la direction. Tu n'imagines pas le bouleversement qu'ils ont provoqué dans le monde de la techno-pop en faisant ça. Tiens, prends ton sandwich avant qu'il ne soit congelé. Ils ont littéralement fait exploser les habitudes. Prendre un orgue de barbarie comme base d'un sample, c'est tout simplement génial !

Voyant bien qu'Aurélien reste sceptique face à son enthousiasme, il décide de lui faciliter la tâche.

- Prenons un exemple : imaginons que Mozart ait détourné un instrument de sa fonction initiale, tu aurais trouvé cela formidable. Eh bien, si tu réfléchis bien, c'est pareil.

Devant le peu de compréhension de son compagnon, Will renonce à le convaincre.

- Bon, ce n'est pas grave, tu ne dois pas être capable de saisir les nuances dans la musique moderne. Tu verras, cela viendra, avec un peu de temps.

Aurélien acquiesce tout en se battant avec la sauce et les cornichons de son sandwich qui semblent vouloir s'échapper tant qu'ils en ont encore la possibilité. Will mange avec

davantage d'aisance, arrivant à tenir son hamburger d'une seule main pendant que de l'autre, il effrite un morceau de sève de cannabis. Une saveur épicée emplit la voiture, offrant une agréable alternative aux odeurs grasses de leur repas. Les dernières bouchées avalées, Will jette avec nonchalance les emballages sur le siège arrière, puis allume le cône qui fait office de dessert.

- Vendredi, je fais un apéro-bouffe chez moi. Tu vas pouvoir venir cette fois-ci ?, demande-t-il à Aurélien entre deux bouffées.

- Je ne pense pas, lui répond celui-ci avec prudence. J'ai déjà prévu une partie d'échec avec Morad.

- Mais tu peux venir avec lui. Depuis le temps que j'entends parler de lui, cela me permettra de vérifier par moi-même l'intelligence de ce garçon. Et puis, ce sera l'occasion de lui faire découvrir de la vraie musique. Parce qu'à force de traîner avec toi, il ne doit pas être aware des nouveaux styles musicaux, s'exclame Will en rigolant.

- Malgré sa précocité dans de nombreux domaines, je ne suis pas certain que ces fêtes soient de son âge. Il serait capable de prendre exemple sur vous pour se mettre à fumer de la drogue. Il a bien le temps de découvrir d'autres plaisirs avant de se vautrer dans un canapé à fixer bêtement les jeux de lumière sur les murs.

Face au sérieux de sa réponse, Will ne sait trop s'il s'agit d'un reproche ou d'une de ces plaisanteries acerbes qu'Aurélien place à intervalles réguliers sans qu'une ombre de sourire n'effleure ses lèvres. Cette capacité à manier l'ironie l'étonne chez quelqu'un dont la réserve quasiment malade l'empêche d'entrer en contact avec le monde et qui trouve toujours des

prétextes pour ne pas se mêler aux autres. Mais sans doute s'agit-il de l'ultime défense de son corps pour ne pas avoir à affronter le terrible fardeau d'une soirée en présence d'inconnus. Il décide de saisir cette ouverture humoristique pour détendre l'atmosphère.

- Pour quelqu'un ne pratiquant pas les hallucinogènes, tu me sembles bien triper. Tu devrais essayer le shit, cela te détendrait un peu.

Pour toute réponse, Aurélien allume une cigarette et tire de grandes bouffées qu'il inhale avec délice. Il tente de faire des ronds de fumée, mais ne réussit qu'à provoquer l'hilarité de son compagnon. Sans paraître le moins du monde s'en émouvoir, il continue à expectorer les volutes par vagues successives, jouant avec les courants d'air sans autre but que de dessiner de mystérieux symboles.

La lente chute des flocons fait vaciller les lumières de la ville en contrebas. Elle apparaît dans toute sa fragilité, recroquevillée sur elle-même pour lutter contre la profondeur de la couverture nuageuse. Aurélien songe à ses premières impressions lorsqu'elle lui est apparue à la tombée de la nuit. Il ne s'était guère trompé sur son caractère. Sa simplicité et son naturel se reflètent chez ses habitants sans se départir de cette mixité dans les origines qui transparait au travers de la mosaïque de couleurs que composent les habitations du centre ville et celles de la périphérie. La neige apporte une nuance chaleureuse à l'ensemble, laissant en arrière-plan la froide rugosité des premiers échanges.

Il détourne son attention de la baie vitrée pour observer la silhouette de Mme de Staël. Elle s'appuie avec nonchalance dans un renforcement du mur, son regard sans prise sur la réalité. Sa robe bleue nuit laisse subtilement deviner les courbes voluptueuses sur lesquelles le temps ne semble pas avoir de prise.

- Tu ne te doutes pas de la terrible mélancolie qui s'abat sur moi lorsque je vois cette ville ainsi dévêtue, lui déclare-t-elle en un soupir de profonde tristesse. La misère et la médiocrité ne sont rien lorsqu'elles se parent de vertu, mais, quand apparaissent les premiers signes de vieillesse, les sombres vérités transparaissent à nu. Surtout lorsqu'elles se trouvent en compagnie de l'insolente fraîcheur de la neige immaculée.

Elle se tourne vers Aurélien et rencontre les désirs qu'il n'a pas pris le temps de masquer. Loin de s'en émouvoir, elle aspire avec avidité l'image qu'il lui renvoie d'elle-même, peu habituée à recevoir de telles marques d'attention dans sa solitude hautaine. Nulles traces de pitié ni de condescendance,

une envie simple et naturelle, légèrement brutale, d'entrer en contact avec la chair.

- Excusez-moi, bredouille Aurélien, je ne voulais pas vous offenser.

Mme de Staël se glisse jusqu'à lui et pose son index sur ses lèvres.

- Ne t'excuse pas, lui dit-elle. Non seulement tu n'en penses pas un mot, mais en plus ton attention me touche. Pourquoi se sentir gêner de si précieuses sensations. N'en parlons plus, dévisage-moi à loisir, je me mets à disposition de tes regards.

Mme de Staël délaisse Aurélien pour se rendre dans la cuisine. Aurélien profite de l'intermède pour reprendre une certaine contenance. Il se sert un double whisky avant de retourner devant la baie vitrée. Il n'arrive pas à reporter son attention sur le paysage, totalement à la merci des paroles de Mme de Staël qui reviennent en boucle à son esprit. Lorsque son image réapparaît dans la vitre, elle est affublée de sa fille pompeusement habillée d'une robe bouffante. Cette image lui permet d'échapper à son obsession, par le ridicule de cet appareillage. Il réussit malgré tout à n'en laisser paraître qu'un léger sourire que Sophie prend pour une marque d'attention.

Ils prennent place dans le salon en attendant la venue de M. de Staël qui se confronte actuellement à un épineux problème informatique. Une jeune femme se présente un plateau à la main, légèrement hésitante sur la conduite à tenir. Aurélien admire l'éclat de sa peau qui tranche avec sa robe nacrée.

- Avance toi, Sandra, lui déclare Sophie en lui faisant un signe de la main. N'aie pas peur, il ne va pas te mordre, le mauvais blanc. Il est bien éduqué, et pratiquement apprivoisé, n'est-ce pas Aurélien ?

Celui-ci ne relève pas la pointe d'ironie contenue dans la remarque de la jeune femme, trop occupé à dévisager la nouvelle venue.

- Mais dis moi, cher ami, avance Mme de Staël comme si elle n'avait rien perçu de la scène, cela te dérange-t-il si je mets un peu de musique d'ambiance pour agrémenter la soirée ? Préfères-tu du classique, du jazz ou quelque chose d'encore plus moderne ? Je ne possède pas personnellement de musique pop, mais Sophie pourra sans doute pallier ce manque s'il correspond davantage à tes goûts.

- Non, je suis plutôt classique.

- Puisque Sophie semble aussi d'accord, nos vœux seront exaucés.

La musique ne tarde pas à napper l'atmosphère d'une pointe de gaieté. Aurélien reconnaît sans difficulté le morceau de Brahms. Il lui rappelle la soirée au cours de laquelle Morad lui a solennellement déclaré, après avoir décortiqué avec un soin méticuleux chacune des phrases du morceau, aspirer à interpréter cette œuvre. Tout à ses pensées, il ne s'aperçoit pas qu'il prononce à voix haute le nom du jeune homme.

- Qui est ce Morad qui semble te faire tant rêver ?, lui demande Sophie, son visage tendu par un mélange de hargne et de désespoir.

Devant l'air étonné d'Aurélien, elle reformule sa question de façon à ne pas laisser transparaître sa jalousie.

- Tu sembles bien loin de nous à écouter religieusement ce morceau en prononçant le prénom d'un certain Morad que nous ne connaissons pas. Je ne cherche pas à te faire sortir de tes rêveries solitaires, mais cela m'étonne simplement que tu nous montres sans aucune gêne que tu t'ennuies avec nous.

- Ce n'est pas ce que vous croyez, répond Aurélien en regardant à tour de rôle les deux femmes. Il s'agit simplement d'un adolescent qui se trouve être mon voisin. Il m'a déclaré lorsque nous écoutions cet air qu'il souhaitait jouer du hautbois. Le fait de l'entendre m'a fait me souvenir de sa joie lorsque je lui ai annoncé que son vœu serait exaucé.

- Ah bon, c'est juste ça. Et tu crois qu'il a vraiment les qualités nécessaires pour devenir un grand musicien ou n'est-ce qu'une lubie qui lui passera dès qu'il se sera rendu compte de la rigueur que demande la pratique d'un instrument ? J'en sais quelque chose, car j'ai fait dix ans de piano et ai passé mon diplôme de fin d'étude. Mais malheureusement, je l'ai manqué à cause de la prof de chant qui ne m'aimait pas.

- Tu sais bien que nous n'en avons jamais douté, la rassure son père au moment d'entrer dans la pièce. Tu ne devrais pas te faire du mauvais sang avec cette histoire. Et puis tu sais, que tu aies obtenu ou non ce diplôme ne change rien au fait que tu seras toujours pour moi la plus grande interprète des sonates de Mozart.

- Tu veux dire de Chopin, le reprend Mme de Staël. Il ne me semble pas qu'elle ait jamais tenté une sonate de Mozart, mais peut-être me trompès-je.

M. de Staël reconnaît d'autant plus aisément son erreur qu'il ne souhaite pas se quereller avec sa femme. Il salue Aurélien avec entrain, secouant son bras avec une telle vitalité que ce dernier manque de renverser son verre de whisky. Puis il leur propose de passer à table, afin de ne pas faire davantage attendre le merveilleux plat qu'a préparé leur nouvelle domestique.

Mme de Staël profite de l'intermède pour glisser à l'oreille d'Aurélien qu'elle serait curieuse de rencontrer son jeune

protégé. Face aux préventions d'Aurélien qui lui signale que Morad n'est pas forcément un garçon modèle et peut parfois se montrer véritablement effronté, elle ne renonce pas à sa requête. Elle lui fait remarquer que découvrir un adolescent passionné de musique classique dans cette époque et dans ce lieu, relève suffisamment de l'extraordinaire pour se risquer à faire l'objet de remarques désagréables. bercé par les effluves épicés qui s'échappent de son décolleté, Aurélien se rend aux arguments de Mme de Staël.

Sandra réapparaît munie d'assiettes sur lesquelles sont disposées de belles noix de Saint-Jacques accompagnées d'une fondue de poireau. La crème est disposée avec soin en un entrefilet qui serpente entre les épices ocre et jaune. Sandra prend garde à déposer les assiettes avec grâce, de façon à ce que la diagonale mette en valeur les coquilles. Au moment de se pencher sur Sophie de Staël, celle-ci se retrouve prise d'une quinte de toux sèche faisant tressauter ses larges épaules. Elle accentue tant et si bien les mouvements de son corps qu'elle bouscule la domestique qui arrive malgré tout à maintenir son emprise sur le précieux contenu.

- Mais qu'elle est cruche celle-là, déclare Sophie après l'arrêt soudain de sa quinte de toux.

Elle se lève brusquement, se dirige vers la malheureuse Sandra qui ne comprend pas la raison d'un tel emportement et la gifle sans ménagement. En cherchant à se protéger, Elle lâche l'assiette qui se retrouve volante dans les airs à la recherche d'une cible potentielle. Elle atteint finalement la robe bouffante de Sophie et la macule de subtils liserés jaune orangé avant de se briser sur le carrelage.

- Non, mais vraiment quelle idiote !, reprend-elle avant de lui appliquer une deuxième gifle.

Puis elle revient s'asseoir avec calme, laissant Sandra seule avec sa frayeur mêlée d'étonnement, la main pressée contre sa joue, fixant interloquée la jeune maîtresse qui vient de s'octroyer l'antique droit d'humilier une personne à son service. Puis elle quitte la pièce pour ne pas lui offrir le plaisir de la contemplation du visage baigné de larmes.

Devant les regards gênés d'Aurélien et de ses parents, Sophie se rassoit en leur offrant pour toute réponse, l'arrogance têtue d'un visage impassible. Elle ne fait pas mine de vouloir expliquer sa conduite, arborant fièrement sa méchanceté, tel un défi lancé à ses parents pour leur prouver qu'elle agit comme l'enfant gâtée qu'elle a toujours été et qu'elle revendique, subtil stratagème pour renvoyer la responsabilité de ses actions et son cortège de remords à l'éducation reçue.

Mme de Staël, piquée au vif par cette accusation muette, tente de lui faire remarquer que se venger de sa laideur sur la beauté d'autrui ne fait que révéler ses propres tares, mais elle se trouve coupée dans son élan par son mari. Celui-ci, ayant deviné au ton aigre des premiers mots que seule une intervention immédiate de sa part peut permettre d'éviter une fin de soirée désastreuse, décide d'user de sa pièce maîtresse, son rapport paternaliste avec son employé et convive.

- Aurélien, si je t'ai invité ce soir, c'est non seulement pour pouvoir partager d'agréables instants en ta compagnie, déclare-t-il sans aucune ironie, mais surtout pour te faire part d'une proposition que je souhaite te soumettre depuis plusieurs semaines.

Aurélien ne réagit pas à ses paroles, trop occupé à écouter les pleurs étouffés de Sandra qui s'atténuent peu à peu pour finalement se fondre dans la légèreté du fond sonore. Contrairement à ce que pensent ses hôtes, il fixe Sophie mais ne la regarde pas. Elle est totalement transparente à ses yeux, ne participant ni à la musique, ni au flot de sentiment qui l'assaillent depuis le début de la soirée. Les paroles de Mme de Staël se superposent à la grâce de la jeune Sandra, la candeur de cette dernière irisant les fragrances voluptueuses s'échappant des échantures de la robe bleue nuit. M. de Staël, prenant ce silence pour un encouragement et considérant les regards appuyés d'Aurélien à Sophie comme des marques d'attention susceptibles d'aboutir à une union inespérée, qui rendrait l'atmosphère de la maison plus vivable à défaut de la rendre plus chaleureuse, s'empresse de continuer.

- Comme tu le sais sans doute, Richard Gentil, mon directeur de production, va partir à la retraite le mois prochain. Se pose donc le problème de sa succession, si tant est que l'on puisse parler de succession pour ce poste, continue-t-il en ricanant pour lui-même, ses interlocuteurs ne comprenant pas ce qu'il peut y avoir de comique dans ses paroles. Pour te parler franchement, j'ai pensé à toi. Je sais bien que tu n'envisageais le travail dans ma société que de façon temporaire, mais je me permets tout de même de t'offrir cette opportunité, qui, si tu n'as pas déjà trouvé un autre poste, pourra te permettre d'exprimer pleinement ton talent.

Aurélien le regarde maintenant avec attention. Loin de saisir les paroles de M. de Staël, il s'étonne de sa capacité à ne pas porter attention aux divisions qui règnent dans sa famille.

- Je comprends parfaitement ton mutisme, reprend-il après un bref coup d'œil vers les visages renfrognés des deux femmes partageant son existence. Mais, sache que ma proposition n'est pas seulement amicale. Je t'ai bien observé durant les quelques mois que tu as passés parmi nous. Tu as réussi à gagner la confiance des ouvriers en leur prouvant que tu n'étais pas simplement un ami de la famille, mais que tu étais aussi capable de travailler avec acharnement. J'en parlais à Paul encore dernièrement et lui-même m'avouait que tu n'étais pas fier. Eh bien, je pense que cette qualité te permettra de garder de bons rapports avec tes subordonnés et c'est pour cela que tu me sembles apte à prendre ce poste. Bien sûr, si tu ne le souhaites pas, je l'offrirai à Paul qui le désire depuis si longtemps. Je ne pense pas que ce soit la meilleure solution, car malgré ses nombreux atouts, il lui manque l'intelligence managériale, cette capacité à diriger qui ne s'acquiert malheureusement pas par l'opération du Saint-Esprit, mais bien au sein des grandes écoles. Mais, trêve de balivernes, qu'en penses-tu ?

Aurélien, fatigué par tant d'émotions, a définitivement renoncé à suivre le discours de son hôte. Il s'est laissé bercé par sa voix grave, merveilleux contrepoint aux tensions perceptibles entre la mère et la fille, aigreurs qui se sont imperceptiblement diluées dans l'ennuyeux monologue. Il se retrouve maintenant acculé à répondre à cette question fondamentale sur un objet dont il n'a pas idée. Que penser de quoi ? De la vie, des femmes, de soi ? Espérant seulement qu'il ne s'agit pas de la fille, il accepte sans conviction, puis attend avec inquiétude une quelconque réaction de ses hôtes.

Celle-ci ne se fait pas attendre. M. de Staël le félicite d'avoir le courage de ses opinions et lui déclare que dès la semaine suivante, il occupera son nouveau bureau pour monter en compétence avant le départ de son prédécesseur. Sophie et sa mère le congratulent à leur tour, heureuses de pouvoir s'échapper de leurs propres querelles. Aurélien peut se replonger dans son apathie naturelle, doucement porté par la joie factice de la réconciliation et de l'enivrement.

Il hésite longuement entre les deux chemises. Il passe de l'une à l'autre, se regardant dans le miroir, son torse bombé pour comparer les effets sur son teint livide. Le tissu coloré, imprimé de multiples fleurs chatoyantes, contraste avec son air triste, alors que celui marqué d'entrelacements de carreaux bleus, ne fait que le renforcer. Son accoutrement doit-il trancher avec son caractère ou au contraire lui correspondre ? Cette question le fait sourire au moment où il change de nouveau de modèle pour un ultime test. La légère modification de ses traits apporte une pointe de fraîcheur, soulignée par la gaieté des motifs antillais, qui l'étonne lui-même. Cela fait longtemps qu'il ne s'est pas trouvé agréable à regarder. Sans aller jusqu'à évoquer le charme ni la beauté, ni même la gaieté qui suppose une sérénité profonde, il ne se savait plus capable d'offrir une image calme au monde, et encore moins à lui-même.

Cette découverte lui tient lieu de pensée tout au long de ses préparatifs. De la séance de rasage à l'aspersion d'eau de parfum, en passant par la lente décomposition de la tension accumulée dans ses membres sous le jet puissant de la pomme de douche, il conserve précieusement cette sensation de bien-être. L'insouciance dure jusqu'à ce qu'un élan d'optimisme le pousse à sortir de sous son lit la boîte à chaussures dans laquelle il conserve ses souvenirs.

Il y retrouve les multiples futilités de son existence. Les photographies jaunies relient ses jeunes années à son passé. Les plus anciennes décrivent l'intrigante histoire d'amours de deux êtres sans autre point commun que l'espoir d'un monde meilleur, les yeux brillant d'un désir difficilement contenu. Puis les couleurs se font plus précises pour mettre en lumière les premières dissensions, la difficile découverte qu'au-delà des

aspirations, le quotidien façonne l'amant de subtils défauts qui, peu à peu, effacent les premiers émois pour n'en laisser que les énervements inutiles. Le roman photos passe sous silence les premiers cris de sa mère, les premiers gestes brusques qui tentent de lutter contre l'incapacité à communiquer, mais qui n'aboutissent qu'à l'enfermement dans l'horreur du non-dit. Les rares clichés qui subsistent alors laissent transparaître l'incompréhension dans le regard de sa mère et la peur dans ses rictus d'enfant.

Aurélien passe à d'autres regrets, inévitables prolongements de son adolescence maladroite. Il parcourt les lettres de Julie Despert, une jeune fille plus large que haute qui prenait prétexte de ses envies suicidaires pour se donner une certaine contenance. Il était devenu son confident bien malgré lui, n'ayant pas réussi à lui faire comprendre avec suffisamment d'insistance son incapacité à s'émouvoir sur son cas. Il avait trouvé comme échappatoire ces épanchements épistolaires à sens unique, elle distillant son fiel jusque dans les interlignes, lui acceptant passivement son rôle de réceptacle. A relire certaines des assertions sur l'inutilité de la vie, sur la méchanceté de leurs camarades et la laideur de leur professeur de français, il songe avec soulagement au sort auquel il avait échappé lorsque, pour toute réponse à sa déclaration d'amour, il s'était brusquement libéré en lui dessinant le portrait de la haine qu'il éprouvait à sa vue. Il avait sûrement manqué de tact, mais il avait éprouvé une telle joie à enfin la placer face à son étroitesse d'esprit qu'il ne regrettait ni les larmes de la jeune fille, ni la douleur provoquée par sa giflette.

Aurélien tombe finalement sur la chaîne que lui avait offerte Véronique pour fêter le second anniversaire de leur premier

baiser. Il la caresse du bout des doigts, tentant d'apprivoiser les effluves de sensations qui assaillent sa bonne humeur de regrets des serments échangés, les promesses qu'à la fin de leurs études, ils partiraient dans un pays inconnu, sur une île déserte, pour jouir de leurs corps loin des mesquineries des gens, oubliant que ces gens tant méprisés composaient le monde qui les reliait l'un à l'autre, que sans eux, leur union ne faisait plus sens. Et l'incompréhension avait duré jusqu'à la fin, bien après qu'elle se soit évadée dans les bras d'un autre, qu'elle se soit découverte femme, mêlant la perversion à la coquetterie, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'elle n'avait jamais été amoureuse de lui mais d'elle-même au travers de ses regards, qu'elle lui avoue qu'elle détestait son caractère réservé, sa façon de jouer du violoncelle et qu'elle ne l'accompagnait jusque là dans ses plongées mélancoliques que pour lui prouver au travers de son jeu au piano qu'elle s'écorchait l'âme chaque fois qu'ils reprenaient cette *lugubre gondole*. Il attache machinalement la chaîne autour de son cou. Il ne ressent pas la brûlure glacée du métal sur sa peau, l'enivrement de la douleur le plongeant dans une profonde hébétude.

Il reste ainsi allongé sur son canapé, laissant libre cours aux sensations qui parcourent son corps. Les tressaillements se transforment à intervalles réguliers en spasmes tétanisant l'ensemble de ses muscles, offrant, l'espace d'une seconde, une alternative physique aux douleurs impalpables que diffusent les souvenirs.

En dehors de ces courts intermèdes, le temps n'a plus de prise sur le silence hermétique dans lequel se terre Aurélien. Le présent laisse le soin au passé d'entretenir le rythme cardiaque du jeune homme pour s'occuper des futilités de l'extérieur, du

soleil qui lentement tend vers l'horizon, des allers des citadins qui se hâtent vers leur week-end, certains d'échapper à l'ennui quotidien par de longues libations et de courtes nuits, des rondes liturgiques des hirondelles en l'honneur du printemps retrouvé.

Morad et sa famille mangent les restes du déjeuner en compagnie du journal de vingt heures qui arrache des cris de désespoir à M. Boukidour et des signes de têtes réprobateurs à ses enfants. Les de Staël remplissent les derniers papiers signifiant à leur domestique qu'elle pourra en toute liberté proposer ses services à d'autres bourgeois, M. de Staël ayant à regret tranché en faveur de la fille dans le différent qui l'opposait à la mère. Et Will accueille les nombreux invités de l'habituel apéro-bouffe du vendredi soir.

Il espère qu'il a enfin réussi à convaincre Aurélien de lutter contre sa timidité malade pour se joindre à ses amis. Ne le voyant pas arrivé à l'heure fixée, il lui laisse un peu de répit, sûr que ses derniers arguments ont touché le grand gringalet, mais que ses tergiversations provoqueront un retard inévitable. Les premiers verres sont rapidement avalés, les conversations se font de plus en plus enjouées, mais il ne le voit toujours pas apparaître. Furieux de ce qu'il considère déjà comme une désertion, il se décide finalement à lui faire part de ses sentiments à son égard.

Il ne réussit à l'obtenir qu'à la troisième tentative. Ignorant tout des causes de son absence, ainsi que de sa prostration, il prend l'apathie de son interlocuteur pour un aveu de sa culpabilité et laisse libre cours à sa fureur.

- Bon, ma couille, laisse-moi te dire que j'en ai plus qu'assez de ton petit jeu. Non, non, ce n'est pas la peine de protester, déclare-t-il à Aurélien toujours muet. Tu t'es suffisamment foutu de ma gueule en m'assurant que tu me prenais pour un ami, que tu viendrais volontiers à l'une de mes soirées, mais que tu ne savais pas trop comment te comporter ni t'habiller. Pour ce qui est de faire le petit gentil au boulot, ça tu sais le faire, hein, quand il s'agit de faire de la grinche à la fille du boss pour obtenir un poste « *davantage en adéquation avec ses compétences* », comme dirait le patron, là tu es capable de te sortir les doigts des fesses. Par contre, pour venir chez un pote pour boire un verre et passer un peu de bon temps, il n'y a plus personne. Mais c'est normal, tu préfères largement les petits toasts des patrons aux ca'ouette de Will. Eh bien, sache que cela m'est égal, car des potes, j'en ai plein et ce n'est pas une asperge comme toi qui va me faire de la peine.

Will raccroche sans laisser à Aurélien le temps de saisir ce qui lui arrivait, ni la raison d'une telle fureur. Il a simplement l'impression de s'éveiller d'un long sommeil, agité mais sans rêve, une lente décomposition de ses membres en masse molle sous l'effet des tressaillements. Lorsqu'il prend enfin conscience de son état et des récriminations de son ami, il s'effondre lentement sur lui-même en sanglotant.

La sonnerie retentit à deux reprises sans que personne n'y prenne garde. La musique est suffisamment forte pour que les invités continuent leurs discussions. Il y en a bien un ou deux qui ont remarqué ce bruit inhabituel, mais ils n'ont pas réagi car ils sont habitués à rentrer sans attendre qu'on vienne leur ouvrir. A la troisième tentative, Will délaisse ses casseroles en

maugréant contre ces mollusques qui ne daigneraient pas bouger le petit doigt pour venir l'aider. Il ouvre machinalement la porte et s'apprête à retourner surveiller les pâtes sans saluer le nouveau venu lorsqu'il aperçoit le seul qu'il n'attendait plus. Il tente de bredouiller quelques semblant d'excuses pour la dureté de ses paroles, mais Aurélien ne lui laisse pas le temps de trouver la formulation adéquate. Il le serre dans ses bras sans ménagement en le remerciant pour son appel.

- Ok mec, no problemo, lui répond Will avec un léger tremblement dans la voix qu'il maîtrise rapidement. Mais fais attention, je suis connu dans le coin et si on me voit aussi tendre avec un homme, j'ai bien peur que ma réputation de macho n'en prenne un coup. Et puis, tu sais, il ne fallait pas prendre au pied de la lettre ce que je t'ai dit. J'étais simplement un peu énervé et comme tu ne débarquais toujours pas, je me suis dit que c'était la seule solution pour que tu te décides à passer.

- Mais oui, bien sûr, lui répond Aurélien un sourire aux lèvres. Je comprends que tu ne souhaites pas te compromettre en ma compagnie. Il y a trop de témoins pour que tu puisses laisser libre cours à tes sentiments. Ce ne serait pas digne du grand Will que d'embrasser un ami. Pour ce qui est de vitupérer au téléphone, ça, tu es le champion, mais quand il s'agit de passer aux actes, il n'y a plus personne.

Will prend un air déconfit en entendant ces paroles qui lui rappellent sa propre argumentation contre son ami. Cela provoque l'hilarité chez son compagnon qui lui flanque une franche accolade.

- Ne t'inquiète pas, renchérit Aurélien les larmes aux yeux. Il s'agit d'une simple plaisanterie. Tu n'as pas à rougir de ton

orgueil car tes remontrances m'ont réellement fait du bien ce soir. Mais parlons d'autre chose. Qu'est-ce que tu prépares à manger ? Autant te prévenir tout de suite, j'ai une faim de loup.

- J'espère bien, lui répond Will, visiblement soulagé qu'il prenne aussi bien ses remontrances. Il ne regrette nullement ses paroles, mais d'avoir accentué leur dureté en lui reprochant des traits de caractère qui font grandement partie du plaisir qu'il prend à sa compagnie.

- Ce soir, je me suis mis en quatre pour pouvoir vous offrir ma spéciale, les spaghettis carbonara les plus réputés de Sedan. Il paraît que même en Italie, ils tentent de découvrir le secret de leur onctuosité. J'irai bien leur donner deux ou trois conseils, mais avec le temps que me prend la musique, tu comprends que je ne puisse pas me permettre un tel voyage. Mais avant de goûter à cette merveille, souhaites-tu prendre un petit apéro ?

- D'accord, sers-moi un verre pendant que je visite les recoins cachés de ton humble demeure.

Aurélien n'attend pas l'accord formel avant de partir à la découverte des deux pièces qui composent le logis de Will de part et d'autre de la cuisine. Le salon est directement accessible aux émanations du repas, la large ouverture le séparant de la cuisine ne pouvant être comblée que par une porte coulissante dont le rail tordu empêche toute tentative de cloisonnement.

Aurélien jette un rapide coup d'œil dans la pénombre de la pièce. De multiples corps jonchent les fauteuils et le canapé. Suivant leur durée d'exposition à l'atmosphère enfumée du lieu, ils se retrouvent plus ou moins affalés sur les coussins, certains ayant définitivement renoncé à lutter contre la lente dégradation de leur posture en s'asseyant à même le sol. La lumière ocre souligne les contours rieurs des lèvres, les éclats

de rires rivalisent de puissance avec les basses du fond musical, et les conversations, hachées par ces bruits d'origines diverses, s'attachent aux moindres rumeurs pour repartir de plus belle.

La pièce à l'opposée du salon est la chambre de Will, dans laquelle il entrepose les nombreux instruments et outils nécessaires à l'exercice de ses talents de compositeur. Aurélien y passe furtivement pour se rendre aux toilettes, ce qui lui offre le loisir d'admirer le soin que Will prend à décorer la pièce. Les posters des mythes hippies des sixties côtoient une tenture africaine et une tapisserie indienne, le tout éclairé par des spots multicolores qui offrent à chaque décoration une teinte pour interprétation.

A son retour, Aurélien aperçoit un groupe de trois personnes qui analysent différentes créations de Will. A chaque morceau, les premières exclamations spontanées laissent rapidement place à des critiques et à des interprétations soignées des intentions de l'auteur. Les rifs et les rythmiques permettent de déterminer avec une extrême précision le courant musical auquel l'œuvre se rattache, ainsi que sur la poésie transcendante des textes.

- Je ne te connaissais pas autant de fans, déclare-t-il à l'attention de Will en revenant dans la cuisine.

Ses paroles se fondent dans l'atmosphère sans que personne n'y prenne garde. Aurélien s'arrête à l'entrée de la pièce, gêné de son manque de discrétion. Emporté par une insouciance inhabituelle et ne se doutant pas de la scène qui se déroulait avant son arrivée, il se retrouve à observer benoîtement les tendres baisers que Will applique sur le cuir chevelu d'une mince jeune femme. Les bras qui enlacent les fragiles épaules dénudées, ne masquent pas les soubresauts qui font trembler le

corps gracile, si fin qu'il semble devoir se briser à chaque secousse.

- Ex-excusez-moi, je, je ne vou-voulais pas être im-importun, bredouille Aurélien.

Sans attendre de réponse, il fait demi-tour pour retourner aux toilettes. Celles-ci lui apparaissent comme le seul refuge facilement accessible, suffisamment confortable et silencieux pour accueillir sa maladresse. Mais Will, peu enclin aux lamentations féminines, profite de son intervention pour faire cesser l'épanchement de la jeune femme et se remettre à la préparation du repas.

- Ne t'excuse pas Aurélien. Ce n'est pas ce que tu crois. Mais, permets-moi de te présenter Florence, une copine de lycée. Elle est en ce moment un peu triste suite à une nième rupture avec Paul, le bassiste de YaKa. Florence, voici le célèbre Aurélien dont je t'ai déjà parlé. Il travaille aussi chez les de Staël et nous fait l'immense honneur de venir s'encanailler parmi nous ce soir.

- Ah bon, c'est ça ?, demande la jeune femme après avoir essuyé les quelques larmes accrochées à ses yeux et s'être mouché bruyamment. Enfin, je veux dire, tu es donc le fameux Aurélien dont il parle tant ?

Sans attendre de réponse, elle se retourne vers Will toute étonnée, le jeune homme qui lui fait face ne correspondant pas à l'image qu'elle se faisait du célèbre personnage.

- Mais, Will, c'est bizarre, il ne ressemble pas à la description que tu nous en as faite. Il est beaucoup plus grand, et beaucoup moins... Enfin, je veux dire qu'il me fait davantage penser à un personnage de BD un peu maladroit, genre Gaston, qu'à un prince charmant doué d'une intelligence

et d'un humour hors-normes. Mais, après tout, l'habit ne fait pas le moine, conclut-elle avant de s'en retourner vers le salon pour se plaindre une fois de plus de la conduite de son ex-compagnon tout en sirotant un verre de whisky-coca.

- Désolé pour l'accueil, déclare Will en haussant les épaules. Tu verras, elle est plutôt sympa lorsqu'elle ne se moque pas du monde. Et puis, toutes ces histoires avec Paul finissent par lui prendre la tête. D'habitude, elle ne faisait que râler et se plaindre de sa conduite, mais là j'ai vraiment l'impression que c'est plus grave. Enfin, ce n'est pas une raison pour te gazer.

- Ne t'en fais pas pour moi, lui répond Aurélien visiblement soulagé de pouvoir revêtir son travestissement de victime.

Will lui tend un verre de martini avec une rondelle de citron, délicate attention qui le fait sourire. Ils trinquent à cette belle soirée, aux tentatives musicales de Will et aux maladresses salvatrices d'Aurélien pour finalement porter un simple toast à l'amitié qui, par d'improbables rencontres, permet à deux êtres de s'abîmer dans de longues pérégrinations sans souci des silences échangés.

Le repas se déroule dans une humeur joyeuse, quelque peu expansive sous l'effet du long apéritif. Will a déposé l'immense saladier empli de spaghettis au milieu de la table, laissant le soin à ses invités de se servir comme bon leur semble. Les conversations portent principalement sur Louis et Jess qui n'ont plus la force de se lever pour venir partager le repas. Ils sont avachis sur le canapé, recroquevillés l'un contre l'autre comme deux enfants qui se protègeraient mutuellement pour échapper aux terreurs de la nuit. Leurs ronflements sonores parviennent jusqu'au salon, ce qui oblige les mangeurs à hausser le ton chaque fois qu'ils veulent se parler.

Aurélien observe les visages à la dérobée, replongeant son regard dans le plat de pâtes dès que ceux des autres se tournent vers lui. Cette étrange attitude passe inaperçue auprès de la grande majorité des participants qui ne prennent garde qu'aux remarques les plus drôles de leurs compagnons pour rebondir et faire preuve d'esprit. Les piques sont nombreuses, mais jamais méchantes, les taquineries s'arrêtant au seuil de la gêne pour se replonger dans les souvenirs des précédentes soirées. Chacun savoure le plaisir enivré du partage où les exclamations se transforment souvent en balbutiements, où les sourires de contentement se libèrent sous l'effet de la chaleur provoquée par la soudaine disparition de la faim. Une fois tous les appétits rassasiés, les verres se remplissent de nouveau et la fumée redonne au lieu son aspect hors du temps.

- Je propose que nous portions un toast au chef cuisto, qui, une fois de plus, a fait des miracles ce soir, lance Eric, un petit homme dont l'aspect jovial est souligné par deux couettes fièrement dressées.

Les sifflets se mélangent aux lazzis et aux exclamations de joie en une cacophonie suffisamment dense pour réveiller Louis et Jess, ce que ne manque pas de souligner Will alors qu'il remercie tous ses amis d'être venus. Cela a pour effet de libérer les dernières réserves. Les uns se mettent à rire à gorges déployées à la vue des deux visages hirsutes qui dépassent à grand peine du canapé, les autres se dépêchant de leur sauter dessus pour ne pas leur laisser la possibilité de reprendre leurs esprits. S'ensuivent des cris de surprise, des râles d'agonie qui sortent de cet immense tas de chair où les jambes s'enroulent autour des têtes. Will contourne le monticule muni d'un appareil photo numérique pour immortaliser l'instant, laissant

Aurélien et Florence seuls à table, plongés tous les deux dans la contemplation de cet étonnant tableau.

- Et dire que Paulo n'est pas là pour se jeter dans le tas, lui qui adore écraser les autres sous son poids. Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi il m'a jetée comme ça, déclare-t-elle les yeux dans le vague, semblant s'adresser à un songe.

Aurélien ne peut s'empêcher de la fixer avec attention, cherchant dans les traits de la jeune femme les raisons qui ont bien pu pousser cet inconnu à la rendre aussi malheureuse. Mais plus il la regarde, moins il comprend que ce nez aquilin, ces pommettes saillantes, cette bouche pulpeuse puissent provoquer autre chose qu'une soudaine envie de longues caresses et de doux baisers. Son port de tête digne souligne ses rondeurs féminines, rappelant à Aurélien les proportions admirables de ses hanches qu'il a pu entrevoir avec émotion lorsqu'il l'a surprise dans les bras de Will.

- ... mais la vie est parfois tellement injuste, tu ne trouves pas ?, lui demande-t-elle soudain, prenant conscience de cette présence à son côté.

- Tout à fait, lui répond Aurélien sans se préoccuper des raisons profondes de sa mélancolie.

Il connaît tellement bien cet état de tristesse diffuse qui s'accroche aux moindres présences, aux plus infimes objets, pour redonner davantage de réalité à l'absence de l'être aimé, qu'il ne cherche pas à percer les détails de l'histoire de Florence et de Paul. Il se contente d'admirer les expressions de sa souffrance, les subtils indices qui font transparaître sa peur de la solitude par-delà les récriminations emplies de haine.

- ... et puis, il était toujours fatigué, n'avait jamais envie de sortir avec moi le soir, simplement tous les deux, en amoureux.

Lorsqu'il s'agissait de boire une bière avec des copains, là, il était toujours partant, quitte à se coucher à trois heures du mat complètement bourré. J'aurais dû me douter de quelque chose, soupire-t-elle. Mais comme d'habitude, mon côté trop romantique m'a aveuglée. Peut-être n'étions-nous pas fait pour vivre ensemble, qu'en penses-tu ?

La question étonne Aurélien. Comment pourrait-il savoir si cette jeune femme qu'il connaît depuis à peine quelques heures était faite pour vivre, peut-être même se marier et avoir des enfants, avec un parfait inconnu dont il sait simplement qu'il joue de la batterie, aime boire de la bière et sortir avec ses copains jusqu'à ce qu'il ne se souvienne plus de rien ? Mais il ne peut s'y soustraire, Florence le fixant avec sérieux de ses yeux gris-vert scintillant sous l'effet du reflet de la lampe sur les minuscules particules salines. Il lui confirme donc ce qui paraît une évidence maintenant qu'ils se sont séparés.

- Je pense que tu as raison, lui dit-elle songeuse. C'est sans doute mieux ainsi. Et puis, imagine que nous ayons été plus loin...

Elle laisse retomber sa phrase sans apporter davantage de précision sur ce qui aurait pu se passer. Elle évite elle-même de s'aventurer dans de tels songes, ne sachant pas ce qui est le plus douloureux, la certitude que la fin aurait été encore plus destructrice ou le regret d'un intervalle coloré, plein d'espoir et d'incertitude, où leurs différences se seraient frottées l'une à l'autre pour parfois s'emmêler sans jamais fusionner. Elle se lève finalement de sa chaise, et enfile lentement son gilet, s'offrant sans s'en rendre compte aux regards gênés d'Aurélien.

- Merci de m'avoir écouté, lui dit-elle. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir. Connaissant Will, je suis

certain qu'il te forcera de nouveau à venir participer à l'un de ses apéro-bouffes. Sinon, je te laisse mon numéro de portable.

Elle griffonne rapidement un numéro sur une bouteille de jus d'orange qui traîne sur la table et s'enfuit sans laisser le temps à Aurélien de sortir de son mutisme. Il reste prostré dans cette position, la bouche ouverte et les bras ballants, face à la sortie aussi brusque qu'incompréhensible de Florence, jusqu'à ce que Will vienne le sortir de sa stupeur.

- Bon, quand tu auras fini de gober les mouches, pourrais-tu nous faire l'honneur de venir avec nous ?, lui déclare-t-il en riant.

Voyant que son trait d'esprit n'a pas l'effet escompté sur Aurélien qui continue à lutter contre les multiples sensations qui l'assaillent, il continue d'une voix plus douce.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? Et Florence, elle n'est plus avec toi ?

- Je, je ne sais pas, finit-il par bredouiller.

- Comment ça, tu ne sais pas ? Nous te laissons en compagnie d'une superbe demoiselle, un peu tristoune, et je te retrouve vingt minutes plus tard la bouche ouverte sans savoir où elle est ? Ne me dis pas qu'elle t'a fait à toi aussi son grand numéro de charme. Allez, viens, je vais te remettre d'équerre.

Aurélien suit Will dans le salon. Le tas de chair s'est transformé en monticule de corps avachis, les plus chanceux ayant réussi à se faire une place sur le canapé, les autres se retrouvant à même le sol ou sur des tabourets improvisés à partir d'instruments de musique et de coussins. Will tend à Aurélien un verre rempli d'un liquide translucide qu'il boit d'une seule traite.

- Dis donc, quelle descente. A ce rythme là, tu vas vite nous rattraper, lui dit-il en remplissant de nouveau son verre de vodka.

Aurélien se laisse rapidement emporter par l'ivresse, trinquant joyeusement avec son ami qui prend plaisir à le voir capable d'excès, mélangeant à l'inconscience de l'alcool la lourdeur de la cigarette. Petit à petit, ses paroles se font plus libres en même temps qu'elles perdent de leur cohérence, ce qui provoque l'hilarité de ses camarades qui ont renoncé depuis longtemps à toute tentative de s'exprimer. Il s'enfonce dans le ridicule sans regret avant de s'effondrer lourdement dans le canapé. Après avoir raccompagné tous ses amis jusqu'à la porte, Will vient le border avec tendresse, recouvrant ses longues jambes pour qu'il ne prenne pas froid.

Aurélien se réveille sous l'effet du tambourinement du sang contre ses tempes. A chaque battement de son cœur, la douleur provoque une incision dans son crâne qui, avant de le réveiller, a grandement participé à l'ambiance onirique de sa courte nuit. Une fois l'alcool pleinement assimilé, il s'est retrouvé tour à tour à faire du stop au bord de l'autoroute, à observer Florence se trémousser dans un concert de hard-rock alors que lui-même faisait le guet devant des enceintes de 5000 Watts, puis à tenter de briser une dalle de diamant brut avec un marteau piqueur, chaque secousse n'aboutissant qu'à entamer ses nerfs et non le minéral.

Il regarde autour de lui à la recherche d'un objet familier qui pourrait lui permettre de comprendre où il se trouve. Le salon est rempli de verres à moitié vides, de cendriers débordant de mégots de cigarettes qui lui font prendre conscience de la désagréable odeur de tabac froid qui s'incruste dans la pièce et dans sa bouche. Puis les souvenirs affluent en masse, se brusquant les uns les autres sans réelle cohérence d'ensemble, comme si tous ces événements ne possédaient aucun lien les uns avec les autres. Le coup de téléphone de Will, sa décision de venir faire un tour chez son ami, la rencontre avec Florence, son brusque départ, puis l'immense trou noir qui s'ensuit. Comme si le temps s'était arrêté au moment où elle l'avait quitté sans lui donner plus de précision sur la raison de sa fuite.

Sentant confusément que le sommeil ne pourra pas revenir tant que les martèlements contre sa carcasse ne se seront pas atténués, il décide de retourner chez lui. Au-delà de son appréhension à croiser un autre être humain avec lequel il serait sans doute obligé d'échanger quelques paroles, il a

profondément envie de quitter le théâtre de son avilissement. Il hésite à prévenir Will de son départ, mais opte finalement pour la discrétion en le remerciant sur un bout de papier pour son accueil. Il emporte machinalement la bouteille de jus d'orange qui traîne sur la table et quitte la maison sans faire de bruits, prenant à intervalles réguliers de petites gorgées du jus de fruit pour adoucir le fond aigre de sa salive.

Arrivé chez lui, il prend immédiatement son violoncelle et se met à jouer sans prendre véritablement conscience de ce qu'il interprète. Il enchaîne les suites de Bach les unes après les autres. Les notes s'étirent langoureusement dans l'air et apaisent sa fatigue. Sa tête penchée sur l'instrument, ses jambes en contact avec le bois frémissant, il ne prend plus garde à ses nausées parfaitement intégrées aux mouvements amples de ses bras, une sorte de mal de mer pour ce voyage sur un océan musical.

La musique exprime autant d'interrogations que d'espoirs, la mélancolie ne constituant plus que le canevas sur lequel se superposent les notes colorées. La plainte pour Véronique touche insensiblement à son terme. Loin de sombrer dans l'oubli, elle semble s'ouvrir au monde, rejaillissant sur les derniers événements pour y apporter des éclaircissements. Son chagrin se mêle à celui de Florence pour tenter de comprendre ce qui poussent les hommes contre les femmes, les inutiles luttes qui n'aboutissent qu'à un plaisir égoïste jalousement gardé ou à de profondes déchirures, l'espoir contenu dans l'émoi que provoque la rencontre fortuite de deux êtres abandonnant tout de leurs défenses pour se consacrer à la découverte de l'autre, le plaisir indescriptible lorsqu'un sourire

inonde le visage de la femme secrètement aimée ; toutes ses questions trop longtemps contenues dans l'esprit d'Aurélien de peur de réveiller l'antique douleur.

La suite en do majeur lui offre l'occasion d'apporter un peu de fraîcheur et d'insouciance à l'ensemble. La légèreté du phrasé ne rencontre aucun obstacle dans ses bras trop engourdis pour tenter d'interférer entre l'instrument et l'archet. Il ne prend pas garde qu'il n'a rien mangé depuis la veille et laisse filer l'heure du repas sans aucun remords. L'occasion est trop belle de laisser s'échapper toutes ces paroles qui racontent enfin une autre histoire que l'obsession de la grâce, de la beauté, du corps inaccessible de Véronique.

Plongé dans toutes ces considérations, il ne prend pas garde à l'entrée de Morad. L'adolescent l'observe avec un air grave, se demandant si toute cette débauche d'énergie est réellement naturelle ou si elle ne masque pas un trouble plus profond. Au-delà de son étonnement face à ses traits tirés, à la saleté inhabituelle de ses habits et à son odeur repoussante de tabac froid et d'alcool, il ne retrouve pas dans ses mélodies la langueur qui caractérise son ami. Il pressent qu'un événement majeur s'est produit depuis leur dernière rencontre, mais n'arrive pas à décrypter ce que signifie cette interprétation fluide des suites de Bach, exercice extrêmement difficile qui présuppose un effacement total du violoncelliste devant son instrument. La beauté de la musique l'effraie, signe qu'Aurélien a peut-être définitivement perdu la raison, n'ayant pu résister à la profondeur de sa mélancolie.

- Aurélien, vous n'avez pas oublié notre rendez-vous, n'est-ce pas ?, lui demande-t-il craintivement, de peur de le brusquer.

- Non, bien sûr, comment aurais-je pu ?, lui répond Aurélien sans se départir de son archet. Il mène le mouvement jusqu'à son terme sans plus se soucier de la présence de Morad, ni du sous-entendu contenu dans sa question.

- Mais, de quel rendez-vous s'agit-il ?, reprend-il une fois le point d'orgue estompé.

- Ne devons-nous pas rejoindre Mme de Staël pour une promenade dans le « Mont Joli Bois »?

- Ah bon ? Et bien, puisque tu le dis, allons-y, lui répond Aurélien en se levant d'un air décidé.

Il pose son violoncelle sur son canapé et s'apprête à sortir lorsque Morad lui fait remarquer qu'il ferait mieux de prendre une douche et de changer de vêtements s'il ne veut pas effrayer Mme de Staël.

- Je ne suis pas certain qu'elle puisse s'effrayer de quoi que ce soit, renchérit Aurélien en rigolant. Mais, tu as raison, il vaut mieux que je sois un peu plus présentable, sinon je risquerai de faire fuir les derniers animaux qui gambadent encore dans cet endroit. Je sais que je n'ai pas besoin de te le préciser, mais fais comme chez toi pendant que je me lave.

Morad profite de l'absence d'Aurélien pour fouiller dans sa discothèque. Il en ressort le « Carmina Burana » dirigé par Michel Plasson, l'observe attentivement avant de le placer dans le lecteur CD, puis s'installe confortablement dans le canapé contre le violoncelle.

A son retour, Aurélien le retrouve en train de dormir. Devant l'impression de béatitude qui s'exhale de son visage, il hésite à le réveiller. Mais imaginant les remontrances que Morad

lui ferait s'il partait sans lui, il se décide finalement à le secouer doucement.

- On dirait que tu es pratiquement aussi fatigué que moi, lui dit-il pendant que Morad se frotte les yeux. Tu es la première personne que je vois s'endormir au son de « Carmina Burana ».

- C'est que père nous a encore donné du souci la nuit dernière. Il est parti en claquant la porte, nous déclarant que notre méchanceté finirait par le tuer. Nous avons pris peur, pensant que, dans l'état de rage dans lequel il se trouvait, il était capable de mettre ses menaces à exécution.

- Et que s'est-il passé ?, lui demande Aurélien avec étonnement.

- Nous sommes restés à l'attendre, Céline et moi, dans l'espoir qu'il reviendrait. Mais peine perdue, nous n'avons toujours aucune nouvelle de lui. Nous avons téléphoné à Jojo, le bar dans lequel il a ses habitudes, qui nous a dit qu'il était passé brièvement dans la soirée. Il était tellement furieux qu'il a refusé de boire un verre. Il a simplement accepté du bout des lèvres une tisane, puis est reparti. Nous avons même téléphoné à l'hôpital et à la gendarmerie pour savoir s'ils ne l'avaient pas récupéré, mais apparemment, personne ne sait où il se trouve.

- Mais, qu'est-ce qui a pu le rendre aussi furieux ?

- Nous n'avons pas compris sa réaction, lui répond Morad désesparé.

Il se sert un verre de jus d'orange avant de reprendre le cours de son récit.

- C'était à la fin du repas. Il regardait comme d'habitude les informations pendant que Céline débarrassait la table et que je faisais la vaisselle, lorsque soudain, il s'est mis à hurler que

c'était un scandale, que le monde était vraiment pourri et que si c'était comme ça, il préférerait encore mourir tout de suite. Je me suis alors précipité dans le salon pour voir ce dont il s'agissait. Les informations passaient un reportage sur de nouvelles réglementations européennes dans l'agriculture, mais plus aucune trace de père. Il était déjà à la porte, à nous dire que les enfants n'avaient plus aucun respect pour leurs aïeux et qu'il n'avait plus qu'à en finir avec cette vie atroce.

Il reprend un verre de jus de fruit pour faire passer l'angoisse qui lui noue la gorge et remarque le numéro de téléphone qui est inscrit sur la bouteille. Désirant changer de sujet de conversation, il demande à Aurélien à qui il appartient.

- Ah ça, ce n'est rien lui répond celui-ci en lui prenant la bouteille des mains.

- Et pourquoi la rangez-vous dans le réfrigérateur, alors même qu'elle est vide, lui fait-il remarquer avec étonnement ?

- Bon, il faut vraiment que nous y allions si nous ne voulons pas faire attendre Mme de Staël, lui déclare Aurélien pour toute réponse, ce qui achève de convaincre Morad qu'il n'est décidément pas dans son état normal.

En descendant, ils rencontrent M. Boukidour qui monte d'un pas décidé. Sans leur laisser le temps de lui adresser la parole, il leur rétorque que la France n'est plus digne de son rang, car aller jusqu'à mettre des copeaux de bois dans le sang de la Terre, c'est renié non seulement l'histoire séculaire de ce peuple légendaire, mais aussi la culture judéo-chrétienne dans son ensemble. Il s'éloigne en se lamentant sur le sort du Christ, mort inutilement sur la croix.

- Voilà qui me rassure, soupire Morad en le regardant s'éloigner. Il est encore conscient de la réalité des choses.

Lorsqu'ils arrivent sur le parking à l'entrée du Mont Joli-Bois, propriété privée de la famille de Staël depuis plusieurs générations, Mme de Staël les attend déjà, assise sur un banc de pierre. Morad n'attend pas qu'Aurélien ait sorti ses affaires de la voiture pour aller à sa rencontre.

- Mme de Staël, je présume, lui dit-il sans se départir de son assurance naturelle.

- Tu es sûrement le jeune Morad dont Aurélien m'a tant parlé, lui répond-elle avec un sourire.

- A votre service. Mais, permettez-moi de rendre hommage à votre beauté, qui dépasse de loin ce que j'aurais pu imaginer, malgré les compliments d'Aurélien à votre égard.

Aurélien les rejoint au moment où Morad s'applique à lui faire un baise-main d'un genre particulier, embrassant son propre poignet au lieu de la main qu'il tient délicatement dans la sienne.

- Je vois qu'il vous a déjà charmé, déclare-t-il en riant à Mme de Staël après l'avoir saluée.

- Il est vraiment mignon, lui répond-elle. Mais, vous ne m'aviez pas dit qu'il était d'origine maghrébine ? J'aurais bien sûr dû m'en douter d'après son nom.

- Ce en quoi il avait parfaitement raison, rétorque Morad piqué au vif. Cet adjectif ne permet pas de caractériser ma famille, qui est l'une des plus vieilles familles aristocratiques françaises.

- Dans ce cas, toutes mes excuses, lui déclare Mme de Staël en se levant. Mais peut-être pourrais-tu m'en dire plus pendant que nous nous promenons.

Elle les emmène sur un chemin à peine tracé en sous-bois. La fraîcheur les enveloppe dès qu'ils pénètrent dans la forêt. Le contraste est particulièrement saisissant comparé à la violence du camaïeu de vert qui étincelle sous l'effet des percées de soleil. Aurélien, ayant du mal à garder les yeux ouverts, laisse le soin à Morad d'entretenir la conversation avec Mme de Staël.

- Il est vrai que l'un de mes ancêtres s'est établi en Afrique du nord au XIII^{ème} et a épousé l'aînée d'une riche famille arabisante, ce qui explique le titre de Marquis de Tanger dont mon père se prévaut, ainsi que les traits de sa descendance, issue de multiples mélanges ethniques. Mais, puisque mes grand-parents ont décidé de revenir s'établir dans notre pays d'origine depuis bientôt soixante ans, je ne pense pas que le terme de maghrébin puisse nous caractériser, tente d'expliquer Morad d'un ton doctoral.

- Je ne disais pas cela pour te vexer, lui répond Mme de Staël, ne pouvant s'empêcher de sourire devant la fougue du jeune adolescent. D'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il y a d'offensant à être d'origine maghrébine. Moi-même, je porte bien le nom d'une vieille famille ploutocratique de Sedan, finit-elle par déclarer. Mais dans ce cas, pourquoi t'appelles-tu Morad, reprend-elle avec sérieux ? Ce n'est pas vraiment un nom d'origine française, à moins que je ne me trompe.

- Non, bien sûr, vous avez totalement raison sur ce point. En fait, mon père m'a appelé ainsi car il pensait que ce serait plus facile à vivre pour moi, qu'un autre nom serait plus délicat à

porter à cause de ma physionomie. Une sorte de complexe inversé, en quelques sortes. Mais, dès que j'aurai une situation, je ferai modifier mon état civil pour ne plus avoir à supporter ce signe de faiblesse paternelle.

Aurélien se laisse distancer par Morad et Mme de Staël. Il observe avec attention les jeux de lumière sur la haute voûte des arbres, éveillant ses sens au renouveau qui s'impose avec violence. Les différentes espèces végétales luttent d'ingéniosité pour capter l'énergie printanière, les unes profitant de leur longs corps élancés pour accaparer les ondes lumineuses, les autres se contentant des restes diffus pour déployer leurs effluves enivrantes, préférant à la crudité des rayons dans l'air pur, son second souffle mêlé de fraîche rosée. De temps en temps, une légère brise se diffuse dans les feuillages, offrant à ses regards ébahis un scintillement éphémère avant de répercuter les frissons lumineux sur sa peau nue. Puis la forêt reprend son calme, à peine perturbé par les craquements des troncs sous l'effet de la sève gorgée de fruits. Tous les efforts se portent vers le déploiement des feuilles, la captation de cette force libératrice qui donne la possibilité de s'offrir au monde pendant tout le reste de l'année.

Aurélien se laisse entraîner par le rythme langoureux qui naît au sein de cette végétation exubérante. Contrairement à ces êtres immobiles, il ne ressent pas le besoin de s'assurer un avenir. Ce qu'il sera dans un an, dans quelques mois, ce qui lui permettra de subvenir à ses besoins et qui participera à son épanouissement, toutes ces choses dans lesquelles il aurait pu se projeter ne se présentent même pas aux portes de son esprit. Il n'envisage plus les longues heures de solitude qui lui offrent la sensation du vide, celui de Véronique, de ses éclats de rires

et de ses gestes brusques, légèrement animaux dans leur réalités sans fard, mais aussi celui de sa propre personnalité, vacuité si dense lorsqu'elle s'emplit des ombres de mots vaporeux, qu'elle occulte toutes les sensations extérieures. Il s'oublie dans la contemplation de la lumière crue, participant au renouveau du monde au travers de sa marche, dans les mouvements de son corps à la rencontre d'une nature dont la puissance évocatrice l'enveloppe d'une atmosphère joyeuse. Pour la première fois depuis de longs mois, il se sourit à lui-même.

- Ta vision du monde est empreinte d'une sorte de féerie que tu désires avec force, mais que tu n'arrives pas à concilier avec la réalité telle que tu la perçois.
- C'est exactement cela, lui répond Mme de Staël avec enthousiasme. Mais dis-moi, comment fais-tu pour analyser si justement ce que moi-même, j'arrive à peine à concevoir ?
- Je n'ai absolument aucun mérite, lui répond Morad modestement. Je dois être façonné de la même matière, car je suis également en proie à cet état d'esprit rêveur qui s'écorce à chaque détail d'une réalité que je voudrais différente.
- Mais, voici qu'un rêveur d'une tout autre espèce nous rejoint, reprend Morad à l'arrivée d'Aurélien.
- Oui, mais lui est sans doute plus malheureux que nous, renchérit Mme de Staël à voix basse. Toutefois, il me semble que sa tristesse se dissipe. S'agit-il d'une impression due à l'arrivée du printemps ou à la fatigue qui couvre son visage de cernes? Toujours est-il que je ne lui connaissais pas cet air souriant. Qu'en penses-tu ?
- Tu as raison, lui répond Morad. Je ne l'ai jamais vu aussi serein.

Aurélien s'arrête devant le banc sur lequel est assis le couple. Il ne semble pas avoir saisi l'objet de leur conversation, mais demande d'un air étonné à Morad pourquoi il tutoie Mme de Staël qu'il connaît depuis peu, alors qu'il a toujours refusé de le faire pour lui-même.

- Ceci est totalement différent, et vous le savez bien, lui répond son jeune voisin. Je vous ai déjà dit que je ne pouvais me résoudre à tutoyer l'adulte que vous êtes, car ce serait vous manquer de respect. Pour ce qui est de Mme de Staël, la situation est tout à fait différente. Malgré son apparence, elle n'est qu'une enfant et en est pleinement consciente. Je ne peux qu'accéder à sa demande, car la vouvoyer, alors même que nous sommes quasiment d'un même âge onirique, ne pourrait que mettre une distance inutile dans nos rapports.
 - Attention à ne pas trop me flatter, jeune homme, lui répond Mme de Staël en lui passant avec tendresse une main dans les cheveux. Dire à une femme mûre qu'elle paraît beaucoup plus jeune que son âge est un compliment dangereux. Elle risque d'y croire et de chercher à redécouvrir les enivrements propres à cet âge, avec une fureur telle qu'elle s'y perdrait.
 - Je comprends mieux maintenant pourquoi vous teniez absolument à ce que je vous présente Morad, intervient Aurélien. Une telle connivence, et ce dès votre première rencontre...
- Morad et Mme de Staël échangent des regards étonnés, se demandant ce que cette phrase peut bien signifier. Ils sentent confusément qu'Aurélien ne parle pas vraiment d'eux, plongé dans un souvenir dont il n'arrive pas à se détacher. Décidée à ne pas laisser paraître son trouble, Mme de Staël dévie la conversation en leur proposant de continuer leurs échanges

autour d'un bon repas, ce qu'accepte avec empressement Morad, rétorquant aux préventions d'Aurélien que son père n'a sans doute pas besoin de sa présence pour récupérer de ses frasques nocturnes.

Morad est émerveillé dès l'entrée par la grandeur de la demeure des de Staël. Il ouvre des yeux écarquillés devant les nombreux objets dont l'aspect utilitaire ne semble exister que pour souligner leur richesse. Lui qui n'a jamais utilisé un chausse-pied, se demande ce qu'un outil nacré, muni d'un manche en bois précieux, peut bien faire négligemment posé sur un tabouret dont la marqueterie prédispose davantage à devenir le chef d'œuvre du salon, que le vulgaire accessoire sur lequel poser ses chaussures.

- Serais-tu indisposé par nos fautes de goûts, lui demande Mme de Staël ?

- Non, bien au contraire, lui répond Morad avec empressement. Je trouve que tout est merveilleusement agencé. Mais de qui est ce tableau ? Il me semble reconnaître ce paysage.

- Ah ça, répond Mme de Staël en montrant la large peinture murale insérée dans le mur au-dessus du meuble à chaussures ? C'est le résultat de l'une des lubies qui me prennent à intervalles réguliers, mais qui repartent aussi vite qu'elles me sont venues. Cela représente la vue que l'on avait de la maison de mes grands-parents sur le plateau provençale. Bien sûr, il ne s'agit que d'une esquisse. C'est beaucoup plus beau en réalité, surtout à l'époque où fleurit la lavande. Mais venez par ici, reprend-elle à l'attention de ses deux invités.

Laissant Aurélien au salon en compagnie de Sophie, Mme de Staël fait visiter à Morad l'intégralité de la maison, s'arrêtant dans chaque pièce pour détailler son histoire ainsi que celle des éléments décoratifs. Elle savoure ses exclamations enthousiastes devant la profusion de beautés apparemment inutiles. Le fait qu'il apprécie les alliances entre les couleurs, les objets et les peintures de chaque pièce, lui procure un plaisir enfantin. Que quelqu'un reconnaisse l'effort qu'elle a effectué pour créer de véritables atmosphères au lieu de simplement s'extasier devant la cote d'un tableau, est un phénomène suffisamment rare pour qu'elle le savoure pleinement. Seule sa chambre à coucher provoque une réaction différente. Morad balaie la pièce du regard avec un air d'incompréhension. Il tourne à plusieurs reprises sa tête de droite à gauche, puis de gauche à droite, pour finalement fixer avec tristesse le visage de Mme de Staël qui fait semblant de ne pas remarquer l'étrange manège. Il se dirige ensuite vers la reproduction de la vanité de Dürer et lui déclare d'un ton grave.

- Vous ne devriez pas être aussi injuste envers vous-même. Le désespoir mène rarement à la vie, et jamais au bonheur.

Agacée devant le ton doctoral du jeune homme, Mme de Staël lui propose de redescendre d'un ton sec, ne comprenant pas que les paroles de Morad ne contiennent aucun jugement de valeur. Elle ne connaît le jeune homme que depuis quelques heures, mais elle a l'impression qu'il l'a déjà analysée dans ses moindres détails, pouvant d'ores et déjà porté des jugements sur sa personne. Cette idée lui est désagréable, elle qui prend tant de soin pour cacher ses faiblesses sous une attitude digne, parfois légèrement hautaine : elle a le mérite d'éloigner toutes les interrogations indéliques sur sa conduite et sur sa tendance

à mêler les vices du tabac et de l'alcool pour s'échapper de son quotidien morose.

Mais, au fur et à mesure qu'elle descend les escaliers, elle prend conscience de la tristesse qu'elle a provoquée chez l'adolescent. Les épaules affaissées, il courbe la tête pour regarder ses pieds, dodelinant légèrement d'une jambe sur l'autre comme pour se débarrasser de la gêne qui les engourdit. Elle comprend alors que, malgré sa précocité, Morad n'en reste pas moins un enfant qui recherche avant tout de la tendresse. Au moment de rejoindre Aurélien en difficulté entre les mains de sa fille, elle caresse avec un soin maternel les cheveux retors de son jeune compagnon qui la remercie d'un sourire ému.

- Nous avons malheureusement dû nous séparer de ses services, déclare M. de Staël pendant que la nouvelle domestique, une femme relativement âgée à l'embonpoint rieur, leur sert le plat principal. Elle est accompagnée de Morad qui soutient le lourd plateau sur lequel sont disposées les assiettes. Il a insisté pour participer au cérémonial, ne pouvant se résoudre à regarder servir cette femme qui aurait pu être sa mère, et s'amuse à apporter sa touche personnelle sur la disposition des mets dans les assiettes carrées.

- Bien sûr, je n'ai rien contre Emma qui nous sert admirablement bien et prépare une cuisine absolument délicieuse, mais je n'aime pas me séparer de quelqu'un de manière aussi brusque. Ce doit être dû à mon caractère. Je suis un sentimental, continue-t-il en ingurgitant bruyamment une gorgée de vin. Si seulement elle n'avait pas été aussi jalouse de

Sophie, nous aurions pu trouver un arrangement, mais bon, il faut que je me fasse une raison.

- De quoi était-elle donc jalouse ?, demande Morad avec curiosité en relevant la tête du dernier signe cabalistique qu'il vient de tracer autour de la viande avec un filet de sauce au madère.

Au silence qui s'ensuit, il comprend qu'il vient de troubler la douce tranquillité dans laquelle se déroulait le repas. Il se rassied comme si de rien n'était, attendant patiemment la réponse cinglante de Sophie de Staël qui ne manque pas d'intervenir.

- De tellement de choses, déclare-t-elle en jetant un regard dédaigneux à Morad ! Je suppose que j'incarnais pour elle tout ce qu'elle rêvait d'être. Mon élégance naturelle, mon port de tête, mon humilité même la rendait malade. D'ailleurs, Aurélien pourra te le confirmer, elle n'a pas hésité à tenter de me ridiculiser.

- Il ne faut tout de même pas exagérer, lui répond doucement son père en lui tapotant la main.

- Exagérer ?, reprend Sophie de plus belle, sa voix déraillant dans les aigus sous l'effet de la fureur. Tu n'as qu'à me traiter de menteuse tant que tu y es ? Elle a tout bonnement tenté de m'assassiner, oui. Elle peut s'estimer heureuse que je sois une bonne pâte et que je n'ai pas osé porter plainte. Ah, mais vraiment, quelle pouffiasse !

Mme de Staël, qui jusque là était restée silencieuse à échanger des signes avec Morad pour le rassurer, se retourne brusquement vers sa fille.

- Calme toi, ma chérie, lui dit-elle. Nous savons tous que tu as énormément souffert de ses humiliations, comme tu les appelles, mais ce n'est pas la peine de devenir vulgaire. Songe à ce que doivent penser de toi nos invités, à te voir si vindicative alors que tu as obtenu ce que tu désirais ? N'a-t-elle pas été suffisamment punie en étant renvoyée, pour ne pas subir d'autres outrages en son absence ?

- C'est bien fait pour elle, répond Sophie avec un sourire mauvais. Elle n'avait qu'à pas m'humilier devant Aurélien. Et puis, puisqu'elle ne supportait pas ma vue, elle doit être vachement mieux chez ses nouveaux maîtres.

- Et moi qui pensais que l'esclavage était aboli, ne peut s'empêcher de déclarer Morad. Heureusement que je suis venu en compagnie d'un blanc, cela m'évitera la séquestration.

Aurélien, qui n'a pas suivi l'intégralité de la conversation, trop occupé à apprécier la délicatesse de l'alliance entre la viande, la sauce au madère et le vin de bourgogne, part d'un grand éclat de rire à l'idée que quelqu'un soit suffisamment fou pour séquestrer Morad. Il imagine ce que pourrait donner une telle initiative, Morad expliquant à l'aide de multiples arguments à son tortionnaire que par ce geste, il perdait son humanité, jusqu'à ce que celui-ci craque définitivement et le supplie de le laisser tranquille.

Les autres occupants de la table se demandent ce qui peut bien le faire autant rire, puis se laissent conquérir par cette gaieté communicative qui leur permet d'échapper à la pesanteur de leur précédente conversation. Ils oublient rapidement la cause de leur énervement, évoquant tour à tour la beauté de la Terre vue du ciel, les mœurs des indigènes de Nouvelle Calédonie ainsi que la profondeur du théâtre russe du XIX^{ème} siècle.

Malgré le départ de Sophie et de son père lassés par cet ésotérisme, la conversation perdure bien après le repas, s'étirant avec langueur sur la mollesse des canapés au son des danses hongroises de Brahms, accompagnée de thé à la menthe de plus en plus amer, pour finalement aller s'échouer sur les premiers bâillements qui obligent Morad et Aurélien à prendre congé de Mme de Staël. Au moment de les quitter, elle ne peut s'empêcher de laisser entrevoir son émotion, leur faisant promettre à plusieurs reprises de ne pas trop reporter leur prochaine visite.

Aurélien observe avec attention les quelques chiffres griffonnés sur la bouteille de jus de fruit. Il n'arrive pas à se résoudre à l'appeler, et encore moins à jeter la bouteille, preuve de son incapacité à prendre une décision. Pendant la journée, son impatience s'estompe, laissant la place aux multiples futilités qui jalonnent son quotidien. Chaque imprévu lui apporte une échappatoire dans laquelle il s'engouffre avec force, simulant à la perfection une conscience professionnelle qui lui vaut la confiance de M de Staël en même temps que le respect de ses subalternes. Qu'un agent se retrouve face à une situation familiale délicate et il tentera par tous les moyens de lui aménager ses horaires pour que celui-ci puisse allier contraintes professionnelles et vie privée. Qu'un incident sur une chaîne de production provoque un retard dans l'expédition d'une commande, il s'estimera heureux de l'occasion qui lui est offerte de participer à la vie de l'entreprise en prenant lui-même en charge une partie des tâches permettant de combler le retard.

Mais lorsqu'arrive le soir, qu'après avoir vérifié à plusieurs reprises que tout est en ordre, il se résout à quitter l'atelier et à rentrer chez lui, le souvenir de Florence, soigneusement dissimulé dans un recoin de son cerveau, refait surface. Et avec lui cette question qui le taraude, sans pouvoir la résoudre, de savoir s'il sera capable de l'appeler pour lui proposer de sortir en sa compagnie. Son optimisme perdure tout le long du chemin, jusqu'à ce qu'il ouvre la porte de son appartement, prenne la bouteille dans le frigo, s'assoit sur sa chaise avec son téléphone à la main et se demande ce qu'il va lui proposer. Un cinéma ? Un restaurant ? Un bowling ? A chaque question son lot d'hésitations, de préventions, d'atermoiements, puis de renoncements. Le cinéma lui semble trop galvaudé, légèrement

vulgaire, alors que le restaurant constitue une véritable déclaration, beaucoup trop rapide, presque cavalière, alors qu'ils se connaissent à peine.

Et puis, il ne connaît ni ses goûts ni son emploi du temps. Il risque de la déranger en plein repas, ou pire, en pleine réconciliation avec son ancien compagnon. Cette dernière idée lui est insupportable, non par jalousie, car il est bien conscient qu'il n'éprouve quasiment aucun désir de l'embrasser, de la serrer contre lui ou de la caresser tendrement, mais parce qu'elle provoque chez lui une douleur bien réelle qui accompagne la vision de Florence en train de se mouvoir d'avant en arrière pour procurer du plaisir à son délicieux tortionnaire. Finalement, lorsque ses chimères lui deviennent trop insupportables, il se tourne invariablement vers son violoncelle pour donner libre cours à sa fureur.

Ce mercredi-là, il se met à jouer à corps perdu des variations improvisées sur le thème de Guillaume Tell. Il accélère sans cesse les mouvements de son archet, passant de l'allegro au presto, puis du presto au prestissimo, pour finalement venir s'échouer sur une masse musicale informe qui s'estompe progressivement par manque de cohérence. Seul perdure pendant quelques minutes le halètement sonore de l'artiste qui fixe avec véhémence le but imaginaire, les bras ballants de tant d'efforts, mais renonçant finalement à comprendre ce qui l'a mené si loin de son habituelle réserve. Il réussit dans un ultime effort à poser son instrument contre la table, puis s'allonge avec délice sur son canapé-lit avant de fermer les yeux pour rejoindre le monde paisible du silence.

Il est tiré hors de sa contemplation par la sonnette d'entrée. Il a beau maudire le fauteur de troubles qui ose s'immiscer dans son apathie, celui-ci ne renonce pas pour autant, augmentant à chaque reprise la longueur de ses appels. Aurélien se résout finalement à accueillir comme il se doit le malotru.

- Eh bien, tu en fais une tête, lui déclare Will en guise de salut. C'est cool de se sentir aimé.

Pour toute réponse, Aurélien lui jette un regard noir avant de retourner s'allonger. Loin de s'en offusquer, Will agit comme si la situation lui paraissait naturelle. Il jette son sac à dos dans l'entrée, puis va chercher un verre dans la cuisine.

- Ca ne te dérange pas au moins, si je bois un coup ? Non, ce n'est pas la peine de me répondre, ne t'inquiète pas, je suis tout à fait capable de me prendre en main.

- Tiens, mais je le connais ce numéro, continue-t-il en brandissant la bouteille de jus d'orange. Il ne s'agirait pas du numéro de Florence, par hasard ?

Aurélien se précipite sur son ami, lui arrache la bouteille des mains pour la remettre dans le frigo, puis se rassoit sans lui adresser la parole. Il sent bien que son attitude n'est pas très polie, mais il ne peut s'empêcher de se sentir agacé par les sous-entendus contenus dans les paroles de Will. Sans se départir de son calme, celui-ci renchérit en lui faisant remarquer que la bouteille étant vide, elle serait sans doute davantage à sa place dans une poubelle que dans un réfrigérateur.

- Bon, tu as fini, oui ? Si tu es venu pour m'emmerder, tu ferais mieux de te casser, finit par lui rétorquer Aurélien.

- Attention, tu deviens vulgaire, lui répond Will. Mais peut-être que je ne mérite plus ta légendaire politesse, maintenant que tu es le chef. Ma compagnie t'est sans doute désagréable, moi, prolétaire de bas étage, sans argent, ni relation.

- Je ne suis pas vraiment d'humeur à subir tes sarcasmes. N'oublie pas de fermer la porte en sortant.

Pour bien lui montrer que l'entretien est terminé, Aurélien se retourne face au mur, attendant avec impatience que Will se décide à partir. Mais, malheureusement pour lui, il a décidé de prendre son temps pour finir son verre, observant avec un amusement non dissimulé son ami. Il se retourne finalement vers la porte en saisissant son sac à dos au passage et lui lance sur le pas de la porte :

- Dommage, moi qui venais te proposer un gastos. C'est Florence qui va être déçue. Elle qui a tellement insisté pour que je passe te prendre. Mais bon, je lui dirai que tu es de mauvaise humeur.

Comme il s'y attendait, ses paroles provoquent un changement radical dans l'attitude d'Aurélien. Il sursaute hors du canapé et dans un élan d'enthousiasme s'apprête à s'élancer vers la porte, lorsqu'il s'aperçoit que Will n'avait nullement l'intention de partir, mais l'observe avec un sourire ironique qui dissimule mal la tendresse qu'il lui porte.

- Et en plus, ça t'amuse, lui dit-il en éclatant de rire. Mais ne va pas t'imaginer que je sois tomber amoureux de cette fille ! Il est vrai qu'elle est charmante, presque attirante, mais je la connais à peine et ne souhaite pas me lancer dans une histoire compliquée. Cela me fait simplement plaisir de pouvoir la

revoir pour savoir si elle va mieux que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés.

- Ne t'inquiète pas, lui répond Will avec sérieux. Si je te taquine un peu, ce n'est pas pour t'embêter. Je ne cherche pas à forcer les choses entre vous deux. Elle m'a simplement demandé de te proposer de nous accompagner, ce que je fais en bon pote. Voilà, c'est tout. Bon, on y va, car on va finir par être en retard.

Pendant tout le trajet, Aurélien ne prête guère attention aux tentatives de Will de lui faire découvrir Liork, un nouveau groupe de rap techno, qu'il a découvert lors d'une virée sur Paris. Il est bien trop préoccupé par l'explication qu'il va devoir fournir à Florence concernant son incapacité à l'appeler. Qu'il soit timide, elle l'a sans doute déjà remarqué pendant le bref intervalle qu'ils ont passés ensemble, mais cette explication ne lui semble ni avouable, ni tout à fait juste, compte tenu de ses multiples tentatives pour trouver une occupation à lui proposer.

Lorsque Will se gare en klaxonnant sur le parking du restaurant chinois, Florence les attend déjà devant une grande statue représentant un animal étrange, croisement entre un chien et un tigre, mais dans des tons criards qui font davantage penser aux créatures rôdant dans les mangas japonais qu'à une réelle divinité taoïste. Elle porte une robe fourreau qui lui donne un air de poupée, soulignant ses proportions équilibrées malgré sa petite taille.

- Salut Aurélien, lui lance-t-elle dès qu'elle l'aperçoit se glisser hors de la voiture. Eh bien, tu n'es pas facile à faire sortir de ton trou.

- Bonjour. Mais pourquoi dis-tu ça, lui répond-il en tentant de maîtriser le léger tremblement de sa voix ?

Elle se dirige vers lui en marquant un déhanché soutenu sans cesser de le fixer du regard pour pouvoir saisir son trouble. Son sourire laisse transparaître la joie que lui procure son image reflétée par l'attitude d'Aurélien. Elle prend ainsi conscience qu'elle lui plaît, une vérité sans fard qui efface les doutes nés de son mutisme. Elle aurait pu l'appeler elle-même, mais elle avait eu peur de sa réaction, de la distance que peuvent instaurer les silences difficiles à interpréter lorsque le corps n'est pas là pour transmettre les émotions les plus subtiles. Elle se jette finalement à son cou et dépose deux baisers langoureux, l'un à la limite entre sa joue et son cou et l'autre au bord des lèvres.

- Ne vous gênez surtout pas pour moi, déclare Will en riant de la surprise qui transparaît sur le visage d'Aurélien. Si vous voulez, je repasse vous prendre dans deux heures, comme ça vous pourrez dîner tranquillement.

- Ce serait une excellente idée, ça, lui répond Florence en lâchant sa prise. Et puis, sois gentil de mettre une bouteille de champagne au frais pour que nous ne soyons pas en manque de vitamines pour le reste de la soirée.

- Bon assez rigolé, la gueuse, sinon tu vas effrayer ton « prince charming » qui se demande déjà s'il a bien fait de venir dans ce guet-apens. Et puis, c'est que je commence à avoir faim, car il n'a pas été facile à convaincre, ça, tu peux me croire.

Aurélien les suit dans le restaurant, abasourdi par la désinvolture avec laquelle ses deux compagnons le traitent. Il passe sa langue sur ses lèvres pour récolter le musc qu'y a déposé avec insouciance Florence, tente de déterminer si sa salive recèle des notes de pêche ou de poire, mais n'arrive qu'à déceler la fragrance écoeurante de son rouge à lèvres. Après avoir pris place à table, il s'oblige à quitter le cours de ses pensées pour revenir à la conversation. Il ne tient pas à paraître encore plus niais à leurs yeux, le prélude de la soirée lui ayant été suffisamment pénible pour ne pas vouloir laisser échapper la délicieuse occasion que lui a offerte Will.

- Vous allez aux vieilles charrues cette année ?, leur demande Florence, les englobant tous deux dans une seule et même amitié.

- Yes, tu sais bien que je ne raterai cela pour rien au monde, lui répond Will avec entrain. Et puis, cette année, ça va être vraiment de la folie. « Silmarils », « les pétards mouillés », « les coboyes fringuants », que du gros son. Il paraît qu'il va même y avoir Ben, non mais tu imagines ? De la folie, je te dis. Et puis pour une fois que nous allons pouvoir faire écouter à Aurélien autre chose que de la petite musique de nuit !

- Tu veux dire de la musique de chambre, le reprend avec ironie ce dernier ? C'est vrai que j'ai encore rarement eu l'occasion de m'éclater les tympanes, mais je ne suis quand même pas un ignare concernant le rock. Pour les autres courants, la rencontre de mon grand maître Will m'a permis de combler partiellement cette lacune inadmissible. J'en arrive même à me demander comment je pouvais vivre avant de connaître le mouvement « électro-pop-art ».

Florence se met à rire de bon cœur, ce qui a pour effet de renforcer le sourire ironique d'Aurélien et la mine dépitée de Will.

- C'est bon, tu as gagné, finit par déclarer celui-ci gagné par la bonne humeur. Mais au lieu de nous tailler, ça ne vous dirait pas de porter un toast ?

- Oui, mais il faut d'abord que nous trouvions une bonne raison pour lever nos verres ?, fait remarquer avec malice Florence.

- Vous n'avez qu'à chercher pendant que je vais chercher les cartes et les apéritifs ?, leur propose Aurélien en se levant. Vous n'avez pas de contre-indication au champagne, au moins ? Bien sûr, c'est moi qui offre, rassurez-vous.

Le temps qu'il se rende au comptoir et qu'il en revienne avec les cartes, les deux amis se sont déjà concertés. Lorsque arrivent les coupes, ils la lèvent d'un air entendu et se mettent à lui souhaiter un joyeux anniversaire. Aurélien les regarde avec attention pendant de longues secondes, cherchant à comprendre ce qu'ils veulent lui dire.

- Eh bien, ne fais pas cette tête, lui dit Will. On dirait que tu viens de voir apparaître un fantôme. Attends au moins que ton cadeau arrive, continue-t-il en faisant un signe de la main.

En se retournant pour voir ce que peut bien signifier ce geste, Aurélien aperçoit Morad entrer dans la pièce, portant un paquet soigneusement emballé. Il est suivi de Mme de Staël, vêtue de la robe bleue-nuit dans laquelle il a déjà eu l'occasion de l'admirer.

- Toi aussi tu étais dans le coup, s'exclame Aurélien avec joie ? Tu n'as pas honte de m'avoir dit que tu étais trop fatigué ce soir pour répéter ?

- Non que je fusse trop fatigué, mais des devoirs urgents m'amenaient à décommander notre entrevue. Vous savez bien que je suis incapable de vous mentir.

- Je trouve la nuance plutôt légère. Mais, comment avez-vous fait pour venir jusque ici ?

- Aurélien, vous savez bien que nous ne sommes plus à l'âge de pierre et qu'il existe des charrettes très maniables qui nous permettent de nous déplacer rapidement d'un point à un autre, lui répond Morad avec sérieux. Mais assez parlé de nous, voici de quoi vous occuper pendant quelques semaines.

Aurélien saisit le paquet que lui tend Morad et le dépose avec délicatesse sur son assiette, puis va accueillir Mme de Staël pour la présenter à ses deux amis.

- Je crains que le lieu ne vous soit pas forcément des plus agréables, commence-t-il par déclarer avant de se rendre compte que sa remarque est plutôt désobligeante pour Florence et Will.

- Dis tout de suite que tu as honte de nous, pendant que tu y es, ne manque pas de souligner Will.

Mme de Staël désamorce le début de conflit en assurant à Aurélien que, loin de la gêner, c'est elle-même qui a choisi le restaurant, ses amis étant initialement partisans de quelque chose de plus chic.

- J'espère au moins que je n'ai pas fait un mauvais choix ?

- Mais non, ne t'inquiète pas pour de telles futilités, lui répond Morad, ne prenant pas garde au fait que la question ne

lui était pas adressée. Je connais bien trop Aurélien pour savoir qu'il ne s'agit que d'une question de conventions, n'est-ce pas ?

Aurélien ne prend pas la peine de répondre. Il déchire avec soins le papier cadeau et observe attentivement ce qu'il contient. Il regarde avec plaisir la première couverture, les remercie d'avoir pris autant de soin dans le choix des œuvres.

- Il faut dire qu'ils avaient un consultant de renom, se rengorge Morad, fier d'avoir participé à sa manière au cadeau.

- L'élève aurait-il dépassé le professeur ?, lui répond Aurélien en tournant les unes après les autres les partitions. Bach, Schubert, Stravinsky, Li...

Il ne finit pas sa phrase, soudainement prostré dans une position qui pourrait paraître comique sans cette douleur intime qui transparait sur son visage, ses traits anguleux soudain tirés par la crispation des mâchoires. Tous se taisent pour capter la moindre réaction, ne comprenant pas les raisons de son mutisme. Ils échangent discrètement des regards étonnés, lèvent les sourcils, cherchent à savoir s'il est béa de plaisir ou si sa prostration est simplement dû à une déception qu'il est incapable de surmonter.

- Merci, finit-il par déclarer comme malgré lui, son visage blême démentant cette mince tentative pour paraître naturel.

Tous lui demandent avec gentillesse s'il se sent bien, lui proposent un verre d'eau ou un digestif, suivant le remède qui leur semble le plus approprié. Aurélien reprend doucement des couleurs, recouvre machinalement la partition de Liszt, puis se lève en leur assurant qu'il s'agit du champagne, qu'il n'a plus l'habitude d'en boire et qu'il a simplement besoin de se passer

un peu d'eau sur le visage. Ses amis le regardent s'éloigner avec scepticisme, pressentant qu'il ne s'agit que d'une excuse pour ne pas dévoiler la véritable raison de son trouble.

Lorsqu'il revient, plus rien ne transparaît dans ses attitudes, si ce n'est un léger fléchissement de sa démarche, qui pourrait presque passer pour de la désinvolture. Morad saisit l'occasion pour détourner la conversation sur un sujet plus trivial.

- Je vous propose que nous commandions, car attendre dehors à admirer les lumières de la ville se reflétant dans la nuit nous a permis d'ouvrir grands nos estomacs.

- Très bonne idée, lui répondent-ils tous en cœur.

- Je m'occupe du vin, affirme Will qui considère que cette tâche est purement masculine et lui revient donc de droit en tant que mâle dominant de la soirée.

Aurélien ne donne plus de signes de faiblesse de tout le repas. Il devient rapidement enjoué sous l'effet de la chaleur de la pièce et de celle provoquée par le vin et les plats débordant de sauce. Florence ne cesse de lui jeter des regards malicieux à la dérobée, ce que ne manquent de remarquer ni Morad, qui s'en réjouit secrètement, ni Mme de Staël, qui sent poindre une certaine jalousie. Elle a beau se répéter que celle-ci est totalement absurde compte tenu de la différence d'âge qui les sépare, qu'il est tout à fait normal, voire souhaitable, qu'Aurélien se trouve une gentille petite amie qui fera s'effacer ses regards tristes, elle le ressent comme une trahison vis-à-vis de sa propre cyclothymie. Elle ne peut s'empêcher de lutter à sa manière contre ce transfert de désirs en prenant des positions la mettant en valeur, faisant tomber sa serviette pour frôler incidemment la cuisse d'Aurélien et lui permettre d'admirer

son décolleté, et ne manquant jamais une occasion de se moquer avec gentillesse de la crédulité de Florence.

Aurélien ne prend pas garde à cette rivalité entre les deux femmes. Il se laisse délicieusement porté par la conversation emmenée par Will et Morad, qui ressemblent à deux bretteurs rivalisant d'astuce et de générosité pour porter leurs compagnons vers une insouciance endiablée. Ils rebondissent sur les sujets, dont l'unique intérêt ne réside plus que dans leur enchaînement subtil, effleurent avec délicatesse la phrase pour faire apparaître son brillant avant de l'offrir aux regards des autres, puis se laissent aller à des éclats de rire gargantuesques, simplement heureux de partager un même repas.

Au moment du dessert, la lumière s'éteint. Les serveurs s'avancent avec un plateau rempli de beignets. Ils les font flamber devant la table en prenant soin de tracer le chiffre trente correspondant à l'âge d'Aurélien.

- Mais au fait, comment avez-vous su que c'était aujourd'hui mon anniversaire ?

- Ah ça, c'est un secret, lui répond Will.

- Это он важный секрет, acquiesce Morad.

- Je suppose que vous avez dû regarder ma carte d'identité sans que je m'en aperçoive.

- Tu aurais osé faire un truc pareil, demande Will à Morad ?

- Niet, mon éducation ne me permet nullement d'agir selon des procédés si mesquins. Je présuppose qu'il en va de même pour toi ainsi que pour Mme de Staël. Seule Florence aurait sûrement eu suffisamment d'intérêt pour votre personne pour vous subtiliser cette information.

- Peut-être aurais-je eu la tentation de le faire, si seulement j'en avais eu l'occasion, s'exclame celle-ci en riant. Mais apparemment, Aurélien est trop occupé pour me donner de ses nouvelles, alors pour ce qui est de le rencontrer, c'est quasiment mission impossible.

- Puisque vous le prenez comme ça, je renonce.

Ils mangent le dessert avec davantage de retenue, sentant poindre la fatigue derrière l'euphorie de l'ivresse. Aurélien prend finalement prétexte du jeune âge de son voisin pour sonner le départ. Will propose à Mme de Staël de la raccompagner jusqu'à chez elle, obligeant ainsi Florence à demander la même chose à Morad et Aurélien.

En arrivant devant leur immeuble, il propose à Florence de le suivre prendre un dernier verre chez lui. Il le fait sans arrière-pensée, oubliant ce que cette proposition peut avoir d'ambiguë. Il se retrouve donc tout étonné, lorsque, après avoir raccompagné Morad chez lui, Florence ne lui laisse pas le temps de lui offrir un café ou un digestif. A peine la porte de son appartement refermée sur eux, elle se jette de nouveau à son cou pour l'embrasser, cette fois-ci avec beaucoup plus de délicatesse et moins d'espièglerie qu'elle ne l'avait fait en le saluant. Aurélien se laisse une nouvelle fois porté par l'atmosphère de l'instant, savourant les saveurs émanant du corps de la jeune femme sans se préoccuper des conséquences de ses gestes sur la peau tendre.

Aurélien s'étonne lui-même de la fougue avec laquelle il s'empare de la jeune femme, comme s'il découvrait le bonheur insensé de boire une eau fraîche après avoir traversé un immense désert, quittant pour un bref instant ses hallucinations pour y replonger de plus belle au travers de ce rejaillissement de vie. Ce qui lui apparaissait auparavant comme un songe douloureux se mue insensiblement en souvenir palpable. Il traverse Florence avec d'autant plus de violence qu'il y retrouve la sensation de Véronique, sa présence lascive qui lui offre l'oubli de sa propre existence, l'éclosion lente de la passion endormie qui finit par le submerger au-delà du réel, le transportant jusqu'aux rives tumultueuses des soupirs sans paroles.

Florence se laisse aller avec délice à l'imagination de son nouvel amant. Elle qui ne pensait trouver en lui qu'une passade sans lendemain, lui permettant de combler le vide sentimental dont elle a horreur, se réveille enchaînée dans ses bras nouveaux avec délice, songeant malicieusement qu'Aurélien possède non seulement une situation beaucoup plus avantageuse que Paul, mais qu'il semble également capable de satisfaire ses désirs érotiques. Lorsqu'elle le quitte au petit matin, prétextant d'un repas familial qu'elle ne peut malheureusement pas manquer, elle n'est plus aussi sûre d'elle et se demande s'ils ne seront pas amenés à prolonger leur aventure.

La semaine passe sans que ni l'un ni l'autre ne se décide à rappeler. Florence est bien trop occupée à préparer les soldes, moment d'intense activité pendant laquelle elle parcourt l'ensemble des magasins du centre ville pour noter les articles susceptibles de l'intéresser, et n'imagine pas qu'une nuit, fusse-

t-elle aussi torride, puisse bouleverser son quotidien. Quant à Aurélien, cette rencontre a réouvert la blessure qu'il pensait avoir enfouie sous un déluge de notes. Il retrouve la douleur lancinante d'avant son exil, repensant sans cesse au plaisir trouble que lui a procuré la jeune femme, à ses charmes et à son sourire mutin, mais il ne peut s'empêcher de le rapprocher d'un autre souvenir et de l'image tragique de sa fin. Il en arrive presque à regretter son moment de faiblesse, se promettant de ne plus se laisser séduire avec tant de facilité si c'est pour échouer de nouveau sur les rives de la solitude, avec comme unique réconfort la présence de son instrument vibrant entre ses bras. Mais lorsque le samedi suivant, elle le rappelle pour lui proposer de faire du shopping en sa compagnie, il oublie aussitôt sa promesse, son agoraphobie, ainsi que sa répétition avec Morad, pour se précipiter à sa rencontre.

Le centre ville de Sedan est particulièrement bondé pour cette ouverture des soldes. Ils marchent côte à côte, se prenant la main avec hésitation dès qu'ils le peuvent, caresses retenues qui leur paraissent quasiment impudiques au beau milieu de cette foule bigarrée, frôlements fugaces qui s'évanouissent à la rencontre des multiples obstacles humains qui stoppent sans prévenir leur marche pour s'engouffrer dans les espaces bruyants des magasins. Ils marchent ainsi sans s'adresser la parole, Florence ayant suffisamment de difficultés à suivre son compagnon pour prendre le temps de trouver un sujet de conversation qui serait de toute manière bien difficile à poursuivre. Elle s'étonne de la faculté que possède Aurélien à se glisser sans un bruit au travers de cette foule dense. Loin de faire un effort pour y pénétrer, elle semble s'écarter sur son passage pour se refermer aussitôt derrière lui, n'offrant à

Florence que ses cheveux embroussaillés comme point de mire inaccessible, s'éloignant chaque fois qu'elle réussit au prix d'une lutte acharnée à dépasser un groupe de personnes bien décidé à lui bloquer le passage.

Elle imagine l'avoir définitivement perdu lorsqu'elle débouche sur la place Cappel qui semble vide en comparaison des rues étroites qu'elle vient de traverser. De nombreux flâneurs profitent des premières chaleurs de l'été pour se délasser aux terrasses des cafés, en particulier des hommes, qui, en attendant que leurs conjointes reviennent les bras chargés de sacs, observent attentivement les passantes plus ou moins dévêtues qui s'offrent à leurs regards impudiques. Elle retrouve finalement Aurélien en équilibre sur le rebord de la fontaine, fixant attentivement les reflets du bronze dans l'eau.

- Mais qu'est-ce que tu fais ?, lui demande-t-elle en s'accrochant à son bras.
 - Hein, quoi ?, s'exclame Aurélien en sursautant comme s'il sortait d'un long rêve. Non, rien, je pensais simplement.
- Florence attend la suite de la phrase avec impatience, se doutant bien qu'il était en train de penser à quelque chose, mais souhaitant connaître plus précisément l'objet de son absence. Devant le mutisme d'Aurélien, elle ne peut s'empêcher de lui faire part de son énervement.
- Et à quoi donc pensais-tu avec autant de force ? Ce n'est pas vraiment que j'ai envie de savoir ce qui semble te faire tellement plaisir au point de sourire bêtement, mais tu pourrais au moins éviter de m'abandonner en plein milieu de la rue comme une cruche. Si je t'ai proposé de venir faire les soldes avec moi, ce n'est pas pour avoir à courir après

toi sans arrêt. Si ça continue, il ne va plus rien rester d'intéressant dans les magasins !

- Excuse-moi, chérie, je ne voulais pas t'énervier, lui répond-il en murmurant, comme un enfant qui tente de se justifier face à l'incompréhensible colère de ses parents. Je ne suis simplement plus habitué à tant de monde. Tous ces gens, c'est comme s'ils me pressaient de questions, faisant ressurgir mes angoisses.
- De quelles angoisses parles-tu, lui demande Florence, mi-intriguée, mi-agacée ? Tu ne serais pas un peu parano, par hasard ? Ils ne vont pas t'agresser, ils ne te connaissent même pas. Et puis, ils ont beaucoup plus intéressant à faire, n' imagine pas que tu sois le centre du monde.
- Tu as sûrement raison, lui répond Aurélien pour clore la discussion. Retournons nous noyer dans la foule bienveillante pour que tu puisses y trouver ton bonheur.

Florence ne relève pas le côté ironique de ses paroles, bien trop préoccupée à rattraper le temps inutilement perdu. Elle se jette avec avidité dans le flot, emportant avec elle l'ombre d'Aurélien qui tente de garder son calme au sein du tumulte. Elle le tire machinalement derrière elle, l'abandonnant systématiquement à l'entrée des boutiques dans lesquelles elle s'engouffre à la recherche d'une paire de chaussures, d'un paréo pour ses séances de gymnastique ou bien d'une robe moulante pour rehausser son allure dans les soirées disco. Oubliant peu à peu son angoisse, Aurélien la regarde avec envie s'épanouir dans sa recherche.

Ils s'enveloppent l'un dans l'autre, forment une étrange créature à quatre pattes et à deux couples de mains jointes qui

ne se séparent que pour caresser la peau de l'autre, puis se fusionnent de nouveau le temps d'un baiser. Elle remarque avec étonnement la beauté de ses yeux, de fines perles étincelantes sur un bleu gris d'une profondeur abyssale, pendant que lui se plaît à sentir la fatigue langoureuse qui fait ployer ses longs cils dont la clarté lui rappelle la douceur de ses caresses.

- C'était bien, finit-elle par soupirer au beau milieu d'un bâillement. Cela fait longtemps que je n'ai pas joui aussi simplement. Et ne le prend pas mal. Il ne s'agit pas d'une critique, c'est tout le contraire. Paulo aime tellement les artifices, les jeux érotiques que cela en devient lassant. Comme s'il avait peur de se retrouver seul face à son envie. Alors qu'avec toi, c'est tout le contraire. J'ai l'impression que tu ne recherches pas à provoquer la jouissance, que tu laisses libre cours à tes sensations pour qu'elle s'exprime à travers toi. Un peu comme un jeune garçon qui découvrirait avec étonnement que son membre durci est capable de provoquer l'émoi chez une jeune fille de son âge. Mais peut-être es-tu toujours au fond de toi ce gentil petit garçon, bien élevé et légèrement crédule ? Aurélien ne prend pas la peine de la contredire. Pour toute réponse, il sort du lit, ouvre l'immense étui posé contre le mur du fond et s'installe avec précaution sur une chaise face à elle. Florence se demande ce que ses paroles peuvent bien avoir de vexant pour provoquer une telle réaction, mais elle n'ose pas trop lui poser la question, car elle a l'impression d'avoir déjà trop parlé; comme si elle avait détruit, par l'intrusion d'un élément étranger dans ce moment de connivence, le délicat équilibre qui maintenait la fusion de leurs deux corps. Elle le regarde donc s'installer avec tout le sérieux dénué d'humour qui lui est propre et qui l'impressionne bien qu'il lui fasse peur.

Puis l'instrument envahit l'espace de son chant aux couleurs chaudes, déploie ses volutes puissantes qui semblent aromatiser la pièce de saveurs provençales. Elles lui font prendre conscience du mélange de ses propres fragrances musquées et de celles de son amant, lourds parfums qui se marient naturellement à cette musique voluptueuse. Elle le regarde avec insistance, légèrement mal à l'aise de la profondeur de son mutisme, mais aussitôt rassurée par le discours qui émane du bois verni. Elle comprend que la symbiose se nourrit parfois de sensations silencieuses qu'un souffle d'air peut irrémédiablement briser. Et, sans le vouloir, elle se met à pleurer son amour naissant.

Aurélien se retrouve sans voix face à cet aveu de fragilité. Il délaisse son archet pour se rapprocher de la jeune femme, n'osant pas opposer aux tremblements des frêles épaules le poids de sa maladresse. Il se contente de lui relever la mèche qui lui cache les joues rosissantes, incapable de trouver les mots qui pourraient lui rendre un peu de l'allégresse qu'il a malencontreusement fait fondre sous l'effet de son austérité.

Heureusement pour lui intervient Morad, qui entre, comme à son habitude, sans attendre l'autorisation de faire irruption dans la pièce. Il sent rapidement à l'atmosphère moite que, cette fois-ci, il aurait mieux fait de ne pas se montrer trop impatient. Mais loin de se rattraper en s'excusant du dérangement, il choisit d'en rajouter pour provoquer l'inévitable.

- Bon, apparemment, j'arrive légèrement en retard. Vous ne m'en voudrez pas trop j'espère ? Le principal est que vous ayez réussi à trouver l'inspiration. Et ne me rétorquez pas que j'aurai pu me douter que la situation ne se prêtait guère à ma présence,

car, ayant entendu les émois du violoncelle au lieu de vos soupirs, je ne pouvais pas me douter que vous fussiez dans le plus simple appareil. Vous avouerez qu'il n'est pas habituel d'user de tels artifices pour faire apparaître Éros.

Oubliant la raison de sa tristesse, Florence se met à rire de bon cœur du trait d'esprit de l'adolescent.

- Tu verras plus tard. Toi aussi tu utiliseras des tas d'artifices, comme tu les nommes. Mais fais attention de bien les choisir pour qu'ils conviennent à tes futures conquêtes.

- Si j'en crois l'atmosphère qui règne dans cette pièce, ainsi que la sensualité qui émane de votre posture, la musique me semble un admirable stratagème.

- Quel flatteur ! Je suis certain que tu feras un amant incroyable, lui répond Florence en se levant.

Se faisant, elle laisse glisser sur ses jambes la couette qui recouvrait jusqu'alors sa nudité nacrée. Elle passe devant Morad sans se soucier de ce que peut provoquer chez un garçon de cet âge une telle attitude. Lorsqu'il se rend compte de la réalité de cette vision onirique, il perd toute son espièglerie naturelle et détourne son regard de la scène au moment où elle se rhabille avec nonchalance. Ne sachant trop s'il doit rester dans l'appartement ou bien les laisser retrouver un brin de décence, il se tourne vers Aurélien avec un air interrogateur.

Loin de comprendre la profondeur de la détresse de son jeune ami, ce dernier se libère de la tension accumulée dans ses membres en explosant de rire. Il trouve comique le fait que Morad soit atteint de mutisme à la vue d'un corps féminin, lui qui est d'habitude tellement à l'aise qu'il pousse le discours aux limites de l'effronterie.

- Bon, eh bien, puisque cela a l'air de tant vous amuser, je ne vois pas pourquoi je me formaliserai de votre nonchalance, déclare Morad d'un air renfrogné. Je tenais simplement à vous signaler que mon irruption n'était nullement liée à l'intérêt que je porte à vos morphologies, mais à une invitation que mon père m'a chargé de vous porter. Malgré les larmes qui brouillaient une fois de plus sa vue après ses libations matinales, il vous a aperçus rentrer et se proposait donc de vous inviter à dîner. Il ne m'a pas dit si cette invitation était purement amicale ou si elle reflétait une tentative quelconque de vous demander un service. Quoi qu'il en soit, quelle réponse dois-je lui transmettre ?, leur lance-t-il en se dirigeant vers le pas de la porte.

- Ne le prends pas comme cela, lui répond Florence en le rattrapant par le bras. Tu sais, je ne pensais pas te mettre mal à l'aise. Je ne suis pas pudique et ne pense pas que certains peuvent l'être. J'espère que tu ne m'en veux pas trop.

- Mais non, là n'est pas le problème, lui répond Morad en se retournant. Il ne s'agit pas réellement de pudeur de ma part, mais d'une nécessité de ne pas donner prise aux songes. Tu es réellement très belle. Que penserais-tu de moi si je me mettais à nourrir des fantasmes à ton encontre ? Mais n'en parlons plus, maintenant que tes habits recouvrent tes charmes. Puis-je annoncer à père votre venue ?

- Oui, oui, vas-y lui répond Florence sans consulter Aurélien. Je serai très heureuse de faire sa connaissance.

- Peut-être te réjouiras-tu plus faiblement lorsque ce sera fait, déclare Morad en se lançant dans l'escalier.

L'atmosphère est gorgée du parfum écoeurant caractéristique des bâtonnets d'encens bon marché, auquel se mêlent les résidus d'un narguilé posé dans un coin de la pièce. Florence ne peut s'empêcher de tousser en saluant M. Boukidour, habillé d'un ample burnous fait d'une toile grossière. Il congratule ses deux invités et félicite Aurélien d'avoir trouvé une si belle femme. Puis, il tente de rassembler les chaises autour de la table de façon à ce qu'ils puissent s'y asseoir, mais à chaque tentative de déplacement, il se retrouve déséquilibré par le poids de son habit et ne réussit à maîtriser sa marche que par de fréquents appuis, ce qui a pour effet de le faire râler sur la méchanceté de l'univers.

- Céline !, se met-il à hurler. Mais qu'est-ce qu'elle peut bien encore fabriquer ? Sûrement encore en train de se pomponner pendant que son vieux père se tue à la tâche.

Céline fait irruption dans la pièce avec un vieux fer à repasser à semelle chauffante. A la vue d'Aurélien et Florence, elle tente de bredouiller quelques excuses concernant son accoutrement, puis range avec dextérité les chaises autour de la table avant de s'en aller comme elle est apparue, sans autre bruit que le léger flottement de sa robe contre le montant de la porte.

Florence et Aurélien se regardent d'un air entendu et prennent place autour de la table, comme leur indique M. Boukidour. En son centre trône une statuette multicolore d'un éléphant à apparence humaine qui semble les saluer de sa trompe fièrement dressée. Son regard exprime une certaine douceur malicieuse qui rassure les deux invités.

- Qu'est-ce que c'est ?, demande Florence à M. Boukidour en la désignant du doigt.

- Il s'agit du dieu protecteur du foyer, Ganesh, Seigneur des Obstacles, qui veille sur le troupeau, tout en nous éloignant des multiples erreurs qui nous guettent. Remarquez d'ailleurs le lasso qu'il tient dans sa main, ultime rempart pour nous préserver de la méchanceté des petits génies qui rôdent autour de nous !

Florence commence à comprendre ce qu'a voulu lui dire Morad concernant son père. Mais loin de s'en effrayer, elle trouve ces bizarreries attachantes. Quant à Aurélien, il est plutôt intrigué par la différence entre l'atmosphère orientale ostentatoire qui règne dans la pièce et l'aspect extrêmement pieux qu'il a observé pendant sa précédente visite. Il ne peut s'empêcher de le faire remarquer à son hôte pendant que Céline et Morad disposent les couverts.

- Excusez ma curiosité, mais n'y avait-il pas précédemment une Madone à la place de Ganesh sur la table ? Vous êtes-vous converti à l'hindouisme ?

- Je vous pardonne votre erreur, qui est bien naturelle chez l'occidental qui pense que l'on peut se défaire de son histoire à tout moment, mais je tiens tout de même à vous avertir qu'il est totalement impossible à un être humain, serait-il aussi brillant que vous, de se convertir à l'hindouisme. On naît hindou comme on naît juif, sans s'en rendre compte. Quant à cette souillon que vous évoquez, je ne veux plus en entendre parler. Elle m'a trop déçu. J'ai accepté beaucoup de choses, jeûnant plusieurs mois d'affilés, me flagellant à la moindre occasion, sans compter les torrents de larmes provoqués par le mépris de mes congénères face à cette croyance qu'ils étaient incapables de comprendre, mais je n'ai pas pu accepter la bêtise à l'état brut. Puisque le pape a réintroduit dans la sainte chapelle des

racistes invétérés, je me suis vu dans l'obligation de renoncer au culte chrétien. Cette statuette n'est pas la nouvelle divinité que je vénère, mais une image permettant de donner corps à mes aspirations philosophiques.

Morad et Céline ayant profité de la longue explication alambiquée de leur père pour servir le bouillon de légumes, ils se mettent à manger de bon cœur.

- Vous avez donc profité de cette belle journée pour vous promener. Je me demande bien comment vous avez pu faire pour vous rendre à l'extérieur par une telle chaleur. Mais sans doute avez-vous été chercher la fraîcheur en forêt ?

- Cela aurait été une excellente idée, lui répond Florence en riant, mais Aurélien semble préférer les insulations. En tout cas, ce bouillon est absolument succulent.

- C'est vrai, il vous plaît ?, ne peut s'empêcher de questionner Céline, son visage pâle s'éclairant sous l'effet du compliment. Père ne cesse de me répéter que je ne ferai jamais un bon mariage à cause de mes lacunes culinaires.

- S'il fallait que toutes les femmes cuisinent aussi bien pour pouvoir se marier, je comprends mieux pourquoi il n'est plus en vogue, lui répond Florence. Et puis, tu sembles encore bien jeune pour ça. Tu ne voudrais pas d'abord faire des études ? Tu sais, moi, je regrette d'avoir été aussi feignante lorsque j'avais ton âge. Je suis certaine qu'avec un peu de courage, j'aurai pu éviter de rester dans ce bled paumé.

- Bled n'est peut-être pas le terme approprié, souligne malicieusement Morad. Bien que les autochtones sedanais possèdent le charme propre aux populations crédules qui n'ont comme seul accès à la culture qu'un poste de télévision et les quelques rares représentations offertes par le théâtre populaire

local, ils ont rarement le teint buriné par le soleil. Nous ne sommes que des exceptions.

- O sainte mère, qu'ai-je fait pour engendrer pareille engeance ?, déclare M. Boukidour en joignant ses mains au ciel, oubliant son serment de ne plus faire appel aux symboles chrétiens. Morad, cesse de te montrer insolent vis-à-vis de nos invités ! Va chercher la suite au lieu d'ânonner des stupidités ! Puis, se tournant vers Florence, il reprend son air obséquieux.

- Quant à votre question à propos de l'avenir de Céline, ne vous inquiétez pas, elle fera de brillantes études, sera portée aux nues par ses professeurs de l'Ecole Normale. De toute manière, il devient beaucoup trop difficile de trouver un bon parti à notre époque, surtout dans notre situation misérable. En l'absence de dot, elle ne devra compter que sur ses prouesses intellectuelles. Mais je ne me fais pas de soucis, car, contrairement à son vaurien de frère qui ne se sert de ses facultés que pour humilier son entourage, elle tient de son père. Morad réapparaît les bras chargés d'un lourd plat en terre sur lequel se trouve un poisson alangu. Devant l'air impressionné de ses convives, M. Boukidour leur annonce avec grandiloquence son exploit matinal.

- Eh oui, pendant que d'autres dormaient encore du sommeil du juste, n'écoutez que mon courage et un léger pressentiment, je me suis rendu de bon matin au bord de la rivière. Je n'avais nullement l'intention de pêcher, désirant simplement offrir à mes idées sombres le réconfort des premiers rayons de l'aube se reflétant dans les flots. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'aperçus cette superbe prise encore ensommeillée, cachée dans les roseaux de la rive. Sachant qu'une telle occasion ne se

représenterait pas, je l'ai saisi à deux mains, alliant précision et vitesse pour qu'elle ne puisse pas s'échapper.

- Je ne savais pas que la Meuse abritait des saumons ?, lui répond Morad sans prendre la peine de dissimuler l'ironie contenue dans ses paroles.

- Et c'est bien là l'aspect le plus étrange de la chose, déclare M. Boukidour sans se départir de son assurance. Que venait donc faire ce saumon si loin ? Avait-il traversé tout le Benelux dans le seul but de se reproduire dans notre beau pays ? Le mystère reste entier, mais bien réel. Voici pourquoi je vous demanderai de savourer comme il se doit ce don du ciel. Nous n'aurons sans doute jamais l'occasion de retrouver son goût unique, si ce n'est au travers de nos souvenirs émus.

L'émotion provoquée par ses propres mots arrache à M. Boukidour une larme qu'il arbore fièrement devant ses convives, afin qu'ils puissent vérifier par sa présence la véracité de ses propos. Personne ne se risque à le contredire, ayant à la fois peur de sa réaction, mais aussi par respect pour cet effort théâtral de vouloir revêtir cette simple réalité d'une apparence mystique. Même Morad fait disparaître son sourire plein de sous-entendus pour laisser la place à un air admiratif. Il n'arrive à le dissimuler aux yeux de son père qu'en s'affairant au service du saumon légendaire.

Jugeant le moment propice et ne souhaitant pas que le silence s'appesantisse à en devenir gênant, M. Boukidour se décide à aborder la principale raison de la venue de Florence et Aurélien.

- Chers amis, puisque nous sommes réunis tous ensemble, permettez moi de vous avouer que mon invitation n'avait pas

pour unique objet de faire connaissance avec cette sublime jeune femme, qui fait rayonner de bonheur notre cher voisin. Aurélien, vous souvenez-vous de mon immense projet ?

Ne saisissant pas bien ce que peut bien désigner cette emphase, Aurélien se voit contraint d'avouer sa perte de mémoire.

- Mais si, vous savez bien, ce pourquoi j'avais été obligé de recourir à votre aimable générosité. Ce lieu de vie et d'amitié que je désirais bâtir de mes propres mains.

- Ah oui, ça y est, je m'en souviens. Vous vouliez reprendre un bar, lui dit Aurélien.

- Un bar ? Non, ce n'était pas tout à fait cela. Le concept est bien plus novateur, possède une dimension culturelle bien plus importante. Mais je vous pardonne votre raccourci. Et bien, figurez-vous que malgré mes nombreuses démarches et un business plan absolument prometteur, les banques m'ont toutes envoyé une fin de non recevoir. Elles qui investissent sans réfléchir dans toutes ces escroqueries technologiques qui sombrent les unes après les autres dans la faillite, elles n'ont même pas daigné se pencher sur mon dossier. Voici ce dont je souhaitais vous entretenir aujourd'hui.

- Je comprends votre désarroi, lui répond prudemment Aurélien, sentant confusément qu'il s'aventure sur un terrain dangereux, mais je ne vois pas trop ce que je pourrais faire pour vous. Mes propres ressources ne me permettent pas de vous aider dans ce projet et je ne pense pas que les banques m'écouteront davantage que vous. Je vous ai offert une contribution, certes maigre, mais craint de ne pas pouvoir faire davantage.

- Détrompez-vous, lui répond M. Boukidour. Vous pouvez plus, bien plus que cela.

Aurélien commence à se demander s'ils ont eu une bonne idée d'accepter son invitation. Il échange un regard avec Florence, qui comprend immédiatement son désarroi. Elle le rassure silencieusement par un sourire et glisse sa main dans la sienne. La pression de ses doigts contre sa paume lui redonne le courage d'affronter les terribles gaudrioles de son hôte.

- Mais rassurez-vous, reprend M. Boukidour qui pressent que la partie s'annonce difficile. Je ne vous veux aucun mal et n'ai nullement l'intention de profiter de votre légendaire bonté. Vous pouvez m'offrir une aide précieuse dans cette délicate entreprise, mais non au prix de vos biens, de votre sang ou de vos amours, tout au plus de quelques gouttelettes de sueur. Vous me semblez douter de la sincérité de mon propos, et ceci m'est suffisamment pénible pour renoncer à ma demande, si légère soit-elle pour vos puissantes épaules. Non, ne dites rien, je comprends que je me suis trompé en vous prenant pour mon ami, en partageant avec vous ce poisson miraculeux. Vous doutez ? Ah, cruelle désillusion ! Si je pouvais encore faire appel à vous, Seigneur, je n'hésiterai pas à remettre entre vos mains ces maigres os qui n'ont plus de raison d'être, puisque mes plus proches compagnons me trahissent au moment crucial. Suprême solitude du mont des oliviers, comme je te comprends !

Après avoir bredouillé les dernières paroles comme un forcené, il décide d'abattre sa dernière carte. Il sait bien qu'il est incapable de poursuivre sa tirade, ayant atteint le paroxysme de la rage rendue absurde par l'amalgame de termes grandiloquents. Pour donner davantage de force à sa tirade, il se lève de sa chaise et offre au ciel son point rageur. Oubliant ses craintes, Aurélien tente de le faire renoncer aux dernières

extrémités dont il le croit capable. Il lutte contre ses préventions naturelles vis-à-vis du contact physique et se lève à son tour, le maintenant par les épaules de sorte qu'il ne puisse laisser libre cours à ses brusqueries.

- Je crois que vous m'avez mal compris, lui dit-il avec calme, comme s'il s'agissait d'apaiser un enfant prit d'une grosse colère. Je ne vous refuse rien, mais je crains de ne pas vous être utile dans votre projet.

- Vous ne dites pas cela pour me faire plaisir ?, lui demande M. Boukidour en passant de la colère à l'espoir, puis rapidement à la gaieté, avant de reprendre finalement son sérieux. Dans ce cas, j'accepte vos excuses, car un tel aveu d'impuissance prouve votre délicatesse. Mais je vous assure que ce que je vous demande n'est nullement insurmontable.

- Mais qu'est-ce que tu veux exactement, papa ?, finit par lui demander Morad, qui a lutté à grand peine contre son énervement grandissant jusqu'à ne plus pouvoir le contenir. Au lieu de t'épandre aussi généreusement, tu ferais mieux d'en venir au fait.

- Ce garçon a parfois des éclairs de lucidité. Voici donc l'objet de tant de malentendus : j'ai entendu dire que vous étiez relativement proche de la famille de Staël. Pourriez-vous intercéder auprès d'eux pour que je puisse leur exposer mon projet ?

Ces paroles provoquent l'étonnement chez les quatre auditeurs qui l'expriment de diverses manières. Céline, sentant confusément que le pire est à venir, se presse de débarrasser la table de tous les objets qui pourraient en subir les conséquences, pendant que Florence, qui trouve la situation de plus en plus étonnante, ne cache plus sa gaieté, prise d'un fou

rire qu'elle a la plus grande peine à maîtriser. Aurélien reste fidèle à son habitude, transformant un silence peiné en un mutisme interloqué. Seul Morad est réellement en colère et ne peut s'empêcher de le faire sentir à son père.

- La famille de Staël ?, répète-t-il à plusieurs reprises. Mais, que veux-tu que cela leur fasse que tu veuilles reprendre à ton compte un bar pour ne plus avoir à payer tes excès ? Penses-tu qu'ils soient suffisamment idiots pour ne pas voir que ton soi-disant projet n'est qu'une pitrerie de plus ? Obtenir un entretien ne te permettrait que de te ridiculiser à leurs yeux et toute ta famille avec. Crois-tu que je sois fier d'un père bafouillant bien plus qu'il ne s'exprime ?

Devant cette sortie, M. Boukidour ne réussit qu'à bredouiller quelques phrases d'étonnement. Pour une fois, il sent la situation lui échapper. Il ne sait pas comment lutter contre la fureur de son fils, qui lui paraît certes excessive, mais se nourrit de toutes les petites humiliations dont il se sent coupable.

Malheureusement pour lui, Morad ne se contente pas de ce mutisme inhabituel. L'amitié qu'il a liée avec Mme de Staël lui est trop précieuse pour qu'il puisse la laisser à la merci des inepties paternelles. Si jamais il venait à se présenter à eux, lui-même n'aurait plus le courage de faire perdurer ses visites hebdomadaires. Mais, il sait pertinemment qu'aucun de ses arguments ne pourra faire fléchir l'entêtement de son père, et que, même s'il arrive à lui arracher la promesse qu'il ne mettra jamais à exécution son projet, il le verra un jour faire irruption, imbibé de vin, dans le spacieux salon des de Staël, bafouillant de plates excuses concernant son fils, avant d'en venir au rachat d'un vieux bouge situé à la limite des remparts. N'ayant pas le

courage de lutter, il se lève de table et sans saluer Aurélien et Florence, quitte l'appartement en claquant la porte.

La fin du repas se déroule dans un silence gêné entrecoupé de quelques tentatives de Florence et de Monsieur Boukidour pour maintenir un semblant de conversation. Mais l'absence de Morad se fait immédiatement sentir, Aurélien et Céline se cloisonnant dans une attente silencieuse à la vue du soir tombant sur les remparts de Sedan.

Florence prend rapidement l'habitude de se rendre dans l'appartement d'Aurélien, tout d'abord sous prétexte de lui apporter un CD ou d'y avoir oublié un sous-vêtement, puis, ayant remarqué que Morad ne prend pas la peine de justifier ses intrusions, elle décide de calquer son attitude sur celui-ci. Elle observe attentivement Aurélien pour comprendre la manière dont il perçoit leur nouvelle relation, mais elle en arrive rapidement à la conclusion qu'il ne semble pas faire attention aux changements de rythme de son quotidien.

En effet, Aurélien ne perçoit les modifications dans sa vie sentimentale qu'au travers de ses réveils, lorsque le fantôme de Véronique le quitte avec mépris, le laissant seul en compagnie de sa prétendue mélancolie atavique, et que, dans les brumes des premiers instants, il retrouve Florence paisiblement endormie, ses fragiles épaules dépassant légèrement des draps à chacune des ondulations provoquées par sa respiration. Il doit alors faire preuve de sang-froid pour calmer sa fureur et se souvenir que la jeune femme qui lui tourne le dos n'est en rien responsable de l'antique douleur qui diffuse encore son amertume dans son esprit. Mais ses sombres pensées s'évanouissent rapidement avec l'arrivée des premières lueurs de l'aube qui redonnent aux choses leur aspect futile.

Il lui arrive parfois d'accélérer l'évanouissement des songes en jouant de son violoncelle, comme un appel à la vie qui transpire dans la chaleur de ces premiers jours d'été. Il choisit alors invariablement la litanie de Schubert, lente complainte apaisante qui se fond sans peine dans le sommeil de Florence. Un appel délicat à la vie, qu'il dédie invariablement aux premières réverbérations du soleil contre les remparts, peu de

temps avant que le ciel ne s'empourpre véritablement, comme un instant suspendu aux multiples interrogations musicales qui se chevauchent subtilement tout au long du morceau.

Ce matin-là, Florence s'éveille dès les premiers bruissements d'Aurélien qui s'écarte délicatement pour saisir son instrument poser depuis la veille contre la table, au milieu de leurs habits éparpillés qu'ils n'ont pas pris la peine de ranger dans leur hâte à se coller l'un à l'autre. Elle ressent dès la première note, ce sol étiré surgit des profondeurs d'une forêt enchantée, l'immense faiblesse des sentiments qui la lie à son amant, penché sur son instrument comme en prière. Elle est intriguée par cette sensation étrange, l'impression d'être emportée par la musique loin des mots, au-delà du descriptible, sans pouvoir lutter contre le flot des émotions qui soulèvent bien malgré elle sa poitrine à la recherche d'un air plus frais, plus pur.

Après la première apparition du thème, le sol revient avec encore davantage de force, se multipliant sans arrogance pour dévoiler la diversité des sentiments au travers des variations du timbre du violoncelle, puis, conscient de ne pouvoir achever son œuvre solitaire, laisse à la tonique le soin de dévoiler une à une les teintes du jour naissant. Florence songe à la beauté de ce chant diaphane, une caresse si douce et si légère qu'elle en devient poignante.

Puis le sol la fait de nouveau sursauter, plus grave et plus profond d'une octave. Les nuances de l'aube laissent transparaître de nouvelles teintes, des nuances de rouge plus appuyées dont les reflets contre la pierre laissent entrevoir quelques touches mélancoliques. Florence, renonçant à

comprendre ce qui la bouleverse tant, laisse la litanie s'insinuer dans les profondeurs de son âme.

Elle ne perçoit plus aucune interrogation dans la dernière apparition du thème, tous les doutes se sont évanouis pour laisser place au calme bienheureux. Elle la reçoit avec reconnaissance, savoure avec une infinie tendresse cette ode à leur amour, délaissant toutes ses interrogations concernant le bien-fondé de leur relation, pour partager simplement le bonheur d'assister à l'éveil des sens.

- Ce morceau est magnifique, lui déclare-t-elle en l'enlaçant avec précaution une fois le morceau achevé.
- Aurélien sursaute au son de sa voix, comme s'il s'éveillait d'une profonde léthargie qui lui aurait fait perdre toute conscience du monde extérieur. Il se retourne vers elle avec un air peiné, hésitant sur les mots à utiliser pour se faire pardonner de l'avoir dérangée dans son sommeil.
- Excuse-moi, je ne pensais pas te réveiller.
 - Mais pourquoi t'excuses-tu comme un gamin qui aurait fait une bêtise ?, lui répond Florence en riant. J'ai vraiment trouvé ça génial. C'est tellement frais ! C'est la première fois que je ressens quelque chose comme ça, simplement en écoutant de la musique.
 - Ah bon, cela t'a plu ?, ne peut s'empêcher de lui demander Aurélien, à la fois étonné et gêné par l'enthousiasme qu'elle met à l'embrasser.
 - Mais oui, grand bêta. C'était tellement fort que j'en avais des frissons. On peut dire que tu sais parler aux femmes, lui répond Florence sans s'arrêter de lui mordiller l'oreille. Enfin parler, je me comprends. Avec ton instrument, parce

que pour ce qui est de les embobiner avec tes discours, il me semble que tu as encore des progrès à faire. Mais, à vrai dire, c'est peut-être mieux comme ça. Au moins, je suis sûre que tu n'iras pas faire du gringue à toutes les jolies femmes que tu croiseras dans la rue.

Bien qu'ils se soient levés aux aurores, la matinée passe sans qu'ils s'en aperçoivent. Aurélien, heureux de l'aveu de Florence, la laisse se reposer, nue entre les draps froissés, et profite des derniers instants de fraîcheur pour se libérer de la nervosité qui s'accumule dans ses veines. Porté par un optimisme inhabituel, il rejoint les berges de la Meuse en petite foulée, ignorant les passants qui s'écartent à contrecœur de son chemin. Arrivé au sud de l'île artificielle que forme le bras du fleuve avec son canal de dérivation, il bifurque à gauche pour s'enfoncer dans les méandres des pavillons. Il est heureux de sentir les gravillons crisser sous ses pas, matérialisant par sa rythmique monotone l'élan qui le porte, ce déroulement régulier de ses longues jambes qui pourraient donner l'illusion d'un entraînement poussé s'il n'était suivi de la longue traîne sifflante s'échappant de ses poumons douloureux.

Concentré sur son effort, il s'allège des questions qui tourbillonnent dans son esprit depuis le lever du jour. Il ne sait pas si elles proviennent de la présence de Florence à ses côtés pendant cette longue traversée du sommeil, ou s'il s'agit d'un simple manque de solitude, mais il se sent de plus en plus mal à l'aise en voyant son amante ranger ses affaires, repasser ses chemises ou fouiner dans ses placards à la recherche d'ingrédients de cuisine, comme si elle s'appropriait un territoire qui n'était pas le sien, mais celui d'une attente, d'une

absente qu'il recouvre avec précaution de strates de mystères et de poussières pour qu'elle ne puisse pas ressurgir au moindre souvenir.

Mais il oublie peu à peu la raison de sa course absurde, pour ne plus laisser place qu'au défilement des mirages dans la chaleur suffocante, humide des miasmes de la rivière verdoyante. Seule reste l'idée d'une femme, de la femme, étrangère à son corps jusque dans les mouvements les plus vivaces, sapide dans la conquête de sa proie, puis brusquement haineuse, rancœur brutale au moment le plus inattendu, lorsque la satiété immobilise son amant dans la plus pitoyable des positions, pour le faire irrémédiablement s'abaisser devant elle jusqu'à en devenir mesquin, pleutre, pitre sans orgueil se repaissant de la moindre présence, fut-elle destructrice. Florence, Véronique, peu lui importe son nom dans sa solitude.

Revenu à son point de départ, Aurélien s'arrête quelques instants au bas de l'immeuble pour reprendre ses esprits. Il se rend compte que ses obsessions ne sont que des délires dus à la peine que lui a procuré sa rupture avec Véronique. Il doit lutter contre ce fantôme, ne pas lui permettre de gâcher sa vie au point de ne plus se sentir à l'aise dans les bras d'une autre femme, surtout lorsqu'elle est bien plus jolie. Fait rare, cette pensée le fait sourire sans qu'aucun plissement ironique ne déforme les bordures de ses lèvres.

- Eh bien, tu as l'air bien gai, lui lance Florence lorsqu'il entre dans son appartement. Tu as rencontré une belle nana ?, lui demande-t-elle de manière faussement anodine.

Voyant qu'Aurélien ne prend même pas la peine de répondre et se rend directement dans la salle de bains, elle lui rappelle la promesse qu'ils ont faite à leurs amis.

- Dépêche-toi, nous devons aller jouer au Trivial chez les de Staël. Tu ne vas pas me dire que tu as encore oublié !
- Non, non, lui répond Aurélien évasif, si vraiment tu y tiens.
- On dirait que ça te fait drôlement plaisir, lui rétorque Florence. Elle devait être vraiment agréable pour que tu ne penses déjà plus qu'à elle.
- Agréable ?, reprend Aurélien étonné. Malgré les quelques jours de chaleur, le lac est suffisamment profond pour qu'elle ne se réchauffe pas aussi rapidement.
- Bon, puisque tu as décidé de faire l'idiot, je renonce, lui répond Florence avec hargne.

Aurélien, ne prenant pas la peine de comprendre ce qui rend Florence de si mauvaise humeur alors qu'elle semblait radieuse quelques instants plus tôt, reste sur cette incompréhension jusqu'à leur départ pour la maison des de Staël. Ils la rejoignent en compagnie de Morad, encore plus dynamique qu'à son habitude, car il vient de recevoir la lettre de confirmation de son affectation dans l'un des plus prestigieux lycées du quartier latin dès la rentrée suivante.

Sedan paraît étonnamment fragile du haut de la terrasse des De Staël. Les dernières brumes matinales se sont évanouies, laissant la place à une chaleur lourde et pesante qui enveloppe Sedan d'une sorte de voile blanc passé, chape de lin sous laquelle les remparts semblent tanguer joyeusement sous l'effet de l'ivresse provoquée par la Meuse verte, liquide brûlant qui s'écoule dans la plaine jusqu'aux confins du styx.

Mme de Staël et Sophie se trouvent déjà en compagnie de Will, tranquillement affalé dans un transat à fumer un joint en même temps qu'il leur fait la conversation, les informant des dernières nouveautés musicales, ainsi que des quelques compositions qu'il travaille en ce moment. Si Mme de Staël semble écouter avec sérieux le jeune homme en cherchant à comprendre les multiples subtilités entre les différents courants musicaux modernes, Sophie est déjà totalement subjuguée par son aisance, la désinvolture soignée avec laquelle il s'exprime sans jamais paraître cavalier. Mais elle se prépare mentalement à accueillir la rivale dont elle a déjà entendu tant de bien, son existence lui faisant apparaître la conquête d'Aurélien comme un défi encore plus enthousiasmant, surtout si elle doit passer par l'humiliation d'une jeune femme dont elle ne pourra jamais égaler la beauté. Et si vraiment sa cabale ne fonctionne pas, elle pourra toujours se rabattre sur ce nouvel ami qui ne semble pas insensible à ses charmes.

- Salute tutti, lance Morad à la cantonade à son arrivée.
- Hi compadre, lui répond Will en lui serrant la main.
- Félicitation pour ton admission à Louis-Le-Grand, lui déclare Mme de Staël après lui avoir fait la bise. Tu dois être fier d'avoir réussi à intégrer ce prestigieux lycée. Cette chance n'est pas offerte à tout le monde.
- Je sais, mais je ne peux pas m'empêcher de ressentir une certaine tristesse à l'idée de m'exiler ainsi, loin de vous et de cette ville à laquelle je m'aperçois m'être attaché malgré son absence de caractère. Mais peut-être n'est-ce là qu'un bref passage mélancolique dû à la fin de mon enfance pour entrer de plein pied dans le tumulte de l'adolescence. Et puis, j'ose espérer que tu viendras me rendre visite. Mais

j'y pense, je ne t'avais pas transmis cette nouvelle, ne l'ayant moi-même reçu que ce matin par courrier. Comment se fait-il que tu en sois déjà informée ?

- Chacun ses petits secrets, lui répond énigmatique Mme de Staël. Mais nous allons voir si ta culture générale est suffisante pour briller dans les salons parisiens.

Après avoir dit ses mots, elle disparaît brièvement par la porte vitrée pour demander à sa domestique d'apporter des rafraîchissements, et en revient avec le jeu tant attendu.

- Bon, on va pouvoir checker si vous vous cachez dans les musées, déclare Will à Aurélien en se frottant les mains malicieusement. Car, ça devient chaud de vous trouver depuis quelques temps.
- Il faut dire que tu nous as beaucoup cherchés, lui répond Aurélien en haussant les sourcils.
- Ok, c'est vrai que je suis pas mal occupé en ce moment. C'est ça la dure vie d'artiste !

Après ces quelques joutes verbales davantage destinées à montrer qu'il se préoccupe de ses amis qu'il ne voit plus qu'à intervalles irréguliers qu'à véritablement les blesser, la partie débute par la formation des équipes. Sophie de Staël profite de l'union de Morad et de sa mère pour se rapprocher stratégiquement de Will, allant jusqu'à lui effleurer malencontreusement la cuisse.

Quant à Florence, elle est toute excitée à l'idée du jeu, ne pouvant s'empêcher de prendre au sérieux les premières questions. Lorsqu'elle connaît la réponse, elle se tortille sur sa chaise, prête à la fournir à la moindre défaillance de l'équipe adverse, râlant sur l'injustice du sort lorsqu'elle-même se

retrouve en difficulté, s'agaçant sur le manque d'intérêt que semble porter Aurélien à la chose au point d'en oublier de répondre.

Sophie ne manque pas une occasion de souligner cet entrain juvénile qui lui paraît suffisamment excessif pour en devenir ridicule. Sans que les autres ne s'en aperçoivent, elle choisit soigneusement les questions qu'elle pose à Florence pour l'agacer davantage, espérant secrètement qu'elle ne pourra pas résister à la tentation de la prendre à partie.

- Quelle princesse allemande ordonna le meurtre de son mari après l'avoir détrôné ?, demande Sophie au couple étroitement lié. Ah, trop facile !, s'exclame-t-elle après avoir regardé la réponse au dos de la carte.
- Pourquoi est-ce que ce sont toujours les autres qui tombent sur ce type de question ?, ne peut s'empêcher de soupirer Morad à destination de Mme de Staël.
- Tu trouves cela vraiment facile ?, lui demande Florence qui ne voit vraiment pas quelle femme peut avoir été suffisamment cruelle pour agir ainsi. La seule princesse allemande qui lui vient à l'esprit est Sissi l'Impératrice et elle ne la voit vraiment pas capable d'une telle atrocité. Elle ne se souvient que d'un meurtre dans le film, et c'est celui de cette malheureuse par un anarchiste imbécile.
- Non, vraiment, je ne vois pas, et toi chéri ?
- Non, à part toi, peut-être, mais tu n'es pas allemande et je n'ai pas de trône à t'offrir, lui répond Aurélien en la regardant dans les yeux.
- Tu es vraiment trop bête, lui dit Florence, heureuse et confuse à la fois de cette déclaration. Elle se retourne aussitôt

vers Sophie et pour détourner l'attention de leur mièvrerie, elle se décide à lui répondre la seule idée qui lui passe par la tête.

- Sissi ? Elle est bien bonne celle-là, Sissi... Et pourquoi pas Marie-Antoinette tant que tu y es ! Mais c'est Catherine II de Russie, bien sûr. Qu'elle est bête celle-là !, ne peut s'empêcher de s'exclamer Sophie.

- Voyons Sophie, ce n'est pas une manière de se conduire envers nos invités. Si tu ne veux pas participer, personne ne t'y oblige !, la reprend Mme de Staël furieuse.

Les autres participants, cherchant à éviter le conflit entre la mère et la fille, lui assurent que son intention n'était pas mauvaise et qu'eux-mêmes ont pris sa réflexion comme une blague. Pour donner davantage de véracité à son propos, Will n'hésite pas à traiter Florence de cruche, ce qui lui vaut en retour le surnom de bouffon en culotte courte, soulignant le ridicule de son bermuda jaune sur lequel sont imprimées des feuilles de cannabis.

- Puisque tu le prends comme ça, on va voir ce qu'on va voir. En disant ces mots, Will jette les dés d'un geste sec et déplace son pion sur une case marron.

- Bon Sophie, cette fois-ci, finit la rigolade. Il faut absolument qu'on le gagne ce calendos. C'est que je commence à avoir la dalle, moi. Je ne me suis pas levé à 14 heures comme certain, j'ai taffé ce matin, moi.

- Pour une fois que ça t'arrive, tu ne vas pas te plaindre ?, lui répond aussi sec Florence.

- Eh bien, l'heure de vérité est arrivée, dit Mme de Staël en brandissant la carte devant elle en prenant soin de cacher la face

arrière de sa main. Quel célèbre compositeur hongrois est considéré comme le plus grand pianiste de tous les temps ?

Will et Sophie se regardent en haussant les sourcils, ni l'un, ni l'autre n'ayant une culture musicale suffisamment poussée dans le style classique.

- Non, c'est vraiment injuste. Alors que nous n'obtenons que des questions totalement surannées, il est incroyable que vous ayez toujours la chance de tomber sur des incontournables, s'offusque Morad qui a du mal à se contenir.

- Pour une fois, je suis d'accord avec Morad, souligne malicieusement Florence qui ne peut s'empêcher de se venger de la précédente remarque de Sophie. Même moi je le sais, c'est pour vous dire.

- Chut, leur dit Aurélien en plaçant un doigt sur sa bouche. Il maintient le bras de Florence de sa main rester libre, lui intimant ainsi l'ordre de rester assise sur sa chaise et de se taire. Il paraît tout à coup extrêmement nerveux, ne pouvant s'empêcher de se dandiner sur sa chaise. Sa tête est prise de brusques soubresauts qui la font osciller à intervalles réguliers de gauche à droite. Ce changement d'attitude ne manque pas d'échapper aux autres joueurs qui se demandent ce qui peut provoquer tant d'émotions chez lui, habituellement d'un calme abyssal. Seule Florence n'y prend pas garde, trop occupée à exciter Sophie par de petites mimiques moqueuses.

- Alors, vous ne savez pas ? Sophie, venant de ta part encore, je comprendrai, mais Will, tu ne te souviens pas du cadeau que tu as offert à Aurélien ? Mais si, allez, fais un petit effort.

- Arrête ce petit jeu, lui dit Aurélien en faisant un effort visible pour se contrôler.

- Mais attends, tu vas voir, il va finir par trouver. Alors Will, il ne s'agit nullement de Mozilla, encore moins des p'tites nacelles, mais de Li, Li ?

- Liszt, *la lugubre gondole* de Liszt, voici ce que vous avez dû lui offrir, déclare Sophie triomphante, se souvenant de la description que lui avait faite sa mère de l'anniversaire d'Aurélien et de son étrange réaction en découvrant ses cadeaux. Une œuvre aussi sublime, cela ne pouvait que lui plaire, lui qui est si sensible.

- Non, mais ce n'est pas vrai, tu ne peux pas te taire parfois ?, se met à hurler Aurélien à l'attention de Florence. Il faut toujours que tu papottes, que tu bavasses, que tu étales la moindre de tes connaissances comme si le monde ne pouvait pas s'en passer. Tu ne pourrais pas laisser respirer les autres de temps en temps, donner un peu d'espaces aux silences au lieu de les harceler par tes questions stupides? Non, ça ne paraît pas possible. Tu es beaucoup trop frivole pour accepter que les autres ne fonctionnent pas forcément comme toi.

- Mais, mais, qu'est-ce que je t'ai fait, bredouille Florence avant de fondre en larmes.

Elle est totalement désespérée face à la fureur avec laquelle il lui parle, ne comprenant pas ce que ses paroles peuvent avoir de blessant vis-à-vis de lui, comment une petite taquinerie peut provoquer une telle haine au point de lui déformer ses traits anguleux, de le pousser aux portes de la violence. Elle le regarde à travers ses pleurs, atteinte à son tour de mutisme face à cet inconnu avec lequel elle pensait partager une certaine tendresse. Il reste debout face à elle, la scrutant avec mépris, comme un objet obscène que l'on prend un plaisir sadique à observer avant de le jeter avec dégoût. Puis, elle l'aperçoit se

détourner d'elle et s'enfuir sans un mot de la terrasse. Les crissements de ses pas sur le gravier s'atténuent rapidement, immédiatement remplacés par le silence gêné des autres joueurs.

De longues minutes passent pendant lesquelles seuls les bruits étouffés des sanglots de Florence entrecourent les regards des autres joueurs qui n'osent pas intervenir par peur de paraître indécents. Finalement, Morad se rapproche d'elle pour lui offrir ses genoux en guise de coussins, caressant délicatement son cuir chevelu pour atténuer la douleur. La chaleur de ses mains se transmet progressivement à son corps, desserrant l'étau qui lui comprime les poumons pour laisser s'échapper les effluves de tristesse, un maigre soutien qui, s'il ne prétend pas effacer ce qui vient de se passer, lui permet de partager son désarroi.

Will se décide finalement à rompre le silence de manière détournée.

- Tiens, j'ai vu que le Soleil Levant était à vendre.

- Qu'est-ce que le Soleil Levant ?, s'empresse de demander Mme de Staël, reconnaissante de l'occasion qui leur est offerte.

- Ainsi se nomme un bouge situé à proximité des remparts, juste après la porte du Général Leclerc, soupire Morad à voix basse en repensant au projet de son père.

- Tu m'as l'air bien au courant pour ton âge, lui lance Will. La jeunesse, ce n'est vraiment plus ce que c'était. De mon temps, on jouait au foot et au basket au lieu de traîner dans les bars.

- Vous êtes vraiment caustiques, vous savez ?, lui répond Morad avec une grimace de mépris, tout en continuant à masser Florence.

- Si tu me vouvoies, c'est mauvais signe, reprend Will. Bon, ce que je voulais dire, c'est que ça m'a donné une idée de voir ce squat à l'abandon. Je me suis dit : et si je sautais le pas ? Si je reprenais le truc à mon compte, ça me changerait de mon taf, je gagnerais sans doute autant de mailles, même si c'est un peu plus dur. Mais, après tout, qu'est-ce que je risque ?

- Et cela te dirait vraiment de tenir un bar de quartier ?, lui demande Mme de Staël intriguée. J'étais loin de me douter que quelqu'un de jeune comme toi pouvait avoir envie de s'enfermer pendant le restant de ses jours avec comme seule compagnie des ivrognes et des racistes ? Et comment ferais-tu pour continuer à composer, car je suppose que cela demande du temps ?

- Déjà, je n'avais pas l'intention d'en faire un bar de quartier, mais plutôt un lieu de rencontres où les gens aimeraient se réunir, genre café philo, mais plus axé zik et poésie. Cela me permettrait de lier ma passion et mon job, puisque je pourrai composer avec mes clients. Mais il faut que j'arrête de rêver, je n'aurai jamais suffisamment de mailles pour racheter un zinc comme ça.

Morad ne peut s'empêcher de sourire à ces paroles, ce qui n'échappe pas à Mme de Staël qui lui demande ce qui lui paraît comique dans ce projet. Il lui explique qu'il connaît bien le bar dont parle Will, car son père faisait partie des habitués, et que, depuis qu'il a fermé, il n'a de cesse de répéter qu'il va le reprendre à son compte pour en faire un lieu de vie. Cette coïncidence entre les deux projets le fait sourire car il imagine ce que pourrait donner l'alliance de deux personnalités aussi fortes que celles de Will et de son père. Heureusement que ni

l'un, ni l'autre n'ont les moyens de mener à bien leur douce utopie.

- Mais Morad, c'est une idée fantastique : puisqu'ils ont tous les deux un projet similaire, autant les faire cohabiter. Ce lieu n'en sera que plus riche et plus vivant, lui déclare Mme de Staël avec sérieux. Et puisque le seul obstacle est une bête histoire d'argent et qu'il se trouve que moi-même, je n'ai jamais eu l'occasion de profiter du mien, nous pourrions monter cette affaire ensemble.

- J'ose espérer que tu plaisantes, lui répond Morad.

Malgré l'air réjoui de Will face à cette idée, il ne tient pas à ce qu'elle voit le jour, imaginant sans peine le désastre inévitable d'une telle entreprise.

- J'ai en effet omis de vous parler du caractère quelque peu fantasque de père. Malgré mes réticences naturelles à évoquer le sujet, je me vois dans l'obligation de vous prévenir qu'il ne correspond pas tout à fait à l'image du parfait gérant, ayant davantage l'habitude d'emprunter de l'argent aux autres pour se désaltérer que de tenir à jour son livre de compte. Si par malheur une telle entreprise voyait le jour, je suis certain qu'il ne se trouverait que très rarement du bon côté du comptoir.

- Mais puisqu'il semble décidé à aboutir dans son projet, pourquoi ne pas lui faire confiance ? En plus, il y aura toujours Will pour surveiller qu'il ne consomme pas à lui seul l'intégralité de la recette et je pourrai moi-même me ménager quelques espaces pour participer à ce projet. Je ferai les comptes et toute la partie relation publique. Depuis le temps que je reste enfermée dans cette maison désenchantée, avec comme seule compagnie mes animaux domestiques, cela me

fera le plus grand bien. Après tout, qu'est-ce que nous risquons ? Si ça ne marche pas, nous pourrions toujours revendre.

- Mais oui, Morad, c'est un plan absolument génial, s'exclame Will. Je suis certain que nous allons faire un malheur. Et pour ton père, ne t'en fais pas, je suis certain que j'arriverai à le maîtriser. Il n'y a qu'à poser des principes : interdiction aux gérants de boire des apéros pendant les horaires d'ouverture.

Ils se mettent à imaginer ce que pourrait devenir un tel endroit. Florence, sortant peu à peu de sa torpeur, se soulève et s'essuie le visage avec sa manche, ce qui ne manque pas de laisser des traces de rimmel sur son polo et sur ses joues. Elle finit par donner son point de vue, apporte des idées sur la décoration et sur les soirées à thème. Ses interventions ont pour effet de multiplier l'ardeur de ses amis, Morad lui-même finissant par participer à cette joyeuse foire aux idées.

L'après-midi déclinant leur offre un spectacle unique, mélange de mélancolie et d'espoir feutré. Sous l'effet de la brume qui entoure lentement la ville, les derniers rayons du soleil se dissocient, puis se perdent dans les méandres cotonneuses pour ne laisser échapper qu'un mince rayon vert qui, aussitôt libéré des dernières gouttelettes, se reflète dans le clocher de la cathédrale, s'épanouit sur les remparts pour finalement s'abîmer dans leurs yeux ébahis. Ils se serrent les uns contre les autres, partageant cette douce émotion sans ressentir le besoin de l'exprimer autrement que par de légers contacts charnels. Will ne peut s'empêcher de regretter l'absence d'Aurélien. Il tente de rassurer Florence qui se presse contre lui en lui disant que ce dernier lui semble nerveux depuis quelques temps, qu'à

plusieurs reprises il s'est mis à critiquer sans raison le travail de certains ouvriers, que tout ceci est sûrement dû à la trop grande pression qu'il s'impose, mais qu'elle ne doit pas s'imaginer que cela vienne d'elle. Il s'agit simplement d'une fatigue passagère qui ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

Florence passe une nuit agitée. Elle ne cesse de bouger et de parler au travers de son sommeil, tentant vainement d'évacuer par ces gestes d'étranges songes, ni rêves, ni cauchemars, simples pérégrinations parmi des paysages minéraux avec pour tout accompagnement l'entrelacement des principaux thèmes que lui a joués Aurélien. Elle se réveille en sursaut au beau milieu de la nuit et observe avec hébétude le décompte des heures sur son réveil. Elle cherche à comprendre d'où provient l'angoisse qui l'empêche de respirer, ne parvenant pas à faire le lien entre le son chaud de l'instrument qui perdure dans son esprit et la tension de ses membres. Elle jette un rapide coup d'œil à son téléphone par acquis de conscience, puis tente de se replonger de nouveau dans le sommeil, le vide de la nuit l'effrayant encore davantage que ces étranges concertos oniriques.

Elle navigue ainsi entre songes et veille jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube apaisent son souffle et la laissent aborder avec sérénité la rive de ce jour nouveau. Les rayons pastels se transforment lentement en ocres profonds qui s'attardent sur son visage, soulignant par contraste sa douce pâleur et ses cernes violacées, fatigue intemporelle qui l'entoure de ses soins maternels. Elle ose à peine respirer de peur de troubler le fragile équilibre qui la maintient hors de porté du spectacle encore vivant du secret désir subitement transformé en haine, scène surréaliste qui rejoint au travers des brumes évanescentes du réveil l'incompréhensible réalité.

Lorsqu'elle finit par s'offrir au jour, la lumière étincelante est déjà d'une extrême violence. Elle devine à travers ses paupières

closes qu'elle devra lutter jusqu'au soir contre la terrible force vitale de l'univers, le désir inutile de se reposer enchaîné aux heures par le tambourinement de la fatigue contre ses tempes. Un jour vide, blanc, immaculé.

Poussée par une sorte de réflexe qui ne semble pas se soucier de la lumière crue, elle déjeune sans faire attention au silence qui se fait de plus en plus pesant au fur et à mesure que le soleil s'élève. Le café inodore lui permet d'avaler de grandes tartines de confitures dont les saveurs semblent tellement amoindries que Florence en oublie de penser aux soins que sa mère prend à les cuisiner à partir des fruits du verger familial. Puis, après avoir tenté de regarder la télévision pour se divertir, elle ne trouve rien de mieux à faire que de prendre une douche froide, vaine tentative pour faire passer la désagréable sensation de s'évanouir à chaque geste. Elle ne perçoit qu'à peine les coups contre la porte d'entrée et ne va l'ouvrir que pour s'assurer qu'il ne s'agit que d'un nouveau mirage. Lorsqu'elle aperçoit Aurélien, elle reste interdite face au miracle, certaine qu'elle est de ne pas avoir quitté un instant son rictus haineux, ne prenant conscience de la réalité de sa vision qu'au contact de la main sur son bras.

Florence se laisse emporter par la puissance de l'injonction. Sans lui adresser la moindre parole, Aurélien la tire hors de chez elle, ferme d'un geste brusque la porte de son appartement, puis la prend par la main pour dévaler l'escalier. Florence le regarde attentivement pour déceler sur son visage la moindre trace de sa fureur de la veille, mais renonce finalement à comprendre ce qui lui arrive, ne se souciant plus que de lutter

contre la fatigue pour pouvoir suivre le pas décidé de son amoureux.

Ils marchent en silence, main dans la main, au milieu des champs dorés par le soleil de juillet. L'air est gorgé de chaleur et de petites particules de foin disséminées par les moissonneuses-batteuses, fauchant à grande vitesse les parcelles de blé mûr. Les engins sont poursuivis par des cohortes de goélands, égarés loin de leurs côtes habituelles dans l'espoir d'assouvir leurs désirs à satiété. Une fois repus, ils pourront s'en retourner à leurs premières amours, regarder le soleil couchant du haut de leurs falaises normandes en criant leur dégoût de leurs congénères anglophones. Mais pour l'heure, ils caracolent en désordre pour plonger brusquement vers le sol à la recherche des nombreux résidus oubliés par la machinerie humaine.

Florence a des difficultés à se maintenir à la hauteur de son compagnon. Elle tente de compenser la différence de taille par son déhanchement, mais elle n'arrive à limiter la distance qui les sépare qu'en prenant à intervalles réguliers un léger envol. Elle profite alors de la tension de son bras pour se hisser jusqu'à lui, atterrissant avec grâce en tête de proue et reprenant son souffle jusqu'au nouvel élan. Cette ritournelle, qui prend appui sur la précision monotone du pas d'Aurélien, rythme leur marche silencieuse.

Florence a bien essayé d'entamer la conversation au début de la promenade, lorsque le soleil ne la gênait pas autant et que la soif ne lui avait pas rendu la bouche pâteuse. Mais depuis qu'ils ont dépassé les derniers chantiers de la périphérie de Sedan, elle

a définitivement renoncé à entretenir seule un dialogue qui ne prenait pas prise, par respect pour le mutisme d'Aurélien, mais également par incapacité à parler sans perdre son souffle. Elle laisse son esprit dériver au gré des rencontres, petites surprises qui tranchent avec la bulle impénétrable dont s'entoure son homme.

Cette longue marche lui fait penser aux treks qu'organisaient les grands explorateurs dans des régions lointaines lorsque le monde n'était pas encore cet espace quadrillé de satellites espions capables de connaître les moindres parcelles inhabitées, lorsque voyager ne signifiait pas simplement se rendre dans des espaces cloisonnés, scientifiquement étudiés pour ne pas se mêler avec la population autochtone. Elle traverse cette plaine comme un désert, ressentant la soif se faire de plus en plus pressante, la chaleur lui brûler les poumons, la fatigue engourdir ses membres jusqu'à ne plus avoir d'autre force que celle de poursuivre inlassablement son compagnon qui ne semble se douter de rien. Elle l'admire d'être capable de faire abstraction de tout ce qui pourrait modifier le rythme de sa marche, poursuivant un but dont lui seul a conscience, mais dont dépend le sort de l'humanité, obsession quasi-messianique dans le silence suffocant de l'été; mais elle perd peu à peu patience.

Le vol des mouettes ne l'amuse plus. Elle perçoit imperceptiblement l'ironie sous leurs cris suraigus, se sent poursuivi de leurs assiduités, imaginant que leurs dernières attaques auront moins pour objet les quelques céréales échappées des moissonneuses, que son propre corps desséché. Elle sent déjà ses jambes fléchir face à l'immensité de la plaine

qui ne lui offre aucun espoir, les premières habitations apparaissant bien loin au travers de la brume de chaleur qui déforme les blés et les collines. Elle aperçoit finalement un maigre pommier qui étale ses branches malingres par-dessus le chemin de traverse. Sans qu'elle puisse s'en expliquer la raison, elle se sent immédiatement soulagée, délaissant sa soif et sa fatigue comme de vieux habits trop lourds dont elle a perdu l'utilité. Elle prend de nouveau conscience de la douceur de la main d'Aurélien dans la sienne.

Lorsqu'il s'arrête face à l'arbre, elle remarque l'étrange ressemblance de leurs deux profils. Tous deux gauches dans leurs attitudes, à la limite de leur monde, penchant insensiblement vers les sentiments bruts du minéral avec cette douleur propre aux écorchés vifs qui ne se satisfont pas de leurs limites. Mais loin de transformer leur ressentiment en force, ils s'abîment silencieusement dans leurs destins tragi-comiques.

- Je voulais te présenter ce vieil ami à qui je viens rendre visite de temps à autres, finit par lui déclarer Aurélien avec un sourire désabusé au coin des lèvres.

- Enchanté, monsieur, lance sentencieusement Florence en s'avancant vers le vénérable vieillard. Après une courte révérence, elle se tourne vers Aurélien et lui demande depuis quand ils se connaissent.

- Je pourrais te répondre depuis toujours, mais je ne suis pas certain que cette réponse te satisfasse, n'est-ce pas ?

- Non, effectivement. J'ai déjà suffisamment l'impression de sortir avec un fou qui, après m'avoir engueulée comme une moins que rien pour une raison inconnue, m'oblige à faire cinq kilomètres à pied en plein cagnard, sans même avoir pris la

peine d'emporter de l'eau, pour ne pas avoir besoin de telles réponses.

- En fait, ne sachant trop comment me faire pardonner pour ma conduite d'hier, je me suis dit que je pourrais tenter de te faire partager l'un de mes secrets pour te faire comprendre ce qui me pousse à être parfois aussi étrange.

- Tu as donc tant de douloureux secrets?, lui demande Florence partagée entre le bonheur lié à l'aveu de son attachement et la crainte de ce que peuvent bien cacher ses silences.

Aurélien évite de répondre directement à Florence. Il reprend le cours de ses pensées comme si cette question n'était que de peu d'importance, une simple interrogation tout juste formulée pour lui permettre de continuer son récit.

- Lorsque je suis arrivé l'année dernière, je passai une grande partie de mon temps libre à me promener dans les environs de Sedan. Je partais au hasard, sans préférence pour la direction que je prenais, car mes promenades n'avaient pas d'autre but que la fatigue qui me permettrait de trouver un certain apaisement et, sait-on jamais, un sommeil inespéré. Un jour d'automne plutôt pluvieux, alors que j'avais décidé de fixer un but à ma promenade dominicale, ayant acheté une boussole spécialement pour l'occasion, je me suis finalement retrouvé face à ce pommier. Nous étions seuls au milieu des champs, beaucoup plus dénudés qu'aujourd'hui, à tenter de lutter contre le vent et les trombes d'eau. Je n'ai jamais atteint mon objectif, mais depuis, je viens rendre régulièrement visite à cet arbre, que je considère comme l'un de mes meilleurs amis.

Prenant soudainement conscience que sa tirade possède quelque chose de ridicule, il éclate de rire, au grand étonnement

de Florence qui a davantage décelé dans son récit le pathétique que le comique. Elle en conclut qu'il est légèrement fou, à moins qu'il ne soit l'objet d'une insolation due à l'absence d'eau. Marcher en plein soleil pendant plusieurs heures sans dire un mot, cela pourrait encore passer pour de l'excentricité, mais prendre un vieil arbre pour ami et trouver par-dessus tout la situation comique, cela révèle un profond déséquilibre. Loin de s'émouvoir de cette constatation, elle lui trouve un certain piquant, ayant toujours désirée sortir de la banale histoire d'attirance physique qui se transforme rapidement en cohabitation forcée, entrecoupée de brèves trêves amoureuses qui ne réussissent qu'à augmenter la frustration quotidienne.

Elle le remercie de sa douce folie en lui appliquant le seul remède qu'elle connaisse, un langoureux baiser qui lui fait perdre toute contenance. Aurélien cesse immédiatement de rire, prenant avec sérieux cette marque d'attachement, se laissant insensiblement déposséder de son esprit pour se fondre dans les multiples sensations qui le font tressaillir.

Le souffle chaud de l'été est entrecoupé de rares orages dont la violence ne dépasse guère le temps d'une sonate, mais qui laissent derrière eux une traînée de remords, une odeur mêlée de musc et d'herbes fraîches, faisant apparaître chez les rares promeneurs surpris le regret de la solitude, lorsqu'il est possible de se noyer pleinement dans la contemplation des trombes d'eau sans devoir déchirer le silence de banalités.

Loin de resserrer le groupe d'amis autour de longues soirées en plein air, cette période estivale a tendance à étirer leurs rencontres, chacun étant suffisamment pris par ses propres occupations pour remettre sans cesse au lendemain une hypothétique visite. Will et Mme de Staël travaillent avec ardeur à la remise en état du local dont ils viennent d'acquérir le bail, ce qui leur laisse peu de temps pour se préoccuper de l'évolution des relations entre Florence et Aurélien. Will s'est simplement assuré que l'incident était clos et qu'ils avaient repris leur étrange concerto à deux voix, Florence utilisant ses propres cordes vocales, Aurélien préférant lui répondre au travers de son instrument.

Quant à M. Boukidour, après avoir accepté avec enthousiasme la proposition de Will et Mme de Staël, il s'est mis à sérieusement réfléchir à la manière dont il souhaitait mener à bien son projet. Il prend soudain conscience que ce qui n'était auparavant qu'un rêve, une lubie qui lui tenait lieu de divertissement au travers de ses pérégrinations nocturnes, une sorte de justification à son inactivité à laquelle il s'accrochait sans réel espoir, ni envie qu'elle se réalise un jour, risque de devenir un fiasco s'il s'y prend comme à son habitude. Et, loin de prendre peur d'un éventuel échec qui n'ajouterait qu'un

épisode ridicule à sa réputation grandement écornée, c'est la confiance que placent en lui ceux qu'ils considèrent déjà comme ses associés qui lui redonne sa fierté, l'envie de créer quelque chose de véritablement personnel, comme un besoin de laisser une empreinte autre que le souvenir d'un ivrogne déambulant sous les étoiles.

Ses enfants observent intrigués son changement de comportement. Si sa soudaine sobriété leur procure un immense plaisir, ils découvrent soudainement que leur père n'est pas uniquement un buveur invétéré, masquant sa difficulté à s'exprimer sous des gestes grandiloquents, mais qu'il est également capable d'attention, qu'il connaît parfaitement les envies de ses enfants, bien qu'il ne sache pas forcément exprimer la tendresse qu'il leur porte.

Pour contrebalancer son abstinence, M. Boukidour se rend chaque jour à la bibliothèque municipale. Morad se demande ce à quoi il peut bien passer l'intégralité de ses journées, mais trop occupé par ses propres soucis concernant sa future vie parisienne, il ne comprend l'objet des recherches paternelles que lorsque celui-ci revient un soir, les bras chargés d'ouvrages que la bibliothécaire, touchée par son assiduité, lui a permis d'emporter chez lui. Tous ces livres ne traitent exclusivement que du vin, des accords possibles avec les différents mets, de son importance dans la culture française et de son histoire.

Tout en lisant consciencieusement, M Boukidour prend des notes sur un petit carnet, trace de petits croquis pour illustrer ses propres réflexions, puis finalement se lève d'un bond et déclare sentencieusement à Céline et Morad qu'il se sent prêt à passer à la pratique.

- Papa, pourquoi veux-tu retomber dans ce vice alors que tu as réussi à t'en sortir ?, lui demande Céline inquiète en lui caressant la joue.
- Ne t'en fais pas, chérie. Je n'ai pas l'intention de refaire les mêmes erreurs. Le péché n'existe que dans la démesure. Lorsque je parle de passer à la pratique, je pense à ce que certains appellent dégustation, et non aux libations dont j'étais précédemment coutumier. Mais, avant tout, je dois réunir le triumvirat pour mettre au point les derniers préparatifs en vue du grand soir. Morad, peux-tu aller t'enquérir auprès de nos associés de leurs disponibilités pour samedi prochain ? Insiste bien sur le fait que nous devons nous réunir dans cette maison, et fait leur part de mes amitiés. Si tu en as l'occasion, demande à Mme la comtesse si la signature s'est bien passée, mais avec tact et délicatesse, je t'en prie.
- Père, vous savez bien que Mme de Staël n'est absolument pas comtesse, lui répond Morad légèrement agacé du ton péremptoire de son géniteur. Et je n'ai pas pour habitude d'être un mufle, mais ne vous inquiétez pas, je passerai les voir cet après-midi, car je dois aller me renseigner auprès de Mme de Staël sur les démarches à effectuer pour obtenir une bourse. Puis-je également me permettre d'inviter Aurélien et Florence ?
- Mais bien évidemment, quelle question !, lui répond son père avant de se replonger dans ses lectures.

Lorsqu'il pénètre dans l'appartement d'Aurélien, Morad se retrouve plongé dans une semi-obscurité qui contraste avec la violence de la luminosité extérieure. Après quelques instants,

ses yeux s'habituent au peu de lumière qui filtre au travers des volets fermés, mais il n'arrive pas à distinguer la silhouette de son ami. Pourtant, il est certain d'entendre le son chaud du violoncelle s'épandre dans la pièce en une triste complainte qui le fait frissonner. Il n'a jamais entendu une musique aussi lugubre, à la limite de la dissonance, courtes interrogations qui aboutissent sur un chant à la gloire des peurs ancestrales profondément ancrées dans l'âme humaine. Le souffle ne s'apaise temporairement que pour reprendre de plus belle cette lente torture des nerfs, ce phrasé lancinant qui semble bien plus sortir d'un animal blessé que d'un instrument.

Lorsque la musique s'éteint dans l'obscurité, Morad se demande s'il n'est pas victime d'une hallucination auditive, mais il doit finalement se rendre à l'évidence, il entend bien des pleurs étouffés qui proviennent de la petite pièce au fond de l'appartement. Luttant contre la peur face au souvenir encore vivace de l'étrange mélodie, il s'entend prononcé le nom de son ami, tout d'abord en chuchotant, puis de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il reprend courage. La seule réponse qu'il reçoit étant un cri de surprise rapidement étouffé, il décide finalement que la comédie a assez duré et se résoud à ouvrir en grand les volets de la pièce.

Lorsqu'il se retourne, il aperçoit enfin Aurélien cloîtré dans son cagibi, serrant de toutes ses forces son violoncelle, comme tétanisé. Deux longues stries rouges soulignent la pâleur de son visage, seuls signes de vie qui retiennent Morad de pousser un cri. Après quelques tentatives malheureuses qui se transforment en bredouillis incompréhensibles, il finit par articuler une

phrase qui lui paraît certes ridicule, mais qui a le mérite de rompre ce silence oppressant.

- Papa voudrait vous inviter à manger en compagnie de vos amis samedi prochain. Seriez-vous disponibles ?
- Oui, bien sûr, lui répond Aurélien machinalement.
- Mais que faites-vous ainsi enfermé dans le noir à ruminer de sombres pensées alors qu'il fait si beau dehors ? ne peut s'empêcher de lui demander Morad.
- Je cherche moi-même à comprendre..., lui répond Aurélien avec gravité. Sans doute à extraire les fantômes du silence.

Cette réponse a pour effet inattendu de faire éclater de rire Morad, un long rire nerveux qui puise sa source dans la tension accumulée depuis son entrée dans l'appartement, un rire grandiose, défi à l'immense tristesse qui règne dans la pièce, capable de faire fuir les innombrables songes qui s'accumulent dans l'esprit d'Aurélien au point de se laisser lui-même convaincre du comique de la situation, communion de rires qui s'amplifie et se répercute dans l'instrument pour définitivement éloigné la terrible mélodie.

- Mais Florence ne se trouve pas avec vous ?, reprend Morad après s'être calmé.
- Et bien non. Comme tu peux le voir, elle s'est absentée pour aller faire du shopping. Et comme d'habitude, lorsque je me retrouve seul face à ma solitude, je m'y complais.
- Vous l'aimez donc au point de ressentir une telle tristesse en son absence ?
- Hum, répond Aurélien visiblement gêné par la question de son jeune ami. Mais dis-moi, où en sont tes démarches pour l'année prochaine ?

- Tout se passe à merveille, lui dit Morad visiblement soulagé de changer de sujet. En tant qu'élève « issu des minorités », comme ils nous nomment, j'ai obtenu une place à l'internat. Il ne reste plus que quelques détails à régler, notamment ma demande de bourse.
- Parfait. Et le projet de café associatif, comment avance-t-il ?
- Très bien. Mais, à ce propos, je dois également rendre visite à Will et Mme de Staël, déclare Morad en prenant soudain conscience du retard qu'il prend sur son rendez-vous avec Mme de Staël. Vous ne m'en voudrez pas, mais je dois vous quitter. Promettez-moi simplement de ne plus vous mettre dans cet état morbide pour une absence si courte. Profitez-en plutôt pour vous reposer, car vous me semblez bien fatigué.

Après l'avoir rassuré, Aurélien se remet à son instrument. Il renonce à poursuivre sa recherche, à comprendre ce qui a bien pu pousser Véronique à critiquer si durement ce morceau et à travers lui sa propre personnalité, pour se consacrer à la contemplation de l'élégie de Fauré.

Les rapports entre Florence et Aurélien évoluent insensiblement d'une relation amoureuse faite de désirs insatiables, de voyages érotiques autour de leurs corps emmêlés, vers la fusion de leurs deux univers, en apparence tellement étrangers l'un à l'autre qu'ils pourraient en devenir dissonant. Aurélien est troublé du naturel avec lequel Florence semble s'ouvrir à lui, ne prenant aucune précaution pour lui révéler les moindres détails de ses pensées, de ses difficultés avec ses collègues de travail à ses précédentes expériences amoureuses. Ce qui l'étonne le plus est sans doute sa réaction lorsque, après s'être épanchée, elle se rend compte de la confiance qu'elle place ainsi en lui. Au lieu de s'emmurer dans un silence songeur, elle lui saute alors au cou pour le couvrir de baisers, lui déclarer avec un sourire mutin qu'elle est si heureuse d'être avec lui, qu'elle en oublie parfois qu'ils forment deux êtres distincts.

Sous ses dehors faussement frivoles, Aurélien découvre peu à peu chez la jeune femme des traits de caractère ciselés avec soin, lui donnant un volume et une consistance qui rehausse sa beauté plastique. Elle lui fait découvrir ses talents culinaires, lui apprenant le plaisir insoupçonné dissimulé sous cette expérience purement sensuelle du repas amoureux, qui s'étire hors du temps à la découverte de mélanges d'épices, d'alliance de textures ou de fusions de saveurs; au sein duquel se révèle bien des mystères, s'entremêlent les frissons par de douces caresses, et offre un espace vierge aux paroles qui, sous couvert de perdre de leur importance, ne travestissent la réalité que pour mieux se mettre à nue.

Quelle que soit l'heure à laquelle ils se sont couchés la veille, elle ne manque jamais de se lever tôt le samedi matin pour se rendre au marché, considérant le sacrifice de son sommeil comme un mal nécessaire. Plus elle ressent la fatigue engourdir ses membres, plus elle semble heureuse de s'extraire de la chaleur molletonnée, certaine de se laisser guider uniquement par ses sens dans le choix des saveurs. Elle tente à plusieurs reprises d'emporter Aurélien dans sa ronde matinale pour l'initier aux mystères qui précèdent le déploiement des premières notes de fumet, mais, après une expérience malheureuse durant laquelle il s'emporte contre une vieille femme ayant tenté de s'insérer subtilement dans la file d'attente, elle renonce à lui faire vivre l'expérience désagréable de la foule au réveil. Il en profite pour secouer les derniers lambeaux de la nuit éparpillés dans son esprit et se laver de tous ces songes qu'il tente de repousser chaque fois plus loin de sa vie, mais qui réapparaissent avec toujours autant de force à la faveur de l'obscurité. Il se réjouit simplement de les voir s'espacer, ne prenant pas garde que sous leur travestissement, ils dansent chaque fois avec davantage de fureur cette ronde macabre des souvenirs.

En prévision du repas de M. Boukidour dont elle prévoit la lourdeur, Florence prépare une simple salade, composée de feuille de chêne, de tomate et de poivron, qu'elle assaisonne avec grâce de quelques pincées de romarin et d'un mince trait d'huile d'olive de la vallée des Baux de Provence, transformant du même coup la vue sur les remparts en paysage frémissants d'une multitude d'odeurs avec pour tout horizon l'esquisse de montagnes enneigées. Pendant qu'Aurélien savoure en silence ce petit trait de génie, Florence tente d'égayer l'atmosphère en

lui rapportant les anecdotes glanées tout au long de son parcours, mince tentative pour le faire participer à la vie sédanaise par contumace.

- Tiens, tu es au courant que le maire a décidé de rendre le centre piéton et de construire de grands parkings en périphérie pour permettre aux automobilistes d'emprunter les transports en commun ? Tout le monde en parlait ce matin. Il faut dire que s'il arrive au bout, ça va être énorme. Tu imagines le changement ?
- Non, mais c'est vrai, cela va totalement bouleverser la vie des gens, reprend-elle après une pause pour laisser la possibilité à Aurélien de s'exprimer. Je sais bien que toi tu t'en moques, vu les kilomètres que tu es capable de parcourir sans dire un mot, mais ce n'est pas le cas pour tout le monde. Même moi, je ne sais pas si je suis pour ou contre. D'un côté cela permettra peut-être de donner un peu de charme à la ville, mais je me demande si cela ne risque pas également d'inciter les gens à se rendre davantage au centre commercial que dans les boutiques du centre, tu ne crois pas ?
- Au fait, je voulais te demander quelque chose depuis longtemps, continue-t-elle sans même attendre la réaction d'Aurélien. Qu'est-ce que tu penses des enfants ? Non, c'est vrai, parce que ce n'est pas parce qu'on sort ensemble et qu'on s'entend bien, qu'on a forcément les mêmes idées sur tout. Alors je me disais, là-dessus, il vaut mieux savoir à quoi s'en tenir tout de suite. Je ne parle pas spécialement pour nous, là, maintenant, mais de manière générale. Alors, est-ce que tu aimerais en avoir à toi un jour ?

Aurélien l'écoute en cherchant à comprendre l'objet de sa question. Il a brutalement quitté les ondulations de la lavande sous l'effet du vent, l'air épicé qui donne son caractère aux olives, et ce silence si particulier, qui enveloppe les pensées d'un doux voile, pour se retrouver face à la réalité bien plus troublante de cette terre rêche et dure des Ardennes. Il se trouve totalement démuni face à cette question, n'ayant jamais envisagé qu'il puisse fonder un foyer. Une certaine envie d'aller au-delà du couple, de sortir de la monotonie qu'il sentait poindre dans le regard de Véronique, lui était bien venue dans un autre temps, mais de là à vouloir donner la vie à un être souffrant, il imagine un gouffre qu'il sait ne pas pouvoir franchir sans s'être définitivement allégé de ses peurs ataviques. Sentant confusément qu'il ne peut se risquer à une telle explication sans briser les rêves de Florence, il se décide à user d'une périphrase lui permettant d'éloigner le danger temporairement.

- Je ne pense pas que des enfants appartiennent à qui que ce soit. Mais, s'ils peuvent être heureux...
- Tu as raison, je ne voulais pas forcément dire qu'ils t'appartiendraient, mais que ce serait les tiens, lui déclare Florence visiblement soulagée de la réponse. Tu as raison, l'important est qu'ils soient heureux.

M. Boukidour reçoit ses invités en les embrassant à l'allemande, de longues accolades suivies de tapes amicales sur l'épaule. S'ils sont tous surpris, ils réagissent de manières très diverses. Florence et Aurélien, déjà habitués à ses effusions, ne laissent rien paraître de leur étonnement, alors que Mme de Staël ne peut s'empêcher de jeter un petit cri de surprise face à

cette légère agression. Quant à Will, trouvant cette nouvelle méthode de se saluer tout à fait originale, il prolonge l'accolade pour comprendre le sentiment provoqué par cette marque d'attention, avant de se décider à l'adopter pour ses futures rencontres.

- Dis donc, les travaux manuels semblent te réussir !, déclare Florence à Will en référence à son teint bronzé.
- C'est vrai que je me fais plaiz' en ce moment. Mais le bronzage ne vient pas de là. Nous n'avons pas encore installé les UV dans le local. Non, je me suis mis à kiffer le sport et avec Vince et Nebeu, on se fait de bonnes parties de foot pendant les quelques moments où je suis free.
- A voir le résultat, les travaux ne doivent pas beaucoup avancer, lui répond Florence pour le taquiner.
- Ne crois pas ça Florence, lui lance Mme de Staël qui prend la défense du pauvre Will qui ne sait que répondre. Je ne sais vraiment pas comment il fait, mais plus il passe de temps avec ses potes, comme il les appelle, plus le chantier avance rapidement. Je vais finir par croire qu'il est magicien.
- J'ai mon petit secret, leur déclare Will avec un air mystérieux. En fait, vu qu'ils me tarzent sans arrêt pour que je me libère, j'ai passé un pacte avec eux : ils m'aident pendant une heure pour avoir l'immense privilège de se prendre une bonne raclée par sa majesté « the Will ». Pas mal, hein ?
- J'ose espérer que vous ne leur avez pas promis d'autres contreparties en échange de ce doux esclavage, intervient M. Boukidour soupçonneux. Bien sûr, je ne parle pas pour moi qui, en guise d'association, n'ai que l'immense

privège de l'antériorité de l'idée, mais de celle qui, dans sa grandeur d'âme, risque bien plus que sa vie dans cette délicate entreprise, sa réputation.

- Merci de vous préoccuper autant de mes intérêts, lui répond Mme de Staël avec un sourire, mais vous savez, je me soucie bien peu de ma réputation. Je doute même qu'elle puisse être suffisamment reluisante pour être le moins de monde écornée dans cette aventure. Mais dites-moi, que représentent donc ces deux figurines, elles sont si jolies ? Il me semble reconnaître sainte Marie, mais que fait-elle en compagnie de cet être difforme ?

M. Boukidour a effectivement placé au beau milieu de la table les deux objets d'adoration précédemment voués à une détestation réciproque. Ainsi réunis, seuls éléments décoratifs vers lesquels convergent l'ensemble des couverts soigneusement disposés en corolle, ils diffusent sur la scène des reflets de couleurs vives.

- Comme à votre habitude, vous avez pleinement raison. Il s'agit effectivement de la sainte mère de Dieu, en compagnie de l'un de ses cousins éloignés, Ganesh, qui protège notre foyer bienheureux des immixtions du malin. Ils se sont réconciliés ici même après plusieurs millénaires de controverse, dont je vous tairai les multiples atrocités qu'elle a engendrées, pour ne pas ternir votre doux visage de pleurs inutiles. Sachez seulement qu'après tant d'inutiles palabres, ils se sont découverts un lien de parenté en la personne du fils prodigue, la pierre angulaire de toutes les religions monothéistes, qui n'est en faite qu'une création de la trimurti, l'un des avatars de Vishnou, sans doute le plus célèbre même, s'il n'est pas encore le plus légitime. Mais,

cessons d'évoquer toutes ces futilités olympiennes, pour en revenir à la raison de votre présence en mon modeste logis.

Tout d'abord, partageons ce maigre repas que ces déités ont bien voulu nous accorder, et Céline cuisiner.

Ils profitent des premiers instants du repas pour s'échanger des nouvelles. Morad parle abondamment du quartier latin qu'il vient de visiter en compagnie de Mme de Staël. Elle a bien voulu remplacer Aurélien à la dernière minute, suite à un malaise de celui-ci à l'idée de devoir de nouveau affronter ces rues qu'il connaît si bien. Morad en est revenu enchanté, car loin de l'avoir effrayé par la multitude de ses badauds, ce petit coin de Paris lui est apparu familier dès le premier abord, comme un vieil ami que l'on retrouve après de nombreuses années et qui en fait de rides, porte avec dignité une légère patine du temps qui ne fait que rehausser la malice de son regard enfantin. Après avoir parcouru les grandes avenues et s'être délecté aux étalages des immenses librairies dont il a caressé amoureusement les reliures pour en emporter un souvenir sensoriel, il s'est enfoncé en compagnie de Mme de Staël dans les petites ruelles qui serpentent contre les flancs de la montagne Sainte Geneviève, s'en remettant au hasard pour se guider au travers du dédale de passages insolites qui réservent aux marcheurs attentifs de multiples surprises, pour finalement déboucher aux abords du Jardin des Plantes. Ils ont profité de l'heureuse coïncidence pour se reposer quelques instants à l'intérieur de la grande mosquée, se délectant de cornes de gazelle et de thé à la menthe en reprenant leur souffle, profitant de l'intimité qui règne dans ce lieu pour partager leurs impressions, glissant insensiblement vers des considérations plus personnelles, comme si la différence d'âge s'effaçait sous

l'effet de l'insouciance estivale qui paraît Paris d'une douce lumière bleutée. Délicieusement troublée par ce souvenir, Mme de Staël n'ose pas interrompre Morad dans sa description enthousiaste des merveilles de la capitale.

- Vous n'imaginez pas le nombre de choses à faire dans cette ville. Il y a tant de quartiers à découvrir, tant de musées à parcourir, sans parler de tous ces cinémas d'arts et essais dans lesquels il est possible de revoir à tout instant les chefs d'œuvre du septième art. Je ne m'imaginai pas qu'il y eût tant de merveilles, finit par déclarer Morad par manque de mots pour décrire la forte impression que lui a procuré cette première visite.
- C'est vrai que cela doit être agréable de vivre dans une ville aussi riche, lui répond Florence conquise par l'enthousiasme de l'adolescent. Et puis, il y a tant de magasins, ce n'est pas comme ici, tu dois pouvoir trouver tout ce que tu veux. Le seul problème, c'est qu'après, il faut assurer au niveau de l'argent.
- C'est sûr que vu le nombre de fringues que tu es capable d'acheter, il vaut mieux que tu aies beaucoup de tune avant de mettre les pieds à Paname, lui répond Will pour la taquiner. Mais bon, est-ce que vous avez vu de bons concepts de bars là-bas ? Cela pourrait nous donner de idées.
- Je suis enchanté que nous abordions le sujet, lui répond M. Boukidour, profitant de l'occasion qui lui est offerte de ramener la conversation sur ce qui constitue son unique préoccupation. Car, s'il est vrai que nous avons déjà défini dans les plus grandes lignes ce que nous souhaitons faire de notre lieu de vie, il s'agit de partager nos différentes

réflexions sur le sujet pour aborder avec sérénité les derniers jours qui nous séparent de l'ouverture.

- Voici une excellente idée, acquiesce Mme de Staël. Avez-vous déjà quelques idées quant à la gestion de la cave ?
- M. Boukidour se lance alors dans une longue synthèse des lectures qui ont occupé l'ensemble de ses journées depuis quelques semaines.
- Vous avez sans doute remarqué que nous avons débuté le repas par un Saint-Véran, vin blanc aux reflets verts et aux notes de pommes vertes et de noisette fraîche, vinifiée en cuve inox pour ne pas alourdir la vivacité du vin d'un inutile boisé, ce qui a permis de relever le chèvre chaud préparé par l'ingénieuse cuisinière que j'ai encore le bonheur de serrer chaque jour dans mes bras, jusqu'à ce qu'un autre homme ne me la prenne pour toujours. Mais passons sur cette immense tristesse qui me frappera sans doute aux portes de la sénilité, nous avons ensuite basculé sur un vin rouge, franc, toujours gai sous des dehors légèrement rustique, qui fit de la potée une compagne idéale de par sa simplicité et la légère aigreur du chou dissimulée sous la rudesse des tannins du cabernet franc. Ainsi va l'alliance entre notre palais et le bouillonnant sang de la terre, toujours délicat dans son mariage, mais qui ne doit jamais paraître démesuré au risque de déplaire à nos entrailles.
 - C'est vrai que je n'y avais pas fait attention, mais maintenant que tu me le dis, petit père, on sent que le choix que tu as fait permet de mettre une bonne ambiance pour ce repas de retrouvailles entre potes, déclare Will avec enthousiasme.

- Voici exactement où je voulais en venir, très chers compagnons, reprend M. Boukidour. Il est primordial que nous fassions non seulement une cuisine variée et adaptée à l'ambiance de convivialité que nous voulons créer dans notre lieu de vie, mais nous devons être également très vigilants pour déterminer quelle bouteille nous proposerons à chacun de nos clients. C'est pour cela qu'il me semble nécessaire d'avoir une cave extrêmement variée, choisie avec soin. Ayant depuis longtemps de sérieux doutes sur les flacons que nous pouvons trouver en grande distribution, je vous propose d'être votre ambassadeur auprès de nos fournisseurs, et, si vous en approuvez le dessein, je pars dès lundi faire un tour de France des différentes régions viticoles afin de sélectionner les quelques cuvées que nous proposerons dans un premier temps, quitte à élargir leur nombre si nous rencontrons le succès escompté. Ainsi, nous aurons à disposition un ou deux vins de l'amitié, deux trois cuvées amoureuses et peut-être même le nectar des retrouvailles. Imaginez la joie que nous pourrions éprouver à servir Aurélien invitant ses parents !, finit-il par déclarer la main sur le cœur, emporté par la grandiloquence de ses propres paroles au point d'en avoir les larmes aux yeux.
- Ils sont malheureusement morts dans un accident de voiture, lui répond Aurélien comme dans un songe. Enfin, si seulement on peut nommer accident le fait de foncer sciemment dans un mur à vive allure.

Le silence qui suit ses paroles est extrêmement pesant. L'air prend soudain une densité poisseuse qu'elle n'avait pas quelques instants auparavant, comme une sorte de fluide visqueux qui plaque les vêtements des convives à leur peaux,

les empêchant de bouger sous peine de ressentir la gêne putréfiée les envahir. Seul Aurélien ne semble pas s'apercevoir des regards furtifs qui n'osent se muer en parole de peur de souligner la maladresse de M. Boukidour ou de paraître bien trop léger en comparaison du terrible aveu qu'il vient de leur faire. Ses yeux fixent un horizon imaginaire bricolé à partir d'un patchwork de souvenirs superposés les uns aux autres, qui n'ont pour toute cohérence que cet étrange mélange de haine et de peur se nourrissant des rares paroles échangées, aigre-doux aux multiples amertumes qu'il observait fasciné, mal à l'aise dans le rôle démesuré qui lui était dévolu malgré son jeune âge.

- Seule la musique était capable de combler momentanément le vide, murmure-t-il avec émotion en se tournant vers Morad.

Le mois d'août offre peu d'occasions aux amis de se rencontrer. M. Boukidour, ayant obtenu l'accord de Will et de Mme de Staël, se lance dans son tour de France en compagnie de ses deux enfants. Ils choisissent chaque fois un camping relativement central à partir duquel ils peuvent rayonner dans l'ensemble de la région, restant chaque fois trois à quatre jours pour prendre le temps de visiter les curiosités locales. Ils se retrouvent ainsi à flâner le long des berges de la Loire, à visiter les grottes de Lascaux ou bien les châteaux cathares, à se promener dans le maquis provençal aux premières lueurs de l'aube, à partager enfin quelques moments en famille à l'ombre des oliviers pour la première fois depuis la fuite de leur mère. Ils prennent le soin à chaque étape de donner de leurs nouvelles à leurs amis, à la fois pour les rassurer quant au bon déroulement de leur mission, mais également pour partager avec eux un peu de la joie qu'ils ont à découvrir l'insouciance du voyage.

Pendant ce temps, Will et Mme de Staël travaillent les finitions du local, afin que tout soit prêt pour l'ouverture prévue mi-septembre. Mme de Staël reprend contact avec les artistes qu'elle a côtoyés pendant ses folles années étudiantes, avant de venir s'enfermer en compagnie de son mari dans la grande demeure familiale qui surplombe la vallée de la Meuse. Beaucoup sont surpris d'obtenir de ses nouvelles, acceptant parfois difficilement d'évoquer les bons souvenirs d'un temps définitivement révolus où ils étaient encore pleins d'idéaux. Ils acceptent malgré tout avec plaisir la proposition d'exposer des toiles dans le futur lieu de vie, car même s'ils déguisent leur enthousiasme sous des dehors de générosité, ils ont conscience du bénéfice qu'ils peuvent en tirer, les provinciaux acceptant

bien plus facilement d'acheter des toiles d'artistes méconnus que l'intelligentsia parisienne.

Florence et Aurélien profitent de cette longue trêve pour se recroqueviller davantage sur eux-mêmes, acceptant mal l'absence de l'autre, dénichant le moindre prétexte pour apparaître à l'improviste sans prendre la peine de s'appeler. Ils n'imaginent pas qu'ils puissent avoir autre chose à faire que de se presser l'un à l'autre, de se regarder pour oublier leurs soucis quotidiens, les bruits extérieurs et leurs propres zones d'ombres pour se consacrer à une sensualité débridée, subtile fuite de leurs propres amours. Lassés de leur quotidien, ils décident de profiter des derniers jours de l'été pour échapper en Italie à la tristesse qui commence à poindre aux abords de la rentrée. Ils visitent tous les hauts lieux de l'imaginaire romantique, de la chartreuse de Parme aux gondoles vénitiennes, en passant par le balcon de Juliette à Vérone d'où le pâle Roméo silencieux ne réussit qu'à grand peine à lui déclarer sa flamme face à l'immense foule qui le presse. Main dans la main, ils tentent d'accorder leur pas au rythme langoureux des collines latines.

A leur retour, les premières brumes automnales font brusquement leurs apparitions. Elles enveloppent Sedan d'une humidité qui, bien plus que les timides incursions du thermomètre dans les températures négatives, glacent les mains des quelques promeneurs qui bravent la nature pour assouvir leurs besoins primaires.

De son exil parisien, Morad tente alors de maintenir le lien qui unit les deux amoureux au reste du groupe, transmettant les nouvelles des uns aux autres, s'invitant lors de ses incursions

du week-end chez son voisin en compagnie de sa soeur, tentant d'alimenter le dialogue musical avec Aurélien. Il sent confusément que celui-ci s'éloigne de ses propres convictions, ne prenant part qu'à contrecœur à leurs débats et prétextant une urgence chaque fois qu'il lui propose de venir répéter un morceau en sa compagnie. Il met d'abord ce manque d'enthousiasme sur le compte de ses propres faiblesses, sa motivation et ses rapides progrès n'arrivant pas à compenser la différence de niveaux. Mais il prend finalement conscience que ce n'est pas l'unique raison, son ami ne jouant pas davantage en son absence et ses découvertes musicales étant de plus en plus espacées.

Aurélien va jusqu'à négliger la représentation de « la Cenerentolla » au théâtre de Sedan pour la simple raison qu'il ne pense pas que cela puisse intéresser Florence ; et lorsque celle-ci lui assure le contraire, il lui rappelle qu'ils ont promis à leurs amis de participer à la soirée d'ouverture de leur bar. Morad se rend donc seul à la représentation, l'immense bonheur de voir enfin ce chef-d'œuvre contrebalancé par l'amertume de se sentir trahi par son ami.

Pendant que se déploient les premières notes laissant percer l'espoir de Cendrillon, le tendre et émouvant songe qui prend comme support la voix chaude et sensuelle de la jeune femme pour faire apparaître le prince déjà captif de tant d'émotion, Aurélien prépare avec soin le décor de sa romance sans parole. Florence, douillettement enfouie sous la couette, le regarde avec tendresse se mouvoir dans le plus simple appareil. Ses gestes sont légèrement gauches, fleuretant avec les nombreux objets sans jamais oser le choc, comme si son corps étriqué

palliait le manque de précision en les frustrant de leur ampleur. Loin de lui apparaître ridicule, cette lutte incessante entre ses désirs et la réalité de son être, qui s'exprime jusque dans la nonchalance avec laquelle il se déplace, la rend toute à la fois mélancolique et heureuse.

Florence le regarde errer ainsi jusqu'à ce que la table soit disposée. Ultime touche de délicatesse, la bougie reflète la mosaïque de couleurs du photophore sur les amples verres tulipes qu'il a acheté spécialement pour l'occasion. Puis, il s'efface avec un léger bruissement de peau, lui laissant le loisir d'admirer la scène en écoutant ruisseler l'eau de la douche sur son corps. Elle se lasse rapidement de son absence et décide de le rejoindre dans l'espace vaporeux, s'immisce avec un frisson de désir dans son intimité ruisselante, se blottissant au creux de son aine pour prendre pleinement conscience de sa présence.

- C'était bien, lui murmure-t-elle en le savonnant avec douceur. Mais tu sais, je me demande toujours pourquoi tu fermes les yeux lorsque le plaisir m'inonde. Tu ne me trouves pas belle dans ces moments-là ?

- Mais non, pas du tout, lui répond Aurélien de façon laconique.

- Pourquoi alors est-ce que tu ne me regardes pas ?, insiste Florence que cette réponse ne satisfait pas.

Cette fois-ci, elle n'obtient aucune réponse. Il ne fait même pas mine de réfléchir, rejetant sa tête en arrière avec nonchalance pour se laisser inonder par la puissance du jet, sourd aux interrogations muettes de son amante. Elle le fixe sans parvenir à comprendre la raison d'une telle attitude, ce qui le pousse à

fuir ainsi sans lui offrir la possibilité de l'aider. Au bout de quelques minutes, il s'ébroue comme s'il s'éveillait d'un long rêve et sort de la cabine de douche sans lui jeter un regard.

Elle prend son temps pour se laver, réfléchissant à leur couple, aux détours et aux circonvolutions qu'ils empruntent pour se prouver leur attachement, ainsi qu'aux façons qu'ils ont d'éluder les questions essentielles qui sont de plus en plus présentes, elle par crainte de se qu'elle pourrait y découvrir, tandis que Aurélien semble davantage les éviter par une sorte de paresse qui pourrait presque passer pour de la lâcheté pour celui qui ne sentirait pas l'insondable douleur qu'elle contient. Lorsqu'elle se décide enfin à s'extraire de l'atmosphère bouillonnante qui la maintient dans un état de semi conscience léthargique, elle découvre avec étonnement que son amant semble bien loin de ses préoccupations, sifflotant gaiement en accompagnement d'un vieux tube des Pink Floyd qu'elle lui a fait découvrir lors de leur voyage en Italie.

- Tu préfères que je mette ma robe rouge ou plutôt ma jupe bleue ?, lui demande-t-elle pour lui montrer qu'elle ne lui garde pas rancœur.

- Carmen ou Cendrillon ?, lui répond-il énigmatique.

- Merci pour Cendrillon, ne peut-elle s'empêcher de s'exclamer. Ce ne sont tout de même pas de vieux chiffons ! Tu ferais mieux de te regarder, toi qui t'habilles sans vérifier que ta chemise va avec ton pantalon.

- Je pense que tu as mal interprété mes paroles, s'empresse-t-il de lui dire tout en continuant à s'affairer autour de la cuisinière. Cendrillon est traditionnellement représenté dans une robe bleue, symbole de la générosité et de la bonté, sans

oublier le plus important, la chasteté, alors que Carmen est toute de rouge vêtue, passion dévorante, objet de toutes les pulsions sexuelles des hommes mêlées de besoin de conquête pouvant aller jusqu'au sang.

- Ça me plaît. Et puisque nous n'avons pas accompagné Morad voir la Cenerentola, je serai donc ta Carmen ce soir. Je te ferai tourner la tête jusqu'à ce que tu ne sois plus capable de penser à autre chose qu'à moi, ou plutôt à mon corps que tu ne pourras pas t'empêcher de désirer avec ardeur. En espérant que tout ceci ne nous mènera pas jusqu'au sang, finit-elle par déclarer en éclatant d'un rire cristallin.

- Mais tu n'as pas besoin de ces artifices pour arriver à tes fins, lui répond Aurélien en se jetant sur elle.

Florence l'évite en se décalant avec adresse, telle une torera qui combat la puissance aveugle du taureau en lui opposant une gracieuse souplesse. Emporté dans son élan, Aurélien perd son équilibre pour finalement s'échouer en grande pompe sur le lit encore moite de leurs ébats, ce qui a pour effet d'augmenter l'hilarité de sa compagne.

- Olé, lui lance-t-elle avec fierté. On dirait que tu n'es plus aussi vaillant. Allez, viens, nous allons reprendre des forces.

- Dommage pour toi, lui répond Aurélien avec malice. Tu ne sais pas ce que tu manques. Mais bon, puisque tu sembles beaucoup plus intéressée par mes talents culinaires que par ma fougue amoureuse...

- C'est que j'ai déjà eu droit à une démonstration de ce côté-là. Et vu les odeurs qui remplissent la pièce, je suis curieuse de voir ce que tu as pu me préparer.

Ils profitent des derniers préparatifs pour se voler quelques caresses fugitives avant de se retrouver face à face, leurs

visages illuminés par les deux photophores. Leurs yeux pétillent de malice, cherchant à déceler le désir provoqué par leurs jambes entremêlées, avant de basculer définitivement du côté des saveurs. La transition se fait par l'entremise d'une salade garnie de noix et de chèvres chauds accompagnée d'un vin de Loire aux reflets verts qui leurs rappellent leurs premiers espoirs. Après quelques verres, Aurélien quitte son mutisme habituel pour une éloquence qui étonne et réjouit tout à la fois Florence. Mais loin de s'aventurer du côté de l'arrogance, il se limite à une certaine grandiloquence attentionnée, ramenant toujours son discours aux préoccupations de la jeune femme, lui dévoilant une finesse d'esprit qu'elle n'avait fait qu'entrevoir au travers d'attitudes et de nombreux silences sans jamais pouvoir en acquérir la certitude.

- Pour faire alliance avec la suave sensualité féminine poussée à son paroxysme, rien de mieux qu'un sauté de biche avec sa sauce au Ricaneux et aux aïrelles fraîchement cueillies, lui déclare-t-il en frôlant délicatement son épaule sous prétexte de napper le gibier.

- Tu sais que tu vas finir par me faire rougir, si tu continues comme ça, lui répond-elle en le fixant avec tendresse, un léger voile d'émotion faisant scintiller les reflets du photophore dans son iris.

- Ce ne serait pas pour me déplaire, lui lance-t-il mi-sérieux, mi-ironique avant d'esquisser un entrechat pour se servir à son tour. Mais tu perdrais alors l'avantage de ton rôle, la Carmencita ne s'abaissant jamais à perdre contenance face aux jeux érotiques. Elle se doit de toujours garder l'initiative pour faire goûter à son amant la délicieuse amertume de la folie.

- Mais je n'ai pas du tout envie de te faire souffrir, lui répond Florence avec sérieux. J'ai simplement envie que tu me désires. A quoi me servirait ta folie ?

- Ne le prends pas au tragique. Je disais cela pour plaisanter. Après l'avoir rassurée d'une caresse, il change immédiatement de sujet, ne s'arrêtant de parler que pour boire une gorgée d'un vin rouge corsé que lui a rapporté M. Boukidour de l'une de ses tournées chez un fournisseur. Il lui décrit dans les moindres détails un vieux souvenir, la forte impression qu'avait provoquée chez lui la vue de ses raides coteaux plongeant directement dans le Rhône en crue, alors qu'il n'était encore qu'un petit enfant incapable de comprendre l'intérêt de cultiver dans de tels endroits de la vigne. Pour illustrer son propos, il lui apporte une photo qu'il conserve précieusement dans son portefeuille, sur laquelle Florence peut apercevoir le père d'Aurélien tenant par l'épaule sa femme, tous les deux souriant librement, comme en l'équilibre sur la pente rendue encore plus raide par la main peu sûre du jeune photographe.

- Je crois bien qu'il s'agit de la seule fois où j'ai vu mon père sourire, lui déclare-t-il laconique en rangeant avec précaution la photo.

Florence se laisse tout doucement emportée par l'ivresse, heureuse de sentir toute l'attention dont il l'enveloppe, avançant chacun de ses gestes, orchestrant avec minutie les espaces entre chaque plat pour faire renaître chaque fois le désir. Elle est toute étonnée lorsqu'il lui propose finalement un café, prenant soudain conscience qu'elle a dévoré sans s'en rendre compte une large part de tarte au citron meringuée. Loin de se sentir alourdie par tous ces excès, elle ressent à peine le

léger assoupissement qui accompagne la satiété, elle qui d'habitude picore bien plus qu'elle ne mange.

- Bonne idée ! Cela me remettra un peu d'aplomb, sinon je sens que je ne vais pas réussir à sortir. Mais, pour finir en beauté ce succulent repas, tu ne voudrais pas me jouer un morceau, celui de Liszt que nous t'avons offert pour ton anniversaire, par exemple ?

A cette évocation, le visage d'Aurélien se referme brusquement. Il s'empresse de débarrasser la table des assiettes et couverts pour s'échapper à l'abri dans le renforcement de sa cuisine. Après s'être libéré les mains, il agrippe l'évier de toutes ses forces, son souffle accéléré sous l'effet de la colère irrationnelle qu'il a des difficultés à maîtriser.

- Tu m'as déjà joué tous les autres, renchérit Florence, inconsciente de son changement d'attitude. J'aimerais bien l'entendre. Morad nous en a dit tellement de bien.

- Faut toujours qu'il ouvre sa gueule, celui-là !, se met à hurler soudainement Aurélien.

- Mais pour, pourquoi tu dis ça ?, lui répond Florence en hoquetant sous l'effet de la surprise.

- Parce qu'il faut toujours qu'il vienne se mêler de ce qui ne le regarde pas. Il trouve cela joli Liszt ? Un psychotique névrosé qui a cherché tout au long de sa vie à assouvir dans les bras des femmes le désir d'une ombre inaccessible ? Eh bien, dans ce cas, il n'a qu'à s'en repaître jusqu'à en vomir de son Liszt. Mais, qu'il arrête de faire chier les autres avec !

Il lance ces dernières paroles en un seul souffle violent qui fait trembler les immenses verres avant d'atteindre Florence déjà atterrée par le spectacle difforme de son visage spectral. Sa

blancheur est accentuée par les veines saillantes qui semblent l'inonder d'une haine bleue, mélange d'un sang en ébullition et de bile noire dont l'âcreté provoque le rictus d'outre-tombe qui rappelle à Florence les pires cauchemars de son enfance, lorsque Babayaga faisait frire son ours en peluche dans son grand chaudron ou que le terrible barbe bleue la prenait pour femme. Mais cette fois-ci, elle ne peut s'accrocher à l'espoir de se retrouver bien au chaud au fond de son lit, son ours Mateo en parfaite santé pour la rassurer. Elle sent confusément que la situation est inversée, la seule échappatoire à cette effroyable réalité résidant dans l'oubli des songes. Elle ne cherche pas à approfondir davantage la raison de la fureur irrationnelle de son amant et saisit immédiatement la lueur d'espoir qu'elle entrevoit. Elle fuit désespérément cette vision fantomatique dans le froid doux de la nuit, les rares étoiles visibles malgré les lueurs de la ville, la guidant dans son oubli.

Aurélien reste prostré pendant un long moment sans s'apercevoir de la fuite de sa compagne, trop occupé à endiguer les violentes rafales de souvenirs qui le transportent loin des questions existentielles que cherchent à résoudre la jeune femme. Son aimée s'efface pour laisser place aux reproches d'une autre Carmen, bien moins douce et sensible, à propos de ce même morceau de Liszt qu'elle avait pris pour symbole de son caractère mélancolique détesté, subtile excuse pour lui transférer les causes de leur rupture.

Il la revoit telle qu'elle était lors de cette dernière entrevue, apprêtée et fardée avec soin pour faire ressortir la beauté éclatante de son regard bleu-vert comme si elle s'apprêtait à se rendre à un rendez-vous galant. Elle n'avait pas pris la peine

d'envelopper l'annonce de sa décision de quelconques précautions d'usage, lui assenant la terrible réalité en une phrase courte et incisive. Ce n'est qu'en voyant sa réaction qu'elle s'était finalement emportée, lui reprochant même ses goûts musicaux, cet univers extrêmement personnel qu'il avait eu le malheur de vouloir partager pour finalement s'en trouver dépecé.

- Cette *Lugubre Gondole* est absolument effroyable. Comment fais-tu pour ne pas t'en apercevoir ? Chaque fois que tu la joues, tu sembles transporter de joie, à faire vibrer ta carcasse en même temps que celle de ton instrument, et dans ta frénésie, tu en oublies la peur que je ressens face à cet univers mortifère. J'ai l'impression de me retrouver au beau milieu du tableau d'Arnold Böcklin, dans cette barque éternellement prête à accoster sur l'Île des Morts.

Pour tenter d'exorciser ces paroles qui vibrent encore à ses oreilles, il se jette sur son lit et s'enfouit la tête sous l'oreiller. Il prend insensiblement conscience de l'odeur animale qui imprègne les draps et remplace peu à peu l'assourdissant tintement des souvenirs. Le calme environnant efface la funeste apparition lui ayant donné vie, soulignant l'absence de la délicate jeune femme qui a reçu bien malgré elle le fruit du silence. Un rapide coup d'œil à la porte restée ouverte renforce l'empreinte de la scène qui vient de se dérouler, ultime rappel de son affreuse confusion entre son passé étrangement vivace et son présent qui ne cesse de lui échapper. Ne sachant pas comment surmonter cette douloureuse réalité, il se cache définitivement sous les draps, n'offrant comme prise à la vie qu'un minuscule filet d'air pour alimenter le battement sourd de son sang contre ses tempes.

Après la représentation, Morad décide de repasser chez lui pour se changer avant de se rendre à la soirée d'ouverture du bar associatif. Au moment d'ouvrir la porte de l'appartement, il aperçoit la lumière tamisée qui filtre sur le palier du dessus. Il hésite quelques instants par peur de déranger de nouveau Aurélien et Florence en pleine intimité, mais ne peut finalement s'empêcher de monter leur faire partager son enthousiasme face à la beauté du spectacle auquel il vient d'assister. Réalisant que la porte de son ami est grande ouverte, il se rassure définitivement sur l'opportunité de leur rendre visite, ne se doutant pas du désarroi dans lequel il s'apprête à pénétrer.

- Coucou les amoureux ! A voir le festin auquel vous avez dû vous adonner, je comprends mieux la raison de votre refus, s'exclame-t-il en décelant les odeurs alléchantes qui continuent d'envelopper l'atmosphère de la pièce. Malgré tout, je ne suis pas certain que vous ayez fait le bon choix, la nourriture spirituelle atteignant parfois une sensualité inégalable, serait-ce même par la plus raffinée des cuisines.

- Mais apparemment, vous ne semblez pas avoir apprécié outre mesure la fraîcheur des aliments que vous aviez mijotés, déclare-t-il en apercevant Aurélien qui tente de s'extraire avec peine des draps. Vous semblez bien pâle. Et Florence, est-elle également souffrante ?

- Oui, lui répond Aurélien heureux de l'échappatoire que lui offre spontanément son jeune ami. Elle ne se sentait pas bien et est parti se coucher chez elle.

- Cette attitude n'est pas des plus prudentes. Il aurait mieux valu qu'elle reste avec vous au lieu d'affronter l'humidité du

dehors. Mais bon, peut-être ne souhaitait-elle pas que vous la vissiez autrement que parfaite ? En ce qui nous concerne, souhaitez-vous toujours honorer votre promesse de participer à l'inauguration de ce que mon père, Will et Mme de Staël considèrent déjà comme le haut lieu de rencontre des humanités sedanaises ou préférez-vous que je vous excuse auprès de nos amis ?

Après quelques instants d'intense réflexion, Aurélien se décide à accompagner Morad pour éviter de se retrouver seul face à ses sombres pensées. Il profite du bref passage de son jeune compagnon chez lui pour envoyer un texto laconique à Florence. Il tient à lui prouver qu'il est profondément affecté par la manière dont s'est achevé leur dîner en amoureux, mais il n'ose pas l'appeler directement par peur des éventuels silences gênés qui ne feraient qu'augmenter la distance qui s'est instaurée entre eux.

Pendant tout le trajet, Morad ne cesse de lui décrire à grands renforts de métaphores la joie que lui a procurée sa soirée solitaire.

- Vous savez, je pensai avoir déjà compris le caractère immense de cette œuvre, la beauté de ses chants diaphanes, ses mélodies onctueuses que vous m'avez fait découvrir lors de notre première écoute. Mais ce soir, c'était véritablement autre chose, d'une puissance et d'une force difficilement descriptible. A écouter votre enregistrement, je me délectai d'un plaisir indicible, suivant pas à pas l'évolution des personnages, leurs joies et leurs déconvenues au travers de leurs arias. Lorsque la lumière s'est éteinte et que l'ouverture virevoltante s'est achevée,

j'ai été immédiatement saisie par le jeu des acteurs autant que par leurs chants, comme si, par cette mise en scène dépouillée, ils avaient pu retranscrire la réalité de Cendrillon, étincelante au beau milieu de tant de misère. Cette voix voluptueuse au sein de laquelle chantait un léger accent slave, a transformé cette soirée en expérience quasi-mystique. Quel dommage que vous n'ayez pas pu vous libérer ! J'aurai tant voulu partager cet instant avec les personnes qui me sont chères.

Aurélien ne relève qu'à peine cette dernière remarque. Il se laisse porter par l'enthousiasme de son jeune ami sans pour autant se sentir concerné par ses réflexions, bien trop absent de lui-même pour avoir conscience de ses attentes.

Lorsqu'ils pénètrent dans le bar, ils se retrouvent plongés dans une atmosphère bruyante et chaleureuse qui contraste étrangement avec la bruine feutrée du dehors. Pressé de visiter les moindres recoins du lieu, Morad se faufile au beau milieu de la foule et délaisse sans s'en apercevoir son compagnon. Il va faire la bise à son père qu'il n'a pas vu de la journée car ce dernier s'est levé aux aurores pour s'occuper des derniers détails avant l'ouverture. Morad ne prend pas ombrage du peu d'attention qu'il lui porte, trop heureux de le voir s'activer auprès des clients qui semblent apprécier ses conseils avisés, ainsi que les anecdotes dont il accompagne le service de ses vins.

Puis, il se rend dans le salon où Will introduit les différents concurrents qui vont présenter leur playlists. Il écoute attentivement les premiers morceaux, amusé des déhanchements de ces DJs improvisés, mais se lasse vite de

l'uniformité musicale des différentes compositions qui tranche avec la pureté des arias qui tourbillonnent encore dans son esprit. Il profite de l'intervalle entre deux compétiteurs pour se faufiler en dehors du cercle des aficionados et se rapproche de Mme de Staël qui discute avec une connaissance des toiles exposées spécialement pour l'occasion.

- Bonsoir Morad, lui lance-t-elle gaiement en l'apercevant. Comme je suis contente que tu aies pu venir à notre modeste gala d'ouverture ! Je tenais également à m'excuser de ne pas t'avoir accompagné à la représentation de la Cenerentolla, mais je ne pouvais décemment pas laisser ton père et Will seuls pour les préparatifs.

- Ne vous inquiétez pas pour si peu, très chère, lui répond Morad en la saluant cérémonieusement. Je n'imaginai pas un seul instant que vous puissiez déroger à vos obligations. Je ne regrette que la concomitance de ces deux événements, car je suis certain que vous auriez goûtée avec autant de plaisir que je l'ai fait cette merveilleuse soirée. Mais permettez-moi de saluer votre charmante amie. Madame ?

- Mademoiselle. Mademoiselle Debray, lui répond cette dernière en lui faisant la bise.

- Janice, je te présente Morad, un jeune érudit qui, comme tu peux le constater, peut parfois pousser l'ironie à la limite du sarcasme. Mais Morad, pourquoi ce vouvoiement soudain ? Tu sais très bien que je n'apprécie pas outre mesure que l'on se montre obséquieux à mon égard. J'ai l'impression de vieillir un peu plus chaque fois que tu me vouvoies.

- Excuse-moi si je t'ai blessée en t'adressant ainsi la parole, mais comme tu te trouvais accompagnée, je ne voulais pas paraître cavalier aux yeux de mademoiselle.

- Passons pour cette fois, mais que ceci ne se reproduise plus. Au fait, sais-tu si Florence et Aurélien compte nous rejoindre car je ne les ai pas vus de la soirée ? Peut-être auront-ils eu encore une fois un empêchement de dernière minute.

- Heureusement que tu m'y fais penser, lui répond Morad en se frappant la tête. Florence n'a pas pu venir car elle était souffrante, mais Aurélien a accepté de me suivre malgré une légère migraine. Où a-t-il bien pu passer ? Je suis certain de l'avoir vu entrer derrière moi et s'il ne s'est pas échappé, cette andouille devrait sans doute encore se trouver là où je l'ai laissé.

- Andouille ? Je te trouve un peu acerbe avec ce brave Aurélien, lui répond Mme de Staël en souriant. Tu oublies que c'est grâce à lui si tu peux t'adonner au plaisir de jouer du hautbois, et qu'il se préoccupe de ta scolarité comme si tu étais son propre fils. Qui a réussi à convaincre ton professeur de mathématiques de pousser ta candidature à l'entrée en seconde dans l'un des plus prestigieux lycée parisien ? Tu devrais avoir davantage de respect pour lui, malgré son caractère légèrement fantasque.

- Tu as parfaitement raison. Excuse-moi si je t'ai paru l'offenser par l'utilisation de ce terme qui n'était certes pas tout à fait approprié. Il est vrai qu'au-delà de son immense bonté, il a beaucoup fait pour moi, et je lui en suis extrêmement reconnaissant. Mais ce que tu considères comme de petites bizarreries sans conséquences, ont tendance à se transformer en refus d'affronter le réel avec tant de force que cela en devient préoccupant. Et puisqu'il me fait l'honneur de me considérer comme son ami, je ne peux m'empêcher de m'attrister de ses absences. Mais au lieu d'épiloguer sur ce qui n'est sans doute

qu'un bref passage à vide, allons plutôt construire avec lui de gais souvenirs.

Après être passé prendre Will qui, n'ayant pu s'empêcher de participer au concours de playlist, vient de se voir décerné à l'unanimité du public le prix du meilleur DJs de la soirée, ils retrouvent dans la salle de restaurant M. Boukidour occupé à servir les derniers verres aux rares clients qui ne se satisfont pas de l'obligation qui lui est faite de fermer au plus tard à deux heures du matin. Il leur indique du doigt la table à laquelle s'est assis Aurélien depuis qu'il est entré et leur propose de s'installer en sa compagnie avec quelques assiettes de fromage et de charcuterie, et deux ou trois bouteilles de vin pour fêter dignement la réussite de leur soirée d'ouverture.

- Après le service, il me semble qu'il est permis de boire un verre, même s'il s'agit de notre établissement ? Notre contrat moral se limite bien aux horaires d'ouverture, n'est-ce pas ?

En entendant cette question remplie d'espoir, prononcée sur un ton doux comme pour leur arracher une faveur, ils se mettent tous à rire de bon cœur, lui assurant qu'en dehors du travail, il peut boire un verre, surtout en leur compagnie, maintenant qu'ils sont associés. En accompagnement de la charcuterie piémontaise, ils commencent par boire un beaujolais fruité que M. Boukidour a légèrement chambré pour faire ressortir les arômes de petits fruits rouges. Ils font un rapide bilan de ce premier samedi, partageant leurs impressions sur ce qui a plu aux clients, mais remettant également en cause ce qui ne semble pas avoir eu l'effet escompté. Mme de Staël pense qu'il faut mettre davantage en valeur l'exposition de peinture en y associant une activité particulière dans un moment creux de la soirée, tout en restant relativement léger

pour éviter que ceux qui ne sont pas sensibles à cette forme d'art, ne se sentent obligés d'y prendre part. Will lui propose de le faire juste avant le concours de playlist car les personnes se lèvent alors de table et se dirigent vers le salon. Un petit intermède permettrait d'encourager les gens à davantage participer, seuls les plus extravertis ayant tendance à spontanément s'inscrire.

Ils échangent ainsi en dégustant différents crus, délaissant toute crainte de voir le temps s'écouler. Leurs pensées dérivent peu à peu sur des sujets plus personnels, chacun dévoilant à la faveur de la nuit certaines facettes de sa personnalité, fraternel mariage des goûts et des aspirations qui n'étonnent que par le nombre des poncifs qu'ils effacent. Et ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube qui leur fait soudain prendre conscience de la fatigue qui s'est immiscée en eux. Ils décident alors de rejoindre leurs logis respectifs pour se reposer quelques heures avant de reprendre le service.

- Tiens, j'ai reçu un texto de ta chérie, indique Will à Aurélien au moment de lui faire la bise. Elle s'excuse de ne pas avoir pu se joindre à nous et me demande si tu vas mieux. Tu te sens de l'appeler ou tu veux que je lui transmette tes kiss ?

- Comme je n'ai plus de batteries, tu n'as qu'à lui dire que je l'embrasse bien fort et que je passerai la voir demain, lui répond Aurélien.

- Ok, ma couille et prends bien soin d'elle, lui lance Will en s'éloignant dans sa golf GTI en compagnie de Mme de Staël.

- J'essaierai de ne pas trop l'abîmer, murmure Aurélien pour lui-même avant de rejoindre Morad et son père qui marchent d'un même pas décidé, main dans la main.

Après une nuit agitée, peuplée de rêves informes et de créatures irréelles, Aurélien se réveille en sursaut, passant sans transition d'une léthargie pesante à une activité débordante, l'image de la fuite de Florence l'obnubilant à tel point qu'il en oublie de prendre une douche pour retrouver un aspect convenable. Il mange par réflexe quelques tartines de pain sec, revêt en vitesse les premiers habits qui lui tombent sous la main, un jean troué qu'il réserve d'habitude à ses randonnées par mauvais temps, son pull et ses sous-vêtements de la veille, encore marqués de l'odeur écœurante de cigarette mêlée aux vapeurs d'alcool, puis se précipite dans l'escalier comme s'il cherchait à rattraper la jeune femme ou tout du moins son ombre.

Il ne se rend pas immédiatement chez Florence, conscient que de simples excuses ne permettraient pas de rattraper son attitude, malgré tous les efforts qu'il a effectués pour que la soirée les enveloppe d'une intimité féerique. Il décide donc de lui apporter un bouquet en signe de regrets, songeant bien malgré lui que leur amour a besoin d'être fleuri comme une tombe pour ne pas sombrer dans l'oubli, sombres et tristes pensées dont il ne peut se détacher malgré l'épuisement qui fait trembler ses jambes à chaque pas. Chaque boutique qu'il rencontre le ramène pour un court instant à la réalité de ce dimanche, un rideau grillagé maintenant invariablement les fleurs salvatrices hors de sa portée, comme une sorte de baume, de fruit défendu qui ne se résoudrait pas à se soumettre à un être aussi méprisable. Cela le met dans une telle rage qu'il doit se contrôler pour ne pas se mettre à hurler.

Arrivé à l'extrémité sud du centre ville, tout près de la porte des lilas qui marque la frontière entre la douillette et intransigeante

bourgeoisie provinciale et le vivant tumulte de la périphérie, il doit se rendre à l'évidence que nul commerçant ne déroge à la sacro-sainte règle du repos dominical s'il n'y est pas tenu par le chiffre d'affaires que représentent les petits délices sucrés du jour du seigneur. Il se demande finalement si une pâtisserie ne conviendrait pas tout autant à se faire pardonner, mais il abandonne rapidement cette idée en se rappelant l'opulent repas de la veille auquel une telle offrande ne manquerait pas de faire écho. Passant outre les rares passants revenant de la messe une baguette sous le bras, il se décide donc à secouer de toutes ses forces le grillage métallique d'un fleuriste, dont l'unique défaut est de lui apparaître comme le dernier recours face à l'immense tristesse qui l'assaille.

Au bout de quelques minutes, alors que ses mains ensanglantées finissent pas être si douloureuses qu'il se mord la lèvre pour ne pas crier à chacun de ses assauts contre l'inique protection, la porte du magasin s'ouvre pour laisser entrevoir la tête d'un homme relativement âgé, le visage mi-furieux, mi-intrigué.

- Ça ne va pas de taper ainsi comme ça !, lui lance-t-il à travers la porte entrouverte. Qu'est-ce qui vous prend, vous ne voyez pas que le magasin est fermé ? Vous vouliez me cambrioler ? Encore un de ces jeunes qui a besoin de sous pour se payer de la drogue. Mais ça ne marche pas avec moi, ah ça non. Vous allez voir de quel bois je me chauffe, et plus vite que ça.

En disant ces derniers mots, il ouvre brusquement la porte en grand pour laisser le champ libre à une longue carabine

poussiéreuse qui ne semble pas avoir été sortie depuis de nombreuses années.

- Non, petit père, lui répond Aurélien sans se laisser impressionner par l'arme braquée sur lui, ce n'est pas ce que vous croyez. Peut-être ai-je l'air un peu fatigué et pas très présentable, mais je n'ai absolument pas besoin de votre argent. Vous pouvez toujours me tirer dessus, cela ne dérangera pas grand monde et me soulagera sûrement, mais cela risque de vous apporter des ennuis inutilement. Je voulais simplement vous acheter des fleurs.

- Des fleurs, un dimanche ?, lui déclare le commerçant légèrement abasourdi par sa réponse. Mais, vous êtes un drôle de zouave, vous. Vous ne pouvez pas faire comme tout le monde, acheter des petits gâteaux ?

- J'y ai pensé, mais je crains que ce ne soit pas vraiment adapté à la situation. Voyez-vous, je dois absolument me faire pardonner d'un copieux repas qui s'est achevé en queue de poisson. Tout rapport à la nourriture me semble par conséquent exclu.

- Décidément, les jeunes sont vraiment bizarres de nos jours, lui répond le fleuriste en se résolvant à déposer sa carabine contre le mur pour pouvoir monter le rideau de fer.

Il fait signe à Aurélien de le suivre dans sa boutique, faiblement éclairée par la lumière du jour. Il lui fait faire le tour de son petit royaume, lui montrant par de larges gestes la beauté de ses multiples fleurs, tulipes pourpres qui semblent parées pour un bal masqué, jacinthes odorantes qui déploient timidement leurs pétales, sans oublier les orchidées enchanteresses, emmêlées dans leurs propres atours, danse lascive aux couleurs chatoyantes. Aurélien est impressionné par le nombre de

variétés existantes, n'ayant jamais imaginé que sous le terme générique de fleurs se cachaient tant de trésors.

- Voici donc l'ensemble de ce que je peux vous proposer, finit par déclarer le vieil homme après avoir détaillé les particularités de chacune de ses filles.

- Eh bien, je ne sais pas trop ce qui pourrait convenir dans le cas présent, lui répond Aurélien avec gêne. Bien sûr, elles sont toutes magnifiques, mais compte tenu de la gravité de la situation, il faudrait quelque chose de spécial. Je sais que cela va vous paraître un peu particulier comme requête, mais l'idéal serait que ce bouquet puisse contenir le message que je ne saurais pas faire passer au travers de mes propres paroles.

- Eh bien, petit coquin, il fallait me le dire tout de suite qu'il s'agissait d'une demande de ce type, cela vous aurait évité bien des frayeurs. Je me souviens de ma propre déclaration, par un jour de juin au bord des falaises de Normandie. Le vent nous fouettait les oreilles, les flots s'écrasaient contre le calcaire, projetant de légers embruns contre nos visages embués. Nous étions alors pleins d'espoir... Mais, assez radoté, je vais vous faire un bouquet qui parlera de lui-même, vous n'aurez même pas besoin d'ouvrir la bouche qu'elle sera dans vos bras.

Pendant que le fleuriste s'active en tout sens pour choisir les plus belles roses et les lys les plus brillants, Aurélien se demande ce qu'il a bien voulu entendre par déclaration. En voyant la splendeur du bouquet qu'il lui a préparé, il en conclut qu'il évoquait sûrement sa première déclaration d'amour, embellie par la patine du temps.

- Merci beaucoup, petit père, lui déclare-t-il avec enthousiasme. Je suis certain que cela va faire merveille. Mais dites-moi, combien vous dois-je ?

- Une simple gratitude me touchera davantage que tout autre chose, lui répond-il avec un sourire enfantin. Et puis, ce n'est pas souvent que j'ai le plaisir de rendre un tel service, mes fleurs servant davantage à recouvrir des tombes, ou encore pire, comme solution de repli pour la saint-valentin.

- Un seul conseil, lui lance-t-il alors qu'Aurélien passe le pas de la porte. N'oubliez pas de prendre une douche et de mettre un beau costume, car fagotez comme vous l'êtes, vous risquez davantage de l'effrayer que de la conquérir.

Une heure plus tard, Aurélien se retrouve donc face à la porte de l'appartement de Florence, tout tremblant dans un costume de lin blanc écru, le somptueux bouquet dans sa main droite, pendant que de la gauche, il hésite encore à déchirer le silence. Alors qu'il n'a pas encore pris de décision, il entend brusquement la porte s'ouvrir, laissant apparaître Florence, le visage livide et les traits tirés, se rendant au marché pour forcer le temps à s'écouler. Après un court instant d'étonnement, elle se jette à son cou en riant, déclarant à travers ses pleurs qu'elle accepte avec joie, mais qu'ils doivent peut-être se laisser un peu de temps pour y réfléchir, qu'ils peuvent d'abord emménager ensemble avant de prendre une telle décision.

Soulagé de la facilité avec laquelle la situation s'est retournée, Aurélien accepte sans un mot la proposition de Florence, remettant à plus tard toute réflexion sur la prétendue décision qu'ils devraient prendre à propos de leur couple. Il se doute

bien d'une certaine distorsion entre son intention initiale et le message perçu par son amante au travers de ce magnifique bouquet offert dans une tenue solennelle, mais il ne souhaite pas remettre en cause le doux apaisement dont les enveloppe cette légère méprise.

Dès le week-end suivant, ils déménagent les meubles de Florence dans l'appartement d'Aurélien, aidés par leurs amis au grand complet, trop heureux de les voir poursuivre leur romantique concubinage pour les laisser se démenager seuls. Les jours passant, Florence découvre petit à petit les légers défauts de son compagnon, ses habitudes parfois agaçantes, mais tellement touchantes, par ce qu'elles expriment de candeur, qu'elle ne peut s'empêcher de sourire chaque fois qu'elle le surprend en train d'égarer ses habits dans les moindres recoins, ou qu'il oublie la liste de courses qu'elle vient de lui préparer. Et lorsqu'un soir, revenant fatiguée du travail, elle ne peut s'empêcher de lui reprocher ses inattentions répétées, Aurélien s'empresse de rectifier les preuves de son étourderie, une indicible douleur déformant les traits de son visage à l'idée qu'elle puisse le quitter. Ils se retrouvent rapidement dans les bras l'un de l'autre, s'excusant mutuellement de leurs incompréhensions pour s'échoir en définitive sur le silencieux dialogue de leurs corps.

Ils se construisent ainsi lentement leur petit nid douillet, acceptant à contrecœur les perturbations étrangères à leur idylle, s'enfermant peu à peu dans une connivence sourde aux bruissements du monde. Seuls leurs amis proches ont le droit d'interférer dans leur quotidien lorsqu'ils ne trouvent plus aucune discussion capable d'éveiller leur curiosité, offrant un

interstice de fraîcheur à l'air rance dans lequel ils semblent se complaire. Will et Mme de Staël passent de loin en loin pour partager leur repas, prendre un apéritif, puis simplement venir aux nouvelles en prétextant qu'ils ne peuvent pas leur accorder davantage de temps à cause de leurs obligations. Seul Morad tente de maintenir la profonde amitié qui le lie au couple, profitant du moindre prétexte pour les déranger, leur apportant les nouvelles du monde parisien, leur faisant vivre par procuration les multiples découvertes de sa jeunesse insolente.

Mais, malgré l'ardeur que mettent Florence et Aurélien à se découvrir dans la plus profonde intimité, une zone d'ombre contrarie la fusion de leurs deux univers. Ils ne peuvent empêcher certains silences de se prolonger au-delà du raisonnable, les arrimant solidement aux bords d'une gêne inconfortable qui empêche les pensées de se développer, les entraîne dans un tourbillon de maladresses jusqu'à l'incident libérateur des cris et des rires, des sentiments confus et des doux reproches acceptés sitôt formulés. Ils se détournent ainsi du douloureux secret sans qu'il cesse de les poursuivre.

Au retour de l'une de leurs visites au vieux pommier solitaire qui continue de fixer inlassablement la plaine sedanaise, Aurélien, empli d'un courage inhabituel, se surprend à proposer à Florence de lui jouer le morceau qui s'est insidieusement immiscé dans leur quotidien. Au cours de la longue promenade, Florence s'est sentie obliger d'éviter à plusieurs reprises la question qui lui brûlait les lèvres en lui parlant de leur futur mariage et du foyer qu'ils allaient bientôt fonder, par peur de ce que pouvait cacher ses précédentes colères concernant le morceau de Liszt. Loin d'être effrayé à l'idée de lier sa vie à

celle de la jeune femme, Aurélien ne tient pas à ce que cette décision soit le fruit d'une incompréhension, ultime échappatoire pour faire s'évanouir les fantômes du destin. Il décide donc de lutter contre sa propre appréhension et de laisser s'évanouir définitivement le douloureux souvenir de Véronique.

- Je ne sais pas, lui répond Florence hésitante. Si cela te dit. Enfin, je veux dire, si cela ne te dérange pas. Cela me ferait bien sûr plaisir, mais je ne veux pas que tu te sentes obligé de le faire si tu n'en as pas envie. Non ?

- Inutile de prendre tant de précautions, lui déclare Aurélien en l'enlaçant, un sourire mutin aux lèvres. Si je te le propose, c'est que j'en ai envie. Mais, je te préviens, ce n'est pas forcément très gai. Liszt l'a écrit lors d'un voyage à Venise, juste avant la mort de Wagner. Ce morceau évoque les corbillards flottant traversant la ville dans le brouillard du petit matin, en reprenant, subtile ironie, la structure formelle des chants des gondoliers. Espérons que l'absence de piano rendra le morceau moins effroyable !

- Quelle joyeuse perspective, s'exclame Florence en riant nerveusement. Eh bien, joue-le, comme cela je pourrai me faire ma propre opinion sur ce terrifiant morceau.

Pendant qu'Aurélien accorde son majestueux instrument, elle s'allonge confortablement sur le canapé, sa tête posée sur la cuisse de son amant, puis ferme les yeux pour attendre religieusement l'apparition des premières notes de musique. Elle cherche à effacer sa présence pour ne pas le troubler dans sa concentration et se plonge dans l'oubli total de son corps, mince souffle de vie qui ne transparait plus qu'au travers des lents mouvements de sa respiration. Pendant le bref instant de

silence qui annonce le commencement du morceau, elle perçoit dans l'air lourd la tension de ses muscles, signe de sa lutte contre l'appréhension. Elle lui adresse un baiser du bout des lèvres pour l'encourager, certaine qu'il sera bientôt libérée de ses songes.

Délaissant soudainement le calme dont elle s'est imprégnée, elle se retrouve soulevée par de courtes plaintes qui buttent inlassablement contre les vagues silencieuses, cherchant avec frénésie où la transporte cette barque immatérielle dans laquelle elle semble s'être installée. Mais l'instrument ne lui laisse pas le temps de résoudre le mystère, l'emportant malgré elle dans un flot tumultueux qui l'éloigne irréversiblement de la réalité tangible des sentiments. Elle se laisse filer sur l'eau, tanguant sur l'immensité plane, brumeuse et grisâtre, sans commencement, ni fin, immensité intemporelle avec pour tout horizon le reflet d'un ciel bleuâtre dans la profondeur des eaux. Elle tente vainement de s'insurger contre cet univers athermique, s'agrippant aux rebords de la gondole et la secouant furieusement jusqu'à la faire pencher dangereusement, mais doit finalement renoncer face à l'insensibilité des flots. Sans regret, elle se soumet au rythme lancinant des vagues de brumes qui la traversent, fixe l'immensité d'un regard vide et accepte silencieuse le lent cheminement jusqu'à l'île née du désespoir. Délaissant finalement la barque à quelques mètres du rivage, elle s'avance vers le pommier solitaire qui observe sans haine l'immensité plane, et l'étreint avec force pendant que les notes diaphanes s'étirent jusqu'à se fondre dans le silence.

Lorsqu'elle rouvre les yeux, elle aperçoit au travers de la brume le regard grave d'Aurélien. Il a l'air totalement exténué par

l'épreuve qu'il vient de traverser, mais elle devine derrière son teint livide qu'il est soulagé d'avoir réussi à lui faire partager l'émotion que lui procure ce morceau.

- Merci chéri, lui murmure-t-elle avec précaution, de peur de troubler la merveilleuse communion qui s'est établie entre eux au travers de la musique. C'est vraiment une très belle œuvre.
- Tu l'aimes ? lui demande Aurélien avec espoir.
- Oui, elle est tellement forte, tellement mélancolique, lui répond-elle en soupirant.

Florence ferme les yeux pour goûter les derniers reflets des clapotis contre ses tempes, étrange sensation vide de sentiments, calme enchanteur de l'absence auquel elle se laisserait volontiers aller si elle ne se sentait pas retenue par l'incompréhensible attraction de son amant. Toute à ses pensées, elle ne s'aperçoit pas de la brusque défiguration des traits d'Aurélien, ne prenant conscience du danger que lorsque la caresse amoureuse se transforme en pression insoutenable contre sa glotte. Elle tente de réagir, cherche à s'échapper pour lui prouver qu'elle l'aime pour ce qu'il est, mais renonce rapidement en l'entendant l'appeler Véronique d'une voix rauque, transformée par la fureur. Elle se laisse alors échouer sans regret sur la plage de sable rouge de l'île des morts, bercée dans ses derniers instants par les paroles trop longtemps contenues de son amant, cris de haines pour les reproches formulées par cette Véronique, pianiste inconnue détestant la mélancolie fiévreuse de celui qui aurait pu devenir son compagnon de vie, hurlements de joie face à la disparition du souvenir qui font rapidement place à de longues plaintes de désespoir.

Lorsqu'il se rend compte de l'erreur qu'il vient de commettre, Aurélien tente de ranimer son amour avant qu'il ne prenne définitivement son envol, lui caressant frénétiquement les cheveux, la couvrant de baisers impudiques dans l'espoir de réveiller le désir qu'il sentait palpiter quelques instants plus tôt dans le corps de la jeune femme, mais qui semble s'être évanoui sans laisser de trace tangible de son existence. Après l'avoir secoué en tout sens, il la serre de toutes ses forces contre sa poitrine, puis la repose délicatement sur sa cuisse, la regardant fixement de longs instants, hébété, sans un songe pour masquer la folle réalité.

Il reprend finalement son instrument pour lutter contre l'inutilité de ses sentiments déchirés. Incapable de la moindre réflexion, il laisse le soin à son corps de transmettre sa douleur à l'instrument. D'abord timide, l'élégie de Schubert s'étire peu à peu en volutes poignantes, redonnant de l'espace aux sentiments, avec douceur et simplicité, remplaçant la mélancolie par la tendresse, sans autre espoir que celui d'une nuit sans fin.